
L'ECRAN
FANTASTIQUE
LA NOUVELLE DIMENSION DU CINEMA
Aventure :
COMMANDO
Science-fiction :
BUCKAROO BANZAÏ
Horreur :
RE-ANIMATOR
Fantastique :
VAMPIRE,
vous avez
dit
VAMPIRE ?
Epouvante :
PSYCHOSE III
M 1515-65-22 F
FÉVRIER 1986/N° 65/22 F





Sommaire

L'ÉCRAN FANTASTIQUE

RÉDACTION : 9 rue du Midi, 92200 Neuilly. Directeur de la publication : Alain Schlockoff. Rédacteurs en chef : Alain Schlockoff et Cathy Karani. Secrétaire de rédaction : Gilles Polinien. Comité de rédaction : [illegible] Jean-Marc et Randy Lofficier, Gilles Polinien, Alain et Robert Schlockoff, Daniel Scotto. ● Collaborateurs : [illegible] Elisabeth Campos, Cathy Conrad, Richard Combalbert, Anthony David, Jean-Pierre Dorsay, Adam Eisenberg, Lee Goldberg, [illegible] Richard D. Nolane, Xavier Perret, Jean-Pierre Piton, Pascal Pinteau, William Rabkin, Tom Sciacca, [illegible] ● Correspondants : [illegible] Randy et Jean-Marc Lofficier, Anthony Tate (U.S.A.), [illegible] Philip Nutman (G.B.), Hector R. Pessina (Argentine), Tomoyuki Hase (Japon).

ÉDITION : I. MÉDIA, 90 rue de la Tombe-Issoire, 75014 Paris. [illegible]

© 1986 by I. Média et les rédacteurs. Tous droits réservés. Dépôt légal : 1er trimestre 1986. [illegible]



Premières Armes

Les hasards de l'actualité nous réservent parfois d'étonnantes surprises et des « rencontres » aussi savoureuses qu'inattendues. C'est le cas ce mois-ci, où le Fantastique se veut parfaitement diversifié et nous promène au gré des sensations les plus nuancées, entre la comédie (*Fright Night*), l'aventure (*Buckaro Banzaï*), l'horreur (*Ré-Animator*), l'épouvante (*Psycho 3*), et l'action (*Commando*).

Si ce genre révèle ainsi ses multiples facettes, et prouve, une fois de plus, combien il est difficile de l'étiqueter, il permet également de se lancer sur les traces de ses passionnants « créateurs », lesquels, venus d'horizons très différents, mais néanmoins complémentaires, se retrouvent finalement, alternant leurs fonctions sous l'emblème d'un égal enthousiasme pour le cinéma de l'évasion et de l'imaginaire.

Ainsi, les quatre titres initiaux se référant à la liste citée, désignent-ils des « premières œuvres ». Notons tout d'abord, celles de scénaristes passés à la réalisation : Tom Holland (*Fright Night*) auquel on doit l'excellent script de *Psychose 2*, et W.D. Richter, qui signa voici quelques années, une superbe adaptation de *Dracula* pour John Badham avant de s'intéresser à *Buckaro Banzaï* et à ses folles aventures. *Ré-Animator* marque les débuts, derrière la caméra d'un metteur en scène de théâtre, Stuart Gordon, fort inspiré dans son désir de ressusciter les créatures imaginées par H.P. Lovecraft. Quant à *Psycho 3*, nul mieux qu'Anthony Perkins ne semblait indiqué pour faire revivre une nouvelle fois à l'écran le personnage tourmenté de Norman Bates (Perkins suivant en cela l'exemple de Léonard Nimoy, responsable de *Star Trek 3* - et bientôt *4*).
Commando, qui ne manquera pas de renforcer l'impact de Schwarzenegger, trouvant là son meilleur rôle depuis *Conan*, s'affirme comme l'un des films d'action les plus violents jamais réalisés. Il est dû à la formidable maîtrise du jeune mais déjà confirmé Mark Lester, l'auteur du mémorable *Class 84*... qu'écrivit Tom Holland !

Ce numéro marque également le retour (attendu par nombre d'entre vous) de nos célèbres « Archives », consacrées à un tour d'horizon de la production asiatique.

Le mois prochain, un célèbre personnage de la littérature et de l'écran sera accueilli dans nos pages avec l'enthousiasme qu'il suscite : Sherlock Holmes, dont Steven Spielberg nous dévoilera les secrets de jeunesse, tandis que tous les fantasticophiles seront conviés, à partir du 7 mars, à la Grande Fête du Fantastique que constitue le *Festival International de Paris du Film Fantastique et de Science-Fiction*, qui fêtera son 15e anniversaire (déjà !).

Alain Schlockoff

AVANT PREMIÈRE

Vous êtes invité...

... par l'Ecran fantastique et

HIT FM

à assister le mardi 25 février en soirée à l'avant-première du film de Jack Sholder

« ELM STREET, LA REVANCHE DE FREDDY »

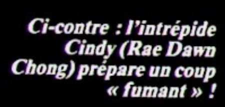
Album
Fantastique-SF-Ciné
BD - Import U.S.

8, rue Dante, 75005 Paris
Tél. 43.25.85.19
Une librairie fantastique ouverte tous les jours de 10 h à 21 h où vous pourrez, sur remise de ce bon à découper, retirez votre invitation pour cette avant-première dès le 23 févier

SUR NOS ECRANS

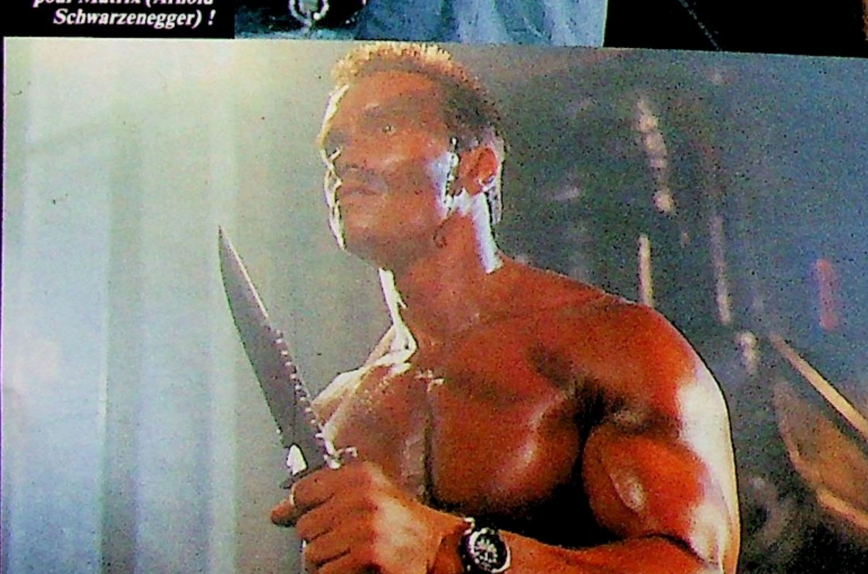


Ci-dessus : le mercenaire Bennet (Vernon Wells) affronte son ancien compagnon d'armes Matrix, pour un ultime face à face, sous l'œil terrorisé de Jenny (Alyssa Milano).



Ci-contre : l'intrépide Cindy (Rae Dawn Chong) prépare un coup « fumant » !

Ci-dessous : un dernier combat à l'arme blanche pour Matrix (Arnold Schwarzenegger) !



Le choc !

COMMANDO

Devenu en l'espace de cinq ans une vedette internationale depuis sa prestation fort remarquée dans *Conan* (1981), Arnold Schwarzenegger se lance aujourd'hui sur les traces de son seul rival cinématographique, Sylvester Stallone.

En effet, *Commando*, premier film d'action « contemporain » du célèbre athlète autrichien, s'inscrit bel et bien dans la lignée des *Rambo* aux foudroyants succès. Battre Stallone sur son propre terrain ? Une entreprise hasardeuse, et pourtant couronnée de succès aujourd'hui. Si les talents de comédien d'Arnold Schwarzenegger nous ont toujours semblé évidents (ne sauve-t-il pas d'ailleurs, par sa présence magistrale, le médiocre *Kalidor* ?), en revanche, l'annonce d'un tel projet nous avait laissés plutôt sceptiques. C'était compter toutefois sans le talent du réalisateur Mark Lester, l'auteur du percutant *Class 84*, et sa détermination à vouloir conférer une nouvelle dimension aux exploits de ce super-héros moderne. Violence et humour : une combinaison heureuse, annoncée dès l'étonnant et semi-parodique pré-générique. L'habileté a consisté en outre à introduire dans le cadre de l'intrigue un personnage féminin qui, face à l'invulnérable machine à tuer que constitue Matrix, sache apporter l'humour (dont Schwarzenegger n'est lui-même nullement dépourvu) propice à s'assurer la complicité des spectateurs, par un regard au second degré. Certes, tout cela n'est pas entièrement nouveau, et *Commando*, outre ses références évidentes, évoque quelque peu les anciens *James Bond* (les cascades spectaculaires et invraisemblables qui le parsèment, telle l'ahurissante évasion à bord d'un avion pendant son décollage, la destruction finale du repaire de l'ex-dictateur situé sur une île rappelant celle du Dr. No, etc.). Mais la forme est beaucoup plus habile, et, bien que le scénario ne brille guère pas son originalité, il ne contient heureusement aucun message politique, le film s'apparentant davantage à une bande dessinée.

Supérieur à *Rambo II*, il est mené à un rythme d'enfer où l'attention jamais ne se relâche, grâce à une idée astucieuse : le suspense est « minuté » par un compte à rebours, le héros ne disposant que d'une dizaine d'heure pour mener à bien sa mission. Spectacle particulièrement stimulant, fantastique dans sa démesure (on y trouve même quelques scènes de gore des plus réjouissantes, et une certaine allusion à *Texas Chainsaw Massacre*), *Commando* est en passe de devenir *le* nouveau classique du film d'action !

Jean-Pierre Dormy

Voir article dans ce numéro en pages 28 à 33.

FICHE TECHNIQUE

U.S.A. 1985. *Production* : Fox. *Prod.* : Joe Silver. *Réal.* : Mark L. Lester. *Prod. ass.* : Joseph Loeb III et Matthew Weisman. *Scén.* : Steven E. De Souza, d'après une hist. originale de Joseph Loeb III et S. De Souza. *Phot.* : Matthew F. Leonetti. *Architecte-déc.* : John Vallone. *Mont.* : Mark Goldblatt, John F. Link, Glenn Farr. *Mus.* : James Horner. *Son* : Don Johnson. *Maq.* : Joe McKinney, William Turner. *Cost.* : Enid Harris. *Cam.* : Michael St-Hilaire. *Asst. réal.* : Beau E.L. Marks. *Cascades* : Bennie F. Dobbins. *Spécialiste arts martiaux* : Michael M. Vendrell. *Effets spéciaux* : Henry Millar. *Int.* : Arnold Schwarzenegger (Matrix), Rae Dawn Chong (Cindy), Dan Hedaya (Arius), Vernon Wells (Bennet), James Olson (le Général Kriby), David Patrick Kelly (Sully), Alyssa Milano (Jenny), Bill Duke (Cooke), Drew Snyder (Lawson), Sharon Wyatt (Leslie), Michael DeLano (Forrestal), Bob Minor (Jackson), Mike Adames (Harris). *Dist. en France* : Fox. 88 min. Couleurs par DeLuxe. Dolby Stéréo.



En mauvaise posture, le peu courageux Peter Vincent (Roddy MacDowall) aura recours au traditionnel crucifix face à l'assaut des morts-vivants...

Devine qui vient dîner ce soir ?

VAMPIRE, vous avez dit vampire ?

***F**right Night*, dont le titre français laissait augurer une parodie fantastique du meilleur effet, s'avère être, en réalité, un terrifiant drame, dont le sérieux de la narration engendre frissons et sueurs froides. Le premier film de l'acteur Tom Holland ne provoque ni rires, ni grincements de dents, et ceux qui espéraient une énième version du *Bal des Vampires*, en seront pour leur frais. Tom Holland tente plutôt de rajeunir un mythe désormais classique, délaissant le romantisme morbide et vénéneux du traditionnel « Château des Carpathes », et l'horreur moite suintant des brumes d'un Londres victorien, au profit de l'Amérique des fast-foods et des shows T.V., tout en respectant scrupuleusement les conventions d'un genre jadis glorieux. Comme dans les films de la Hammer, où Peter Cushing et Christopher Lee se livraient bataille à grand renfort de gousses d'ail, le vampire de *Fright Night* craint la lumière du jour, recule devant le crucifix, se gonfle de pustules sous l'aspersion d'eau bénite, et enfin, n'hésite pas à se transformer en une hideuse chauve-souris pour fuir l'épieu purificateur. Et si notre vampire abandonne le faste d'un château millénaire pour une coquette maison bourgeoise, il se voit contraint et forcé de préférer les prostituées aux rares voyageurs égarés dans de ténébreuses forêts afin d'assurer sa subsistance. Séducteur, élégant, courtois, il s'attaque avec aménité aux filles des rues et aux garçons délurés, sans que la différence des sexes ne l'importune. Le vampire de *Fright Night* affiche donc son nouveau look sans pudeur, certain d'être intégré dans une société qui n'a que faire des incubes, succubes, et autres malfaisantes créatures de la nuit. Même son patronyme n'évoque plus les belliqueux et terribles seigneurs de Transylvanie. A défaut de Dracula, le vampire de *Fright Night* se nomme Jerry Dandrige. Si la tentative de renouvellement paraîtra à certains décevante, force est de reconnaître que l'ensemble de l'œuvre offre suffisamment de diversités visuelles pour allécher l'amateur de goules en tout genre. *Fright Night* conte les mésaventures de Charley Brewster, jeune Américain « modèle standard », dont la vie se partage entre le lycée, sa petite amie Amy, et son émission T.V. favorite, un show fantastique intitulé « Fright Night », animé par le grand chasseur de Vampires, Peter Vincent, cabotin de séries Z. Tout irait pour le mieux si Amy ne se montrait froide devant les avances de Charley, si Peter Vincent ne cessait de bafouiller des âneries, et sourtout, si personne ne venait emménager dans la maison d'à côté. Qui est donc ce mystérieux



Une décomposition magistrale de Chris Sarandon (Jerry Dandrige, le vampire), auquel un sort fatal sera réservé...

personnage surgissant de l'ombre, un cercueil sur le dos ? Un vampire bien sûr ! Les morts étranges de deux call-girls entr'aperçues chez ce nouvel hôte, confirment les soupçons que Charley porte sur celui-ci. Aidé d'Amy, d'Evil Ed, son meilleur copain, et de Peter Vincent, contraint et forcé (contre 500 dollars), Charley débusquera le vampire, le traquera, et enfin, le tuera ! Le scénario de *Fright Night*, écrit par Tom Holland (auteur de l'excellent *Class 84*), ne s'embarrasse pas de vaines situations ; la linéarité de l'action l'emporte souvent sur le lyrisme, le réalisateur préférant l'anecdotique, l'hommage, le clin d'œil, à une force narrative qui eût conféré au film une indubitable dimension novatrice. Soigneusement réalisé, techniquement parfait, *Fright Night* suscite de nombreuses interrogations quant à certaines incohérences inhérentes à un récit trop bien ordonné ; saupoudré d'un humour glacial, il s'apparente plus à une « galerie de monstres » qu'au film fantastique et d'horreur que nous étions en droit d'attendre. Bénéficiant de remarquables effets spéciaux supervisés par Richard Edlund, *Fright Night* perd en émotion ce qu'il gagne en spectaculaire, et l'atmosphère cauchemardesque du film s'en trouve cruellement altérée. Tom Holland semble avoir hésité entre différents styles de mise en scène, sans opter pour le plus efficace, ou le plus adéquat. Demeurent de bonnes intentions, comme celle de recréer une imagerie gothique (les horloges scandent le douzième coup de minuit, le costume anachronique de Peter Vincent, le brouillard envahissant les ruelles sordides de la ville...), non pas d'emblée, mais de manière progressive, insidieuse, comme si les antiques forces du Mal s'incrustaient dans un présent consacré à la violence aseptisée d'un Chuck Norris. Le réalisateur explore alors savamment le royaume de la peur, ponctuant le film de surprenantes et hystériques scènes de métamorphoses : Evil Ed, loup-garou malgré-lui, mourra de la main de Peter Vincent, et son ultime transformation de loup en homme, émouvante, pessimiste, en troublera plus d'un ; Amy, proie du vampire, deviendra une harpie aux mâchoires hérissées de crocs, assaillant l'être qu'elle aime. Victimes de maléfices, Evil Ed et Amy évoquent une inéluctable fatalité. C'est avec de tels arguments, et la complicité sans faille des comédiens que Tom Holland sauve *Fright Night* de la médiocrité.

Daniel Scotto

FICHE TECHNIQUE

U.S.A. 1985. *Production* : Columbia - Delphi IV. *Prod.* : Herb Jaffe. *Réal. et scén.* : Tom Holland. *Prod. ass.* : Jerry A. Baerwitz. *Phot.* : Jan Kiesser. *Architecte-déc.* : John de Cuir Jr. *Mont.* : Kent Beyda. *Mus.* : Brad Fiedel. *Son* : Don Rush. *Maq.* : Ken Diaz, Rick Stratton. *Cost.* : Robert Fletcher. *Cam.* : Craig Denault. *Asst. réal.* : Gerarld Sobul. *Effets spéciaux visuels produits par* : Richard Edlund. *Effets spéciaux* : Michael Lantieri, Darrell Pritchett, Clayton Pinney, Albert Lannutti. *Directeur artistique effets visuels* : John Bruno. *Superviseur mattes* : Neil Krepela. *Superviseur effets mécaniques* : Thaine Morris. *Superviseur optique* : Mark Vargo. *Superviseur animation* : Garry Waller et Terry Windell. *Créatures conçues et réalisées par* : Randall William Cook et Steve Johnson. *Rotoscope* : Annick Therrien. *Trucages optiques* : Modern Film Effects, Boss Film Corporation. *Int.* : Chris Sarandon (Jerry Dandrige), William Ragsdale (Charley Bewster), Amanda Bearse (Amy Peterson), Roddy Mc Dowall (Peter Vincent), Stephen Geoffreys (Evil Ed), Jonathan Stark (Billy Cole), Dorothy Fielding (Judy Brewster), Art J. Evans (l'officier de police Lennox), Stewart Stern (Cook), Nick Savage, Ernie Holmes, Heidi Sorenson, Irina Irvine, Robert Corff, Pamela Brown, Chris Hendries, Prince A. Hughes. *Dist. en France* : Warner-Columbia. Dolby Stéréo. Métrocolor. Panavision. 105 min.





Un châssis du tonnerre !

UNE CRÉATURE DE RÊVE

Weird Science, ainsi nommé en hommage aux *pulps* des années 50 édités par E.C. Comics, appartient à cette catégorie de films dont on ne peut qu'apprécier l'efficacité du divertissement et le charme de la mise en scène, tout en s'interrogeant sur l'ingrédient, la formule magique que les producteurs ont omis d'employer pour que l'œuvre soit pleinement réussie. *Weird Science* n'en demeure pas moins un film éminemment sympathique, comédie de science-fiction qui pourrait s'intituler : « Frankenstein au Crazy Horse ». Voici pourquoi. Imaginez deux adolescents boutonneux et introvertis, chahutés par leurs camarades, dédaignés de toutes les filles, décidant de créer de toutes pièces sur l'ordinateur familial, *leur* créature de rêve. La T.V. diffuse le *Frankenstein* de James Whale (dans une version mise en couleurs) tandis qu'au dehors, l'orage menace. Cérémonial oblige, nos deux Prométhée en herbe, Gary et Wyatt, coiffés de soutiens-gorge, procèdent à une messe noire électronique en connectant l'ordinateur à celui de l'armée. Brutalement, l'orage explose, les ordinateurs s'emballent — nuages de fumée et vents furieux — lorsque soudain paraît Lisa, merveilleuse brune sculpturale, fruit de l'union d'électrons et de couvertures de Play Boy, aux formes particulièrement avantageuses. En deux battements de cils, la créature de rêve s'impose en bonne fée sexy, Mary Poppins en hauts talons et bas résille. Les analogies entre Lisa et la fameuse nurse ne manquent pas. Tout comme son homologue victorien, Lisa l'américaine se dresse contre l'autorité parentale, édicte un code moral qui n'a de règle que la fantaisie, et se donnera pour mission de délurer les deux nigauds. Magicienne accomplie, elle claque des doigts pour faire surgir du néant tout ce qu'un gamin peut souhaiter. Elle tissera autour de Gary et Wyatt un cocon de plaisirs, d'où ils s'échapperont, métamorphosés en adultes. John Hughes, metteur en scène et scénariste de *Weird Science*, à qui l'on doit *National Lampoon Vacation* et *The Breakfast Club*, narre ce conte de fées débridé avec une aisance qui, sans jamais user de mauvais goût, exploite les situations satiriques avec maestria, offrant aux spectateurs ébaubis une succession infernales de scènes hilarantes. Avec Lisa, le règne de l'incohérence, de l'illogisme et de la folie s'instaure ; toute-puissante, elle séduit les gangsters, confond les dragueurs, organise des surprises-parties extravagantes, où interviennent, entre-autres, des grands-parents irascibles, un missile nucléaire, des motards mutants bardés de clous à la Mad Max, parmi lesquels Michael Berryman incarne à nouveau le tueur pervers de *Hills Have Eyes* (de Wes Craven) pour notre plus grand plaisir. Il s'avère inutile de résumer les quiproquos, les gags, les jeux de mots, dans cette authentique avalanche de bonne humeur ; Lisa virevolte en transformant formes et couleurs, changeant les humains en monstres verdâtres et pustuleux, pulvérisant les tabous et les bienséances. Il manque pourtant un rien de folie à cette aventure, et la joyeuse comédie n'atteint pas les sommets. Qu'importe ! Soigneusement réalisé, bénéficiant de remarquables effets spéciaux d'Henry Millar (qui parvient à faire voler n'importe quoi de façon spectaculaire !) et de surprenants maquillages de l'excellent Craig Reardon, *Weird Science* donne toutefois la vedette à la très belle Kelly Le Brock, sublime glamoureuse qui nous transformerait tous en soupirants béats. Elle joue avec naturel, utilisant un registre dramatique depuis longtemps délaissé, où la séduction va de pair avec l'intelligence...

Daniel Scotto

FICHE TECHNIQUE

U.S.A. 1985. *Production* : Universal. *Prod.* : Joe Silver. *Réal. et Scén.* : John Hughes. *Prod. ass.* : Elaine K. Thompson. *Phot.* : Matthew F. Leonetti. *Phot. add.* : James M. Glennon, Jan Kiesser. *Architecte-déc.* : John W. Corso. *Dir. art.* : James Allen. *Mont.* : Mark Warner, Christopher Lebenzon, Scott Wallace. *Mus.* : Ira Newborn. *Son* : Stephen Hunter Flick. *Effets spéciaux son* : D.M. Hemphill. *Mag.* : Michaël Germain, Sherry Caudle. *Cost.* : Marilyn Vance. *Cam.* : Michael St. Hilaire, Henry Lebo. *Asst. réal.* : Deborah Love. *Effets spéciaux de maquillage* : Craig Reardon. *Effets spéciaux visuels* : R. Greenberg Associates. *Superviseur effets visuels* : Joel Hynek. *Int.* : Anthony Michael Hall (Gary), Kelly LeBrock (Lisa), Ilan Mitchell-Smith (Wyatt), Bill Paxton (Chet), Suzanne Snyder (Deb), Judie Aronson (Hilly), Robert Downey (Ian), Robert Rusler (Max), Vernon Wells (Lord General, le chef des motards), Britt Leach (Al, le père de Gary), Barbara Lang (Lucy, la mère de Gary), Michael Berryman (le motard à tête de « mutant »), Ivor Barry (Henry, le grand père de Wyatt), Anne Bernadette Coyle (Carmen, la grand-mère de Wyatt), Suzy J. Kellems (la gymnaste). *Dist. en France* : C.I.C. 93 min. Technicolor. Dolby stéréo.

TABLEAU DE COTATION

CK : Cathy Karani. **GP** : Gilles Polinien. **JCR** : Jean-Claude Romer. **AS** : Alain Schlockoff. **RS** : Robert Schlockoff. **DS** : Daniel Scotto.

TITRE DU FILM	CK	GP	JCR	AS	RS	DS
COMMANDO	4	3	2	4	3	2
LES MINES DU ROI SALOMON	2	3		2		2
RE-ANIMATOR	4	4	3	4	4	4
UNE CRÉATURE DE RÊVE	1	2	1	1		3
VAMPIRE, VOUS AVEZ DIT VAMPIRE ?	1	4	2	2	3	2

4 : Excellent. **3** : Bon. **2** : Intéressant. **1** : Médiocre. **0** : Nul.

NOUS AVONS DÉJÀ PARLÉ DE : ● *LES MINES DU ROI SALOMON (n° 63, p. 18)*

actualité musicale

par Bertrand Borie



SANTA CLAUS

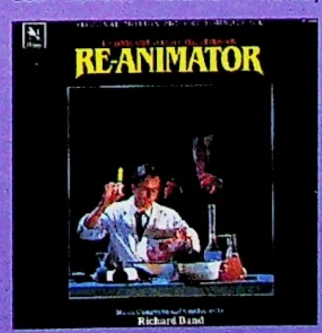
(Henry Mancini/National Philharmonic Orchestra — Pathé Marconi France 2404651)

A l'image du film, Henry Mancini, si grandiose et si tendu dans le récent *Lifeforce*, a sans nul doute réussi avec *Santa Claus* une des partitions de films les plus fraîches et les plus réjouissantes de l'année. Jouant sur des tableaux assez divers — une tendresse non dénuée d'innocence, quelques élans pleins d'une juvénile envolée, un côté comédie musicale non dissimulé — il nous offre ainsi une musique souvent toute de rêve qui nous ramène à la poésie des dessins animés de Walt Disney. Après un « Main Title » fort lyrique, débutant sur un chant de Noël pour longuement développer le thème de Santa Claus, il nous fait suivre avec légèreté l'apparition des Elfes, conférant progressivement à sa musique toute la magie contenue par la scène. Puis « Making Toys » nous replonge avec bonheur dans une des séquences les plus riches de fantaisie de l'œuvre cinématographique, sur un ton et au gré d'accords et d'un chant que n'eussent point renié Blanche Neige et toute sa joyeuse petite bande, et dont l'espièglerie trouve, comme on pouvait l'attendre, son écho dans la frétillante « March of the Elves ». Entre temps, « Christmas Rhapsody » nous a un peu plus plongés dans l'atmosphère de conte dans laquelle baigne l'ensemble du film. Et si l'on peut être un peu moins convaincu par « Patch ! Patch ! », la très bonne chanson qui accompagne le générique de fin, fort joliment interprétée avec la discrète note de sensualité qui convenait par Sheena Easton, ouvre la seconde face avec séduction. « Sleigh Ride Over Manhattan », d'un lyrisme léger et tout à la fois enlevé nous donne l'un des meilleurs morceaux de l'enregistrement en ramenant dans la musique une note de pétulance que quelques accents plus grandioses viennent à point nommé renforcer, avant que « Sad Patch » apporte une pointe de tristesse nuancée, et, là encore, justement dosée par rapport au mélange de ton sur lequel repose en partie le film, tout comme « Patch Versus Santa » mêle à son tour quelques tonalités épiques au lyrisme général de la partition. Et une fois la dernière touche de nostalgie passée, comme l'ambiance ne peut qu'être à la joie, « Thank You Santa » nous replonge une dernière fois dans l'atmosphère d'une fête que chacun, petit ou grand, attend, une petite larme au coin de l'œil, chaque année, et que l'écoute de la musique de Mancini est à sa façon une manière de prolonger le temps, de replonger musicalement dans le très beau film de Jeannot Szwarc...

RE-ANIMATOR

(Richard Band/Rome Philharmonic Orchestra — Varese STV 81261 — Importé par Pathé Marconi)

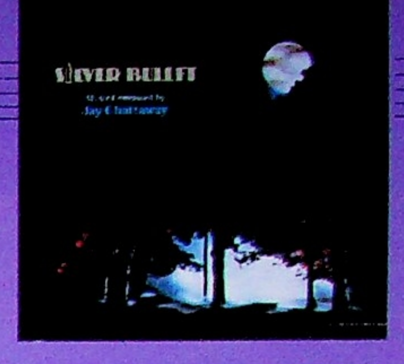
On sait que le film de Stuart Gordon, une des rares révélations intéressantes du Marché du Film du dernier Festival de Cannes, se présente comme un fort drôle pastiche du cinéma Gore et avait, à ce titre, délicieusement réjoui les amateurs tardifs de salles obscures dudit festival. Que pouvait faire Richard Band sur un tel film, lui dont on a pu apprécier le talent dans quelques compositions déjà très intéressantes comme *Mutant* ou *Swordkill* ? Qu'il nous réjouisse davantage encore, au moyen, en particulier de quelques astuces propres à titiller l'esprit des amateurs de musique cinématographique. Et il nous a, il faut le dire, assez gâté. A la précision orchestrale dont il a si bien su faire preuve jusqu'ici, il a ajouté un pastiche des musiques de ce style de film et surtout un clin d'œil, parfois très gros (comme le film, par moments), d'autres fois beaucoup plus subtil, de Bernard Herrmann. Après un prologue tendu à souhait, le « Main Title » se présente comme un hommage teinté de parodie au générique de *Psycho*. Ces accents jalonneront la participation, revenant à l'occasion d'extraits au titre aussi évocateur que « Searching for the Morgue » ou « Parts, Whole Parts », tandis que sur un ton d'ailleurs fort sérieux et des plus efficaces, des extraits comme « Halsey Alive » et « 1st Corpse to be Re-Animated/The Corpses Are Re-Animated » atteignant une violence et une tension dramatique du meilleur effet. Ainsi sont clairement définis les deux pôles entre lesquels évolue sans cesse la partition, parfois en les combinant, et toujours avec un même bonheur... Angoisse et mystère se mêlent à une terreur, mélange détonant souvent empreint d'ironie ou de références, comme dans « Body and Soul ». Et ce n'est pas la seconde face de l'enregistrement qui va démentir les impressions laissées par la première. Cela n'exclue pas, passagèrement, une tonalité plus humaine (« Halsey Lobotomized »), qui achève de conférer une richesse indéniable à l'ensemble : celle-ci va trouver son point culminant, comme on pouvait l'attendre, dans « End Sequence/Corpse Run Amok », au fulgurant crescendo, et « Meg Re-Animated/End Title ». Les deux extraits, tout en jouant la carte traditionnelle des musiques du genre — avec une qualité qu'on voudrait voir plus souvent égalée ! — distille dans celle-ci, au gré des mesures, un humour plein de finesses et de sous-entendus plus perceptibles, il est vrai, par les habitués du genre. Ainsi s'établit lentement entre eux et le compositeur une complicité enrichie éventuellement par le souvenir de l'image et qui ne donne que davantage de saveur à l'audition d'un enregistrement haut en couleurs !



SILVER BULLET

(Jay Chattaway — Varese STV 81264 — Importé par Pathé Marconi)

Jay Chattaway s'était déjà signalé il y a quelque temps par une des rares compositions électroniques vraiment intéressantes du cinéma fantastique, avec *Maniac*. Il nous revient cette fois avec une composition symphonique dans laquelle on notera une utilisation de la musique électronique intelligente, ce qui finit de prouver que Chattaway sait utiliser cette dernière non comme un gadget mais de façon rationnelle et avec talent. Mais ce qui mérite d'être remarqué en plus, c'est la maîtrise de la composition et de la direction orchestrale. Certes, on n'a pas toujours le sentiment d'avoir affaire à une œuvre profondément originale : bien des staccato, bien des crescendo nous replongent dans de vagues réminiscences. Et si l'on veut être plus précis, on songe très rapidement à Brian May, que, visiblement, Chattaway a bien écouté. Le Brian May des *Mad Max*, mais aussi de *Survivor* et *Harlequin*. Toutefois, Jay Chattaway nous offre ici une musique efficace, dont la vigueur s'exprime dès « The Chasen », « The Hunt »



dont l'agressivité manifeste s'affiche d'emblée comme en parfaite adéquation avec le sujet ou le style d'un écrivain comme Stephen King. Cela n'exclue pas un certain lyrisme, notamment dans le thème principal ; et dès la première audition, on retient l'impression, même sans connaître le film, d'une partition qui joue pleinement le jeu de celui-ci, et qui s'avère puissamment porteuse d'une atmosphère : des extraits comme « The Bog » ou « Stella and the Beast » en apportent amplement la preuve, en contraste avec la nostalgie latente de « Looking for Mr One-Eye » par exemple. A n'en point douter, Jay Chattaway nous livre ici une œuvre d'une véracité cinématographique sans ambiguité, qui en fait définitivement un compositeur « à suivre », comme on pouvait le dire il y a quelques années d'un Pino Donaggio.

AGNES OF GOD

(Georges Delerue — Varese STV 81257 — Importé par Pathé Marconi)

Plongeons maintenant dans le sublime avec une des plus belles musiques composées à ce jour par Delerue pour le dernier film de Norman Jewison. Retrouvant la veine mystique et grandiose de certains moments de *Malpertuis* ou de *True Confessions*, Delerue nous offre donc ici l'une de ses œuvres les plus « inspirées », dans tous les sens du terme, avec cette composition présentée par Varese sous la forme de deux suites dont on peut regretter qu'elles ne donnent aucun titre aux plages pourtant nettement distinctes sur les deux faces. Qu'importe : dès les premières mesures, on est saisi par la majesté des mélodies et de l'orchestration, par l'ampleur thématique, par la beauté purifiante de l'écriture. Et il apparaît de façon manifeste que le souffle de la foi a traversé l'esprit de l'artiste le temps de cette composition.





TERREUR SUR LES GR

PARIS 86

Chaque année, la veille de la Toussaint, les enfants américains fêtent Halloween en jouant à se faire peur, à force de masques et de déguisements horrifiques. En mars, désormais, les jeunes Parisiens célèbrent un rite semblable en se retrouvant, sous la voûte étoilée du Grand Rex, pour le Festival de Paris du Film Fantastique et de Science-Fiction. Ici, les monstres sont sur l'écran : spectres, vampires et loups garous d'hier, rejoints par les extra-terrestres, les morts-vivants, les mutants et les tueurs maniaques d'aujourd'hui.
Il faut avoir, une fois au moins, pénétré dans cet antre fabuleux, cette Caverne de Platon reconvertie dans le Grand-Guignol, qui tient à la fois des jeux du Cirque de l'Antiquité romaine, des rassemblements sportifs, des trains-fantôme de fête foraine et des grands concerts de rock. « Vous qui entrez ici, laissez toute espérance » écrivait Dante aux portes de son Enfer — et le grand Ordonnateur de ce Festival à l'odeur de souffre pourrait lui faire écho...

Gérard Lenne

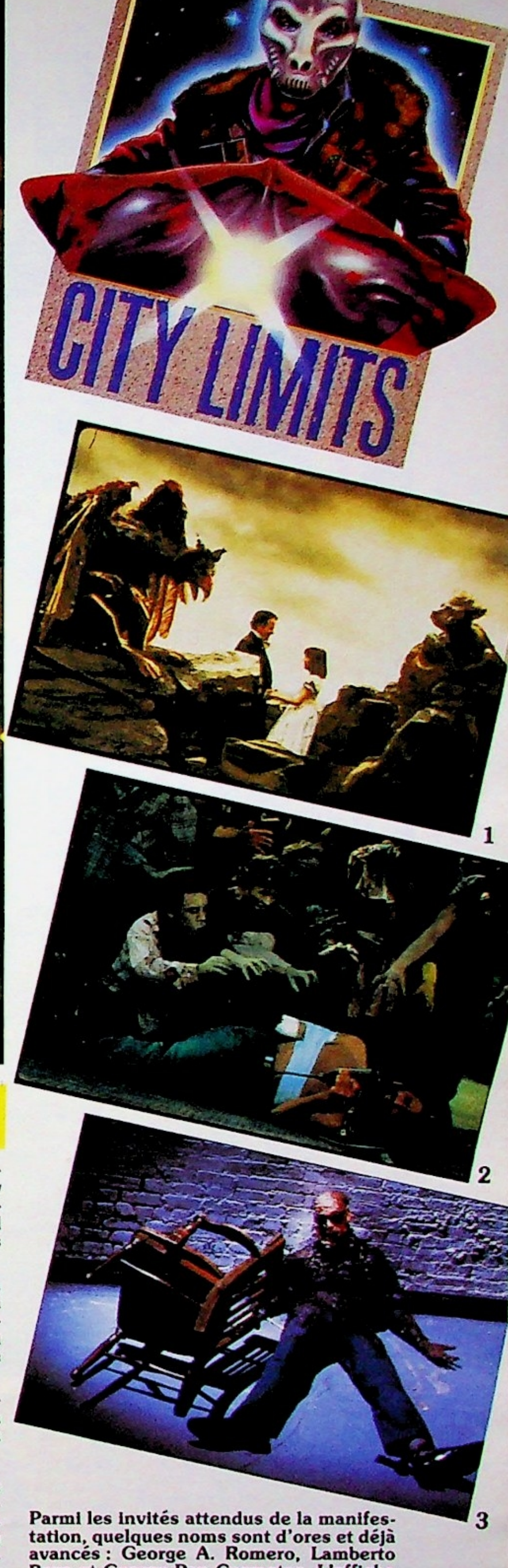
Ce ne sera donc plus sous un ciel d'hiver orageux, mais avec les premières lueurs ensoleillées du printemps que, le mois prochain, trois mille « mordus » de l'épouvante et de la science-fiction iront chaque soir visionner les films au programme.
Attendu avec impatience chaque année par quelque 30 000 spectateurs passionnés et assidus, le Festival de Paris a ainsi choisi de reprendre ses anciennes dates, fixées à l'origine en mars / avril, depuis sa création en 1972.
Du 7 au 15 mars 1986, le Festival de Paris célèbrera son quinzième anniversaire dans le cadre prestigieux du cinéma le « Grand Rex », Boulevard Bonne-Nouvelle. Une vingtaine de longs métrages vont concourir dans le cadre d'une Compétition Internationale, et seront présentés par des réalisateurs ou acteurs « spécialistes » ou « stars » du fantastique.
Fidèle à sa tradition, le Festival proposera une sélection des meilleurs courts-métrages français inédits, ainsi que des Avants-Premières Mondiales. A l'heure où nous mettons sous presse, et compte-tenu de nos délais d'impression, la liste ci-dessous n'est pas définitive, des confirmations étant attendues et des nouveautés de dernière minute pouvant faire encore leur apparition.

Le 15e Festival International du Film

Sélection officielle :

- DAY OF THE DEAD (USA) de George A. Romero, avec Terry Alexander, Joseph Pilato, Lori Cardille. Le dernier volet de la saga des morts-vivants chère à George A. Romero. Sans doute les meilleurs effets spéciaux de maquillage à ce jour de Tom Savini. Voir notre précédent numéro (2).
- DEMONS (Italie) de Lamberto Bava, avec Bobby Rhodes, Natasha Hovey. La réplique italienne de Dario Argento et Lamberto Bava à la sombre trilogie de George A. Romero. Voir notre avant dernier numéro.
- LORCA AND THE OUTLAWS (Australie / GB) de Roger Christian, avec John Tarrant, Donogh Rees, Deep Roy. Sur une planète quasi-déserte sévit un régime totalitaire, les hommes ayant été remplacés par des robots...
- UNDERWORLD (GB) de George Pavlou avec Denholm Elliott, Nicola Cowper, Steven Berkoff, Ingrid Pitt. Un mélange de fantastique et de policier à la Bogart, inspiré du *Suspiria* de Dario Argento. Voir notre numéro 56 (3).
- THE STUFF (USA) de Larry Cohen, avec Michael Moriarty, Patrick O'Neal, Paul Sorvino. Le dessert qui tue : le « stuff » est un nouveau yogourt qui contient également une substance mortelle se nourrissant de ceux qui y goûtent ! Voir notre numéro 56.
- THE NEW KIDS (USA) de Sean Cunningham, avec Shannon Presby, James Spader, John Philbin. Par le réalisateur du premier *Vendredi 13*, un film d'angoisse situé dans le cadre d'une fête foraine.
- THE QUIET EARTH (Nouvelle-Zélande) de Geoff Murphy, avec Bruno Lawrence, Peter Smith, Alison Routledge. Par le réalisateur d'*Utu*, un film de SF post-atomique.
- CITY LIMITS (USA) de Aaron Lipstadt, avec Darrell Larson, John Stockwell, Kim Cattrall, Rae Dawn Chong. Nouveau film de SF d'Aaron Lipstadt *(Andröid)* avec Rae Dawn Chong *(Commando)* : une maladie d'origine inconnue a balayé toute la population adulte de la surface du globe. Des enfants luttent pour survivre dans un monde hostile...
- SILENT NIGHT, DEADLY NIGHT (USA), de Charles E. Sellier. Un conte de Noël

ANDS BOULEVARDS...



Fantastique et de Science-Fiction.

macabre faisant la part belle aux effets gore...

- IMPULSE (USA) de Graham Baker, avec Tim Matheson, Meg Tilly, Hume Cronyn. Une maladie contagieuse prend possession d'une ville américaine, dont les habitants deviennent fous-furieux...
- MUTANT HUNT (USA) de Tim Kincaid avec Rick Gianasi, Mary Fahey. Un mercenaire devra affronter des robots-assassins dans les rues de Brooklyn ! Des effets spéciaux de maquillage signés Ed French.

Films annoncés sous réserve :

- IN THE SHADOW OF KILIMANJARO (USA) de Raju Patel, avec Timothy Bottoms et John Rhys-Davies. Au Kenya, des milliers de babouins affamés s'attaquent aux indigènes ! Dans la lignée des *Oiseaux* et des *Dents de la mer*, un remarquable film de suspense.
- EL CABALLERO DEL DRAGON (Espagne) de Fernando Colomo, avec Klaus Kinski, Harvey Keitel, Fernando Rey. Une histoire d'amour entre une belle princesse et un extra-terrestre, dans une aventure mêlant héroïc-fantasy et science-fiction classique, bénéficiant de remarquables effets spéciaux.
- JOEY (Allemagne) de Roland Emmerich, avec Joshua Morell, Tammy Shields. Grâce à ses facultés de télékinésie, un garçon de 11 ans prend contact avec des êtres de l'au-delà. Des effets spéciaux impressionnants...
- DREAMCHILD (G.B.) de Gavin Millar, avec Coral Browne, Peter Gallagher, Ian Holm. Une comédie romantique et fantastique, la transposition à New York du célèbre conte de Lewis Carroll, « Alice au pays des Merveilles » (1).
- MAXIMUM OVERDRIVE (USA) de Stephen King, avec Emilio Estevez, Laura Harrington, Pat Hingle. Le premier film de Stephen King ! Un évènement...
- INVADERS FROM MARS (USA) de Tobe Hooper, avec Karen Black, Hunter Carson, Timothy Bottoms. Un remake modernisé du célèbre classique de la SF où un enfant doit seul affronter une invasion d'extra-terrestres...
- F/X (USA) de Roger Spottiswoode avec Cliff de Young. Bryan Brown. Nouveau film de Roger Spottiswoode *(Under Fire)* mettant en scène un spécialiste d'effets spéciaux aux prises avec des tueurs...

Parmi les invités attendus de la manifestation, quelques noms sont d'ores et déjà avancés : George A. Romero, Lamberto Bava et George Pan Cosmatos. L'affiche du Festival est signée Laurent Melki, un jeune illustrateur français qui succède ainsi à W. Siudmak, Boris Valejo, Jacques Gastineau, et quelques autres. Les projections auront lieu tous les jours à partir de 19 h 30. De belles soirées en perspective !

CINEFLASH

par Gilles Polinien



■ ■ ■ **LE PÈRE NOËL « DESCENDU » : Santa Claus**, le très sympathique et visuellement superbe film de Jeannot Szwarc produit par les « parents » de **Superman** et de **Supergirl**, a connu un retentissant échec en France, lors de sa sortie en décembre dernier (à peine 10 000 entrées Paris-région parisienne pour sa première semaine d'exclusivité !). Doit-on lui imputer une certaine « lassitude » du public français (se souvenant encore du film de Karen Cheryl : **J'ai rencontré le Père Noël** distribué voici un an avec force publicité), les conséquences d'une mauvaise presse, du maintien du titre original, ou tout simplement du choix désastreux d'une affiche propre à faire fuir les éventuels spectateurs ? En ce qui nous concerne, nous pencherons plutôt vers cette dernière hypothèse, car les recettes du film à l'étranger sont loin d'être mauvaises. On pourra, en tout cas, méditer sur la question en comparant l'affiche française avec l'attrayant poster made in Germany que nous reproduisons ci-dessus...

■ ■ ■ Sylvester Stallone, qui peut maintenant faire tout ce dont il a envie, écrira, dirigera et interprètera le rôle principal d'un film-biographie consacré à son idole : EDGAR ALLAN POE.

■ ■ ■ George Miller, producteur et réalisateur des trois **Mad Max**, vient de signer avec Warner Bros pour mettre en scène dès le mois d'avril THE WITCHES OF EASTWICK. Ce sera son premier long-métrage 100 % américain.

■ ■ ■ Walt Disney Pictures, qui chaque année produit de nombreux films destinés à la télévision, a récemment terminé RETURN TO TREASURE ISLAND, une suite imaginaire à « L'île au trésor » de Stevenson.

■ ■ ■ Le nouveau **King Kong** produit par Dino De Laurentiis (dont la sortie est prévue pour Noël 86) s'intitule maintenant KING KONG LIVES et la réalisation en a été confiée à John Guillermin, déjà auteur du remake de 1976 avec Jessica Lange.

■ ■ ■ La firme New Line Cinema vient d'annoncer son intention de produire dès l'été prochain A NIGHTMARE ON ELM STREET, PART 3 et espère bien continuer longtemps la série consacrée à l'affreux Freddy Krueger (incarné par Robert Englund).

■ ■ ■ Au Mexique, Julio Aldama tourne CHIQUIDRACULA (une comédie d'épouvante destinée aux enfants) dont la vedette est un vampire en culottes courtes !

■ ■ ■ Calendrier 86 très chargé pour Dario Argento qui vient de s'attaquer toujours en tant que producteur à DEMONS 2 avec son ami Lamberto Bava. Puis, en juin, il se consacrera à sa nouvelle réalisation, un thriller (sans titre pour le moment) tourné en Allemagne. Enfin, Canale 5, par l'intermédiaire de Silvio Berlusconi, lui a offert la réalisation de huit téléfilms qui porteront chacun la « griffe » du maître italien de la terreur.

■ ■ ■ En Espagne, Juan Piquer prépare un film traitant de sorcellerie et de spiritisme intitulé GARRAS (« griffes ») tandis que Amando de Ossorio, de son côté, nous concocte EL TESORO DE LA REINA DE SABA co-produit par la France.

■ ■ ■ Après avoir été condamné aux oubliettes par Universal pendant près d'un an, BRAZIL vient enfin de sortir aux Etats-Unis... dans un circuit-test de deux salles ! Mais Terry Gilliam, le réalisateur, a de quoi se réjouir : les files d'attente ne cessent de s'allonger et la critique unanime, criant au chef-d'œuvre, a déclaré **Brazil** meilleur film de l'année !

■ ■ ■ Comme prévu, c'est **Rocky IV** qui s'est installé en tête du box-office américain de décembre avec près de 102 000 000 de dollars de recettes en 5 semaines d'exploitation. Moins spectaculaires mais néanmoins fort honorables s'avèrent les scores de **Jewel of the Nile** (40 000 000 en 3 semaines), **Santa Claus** (24 000 000 en 5 semaines), **King Solomon's Mines** (15 000 000 en 6 semaines), **One Magic Christmas** (14 000 000 en 5 semaines), **A Nightmare on Elm Street Part 3** (10 000 000 en 5 semaines) et **The Color Purple** (14 000 000 en 3 semaines dans un tout petit circuit). En revanche, résultats un peu décevants pour la nouvelle production Spielberg, **Young Sherlock Holmes** (15 000 000 en 4 semaines), **Clue** (11 000 000 en 3 semaines) et surtout **Enemy Mine** (9 000 000 en 3 semaines).

■ ■ ■ Arnold Schwarzenegger remplacera Christopher Reeves dans le rôle-vedette de RUNNING MAN, fable futuriste (voisine du **Prix du danger**) tirée du roman de Richard Bachman, alias Stephen King. Début du tournage prévu pour cet été au Canada.

■ ■ ■ Après avoir réalisé de nombreuses comédies pour adolescents (**Le palace en délire, Les zéros de conduite**, etc.), Neal Israel dirigera prochainement OPERATION UFO, une superproduction américaine de S.F.

■ ■ ■ La compagnie Empire Pictures, dirigée par Charles Band, a décidément le vent en poupes : aux 12 films produits en 85, la firme américaine la plus dynamique après Cannon envisage maintenant de mettre en chantier 25 longs-métrages pour l'année à venir (l'objectif à atteindre étant une moyenne de 40 productions annuelles !). Sont ainsi annoncés pour 86 (outre **From Beyond, Decapitron, Ghost Town, Cassex, Crimelord, Ghoulies II** et **Journey Through the Dark Zone** dont nous vous avons déjà parlé), **Home of the Stars** (qui sera tourné cet été à Los Angeles par Albert Band, le père de Charles), **I Eat Cannibals** (comédie d'épouvante réalisée par Ted Nicolaou), **Test Tube Teens From the Year 2000** (parodie de S.F.), **Murdercycles, Dungeonmaster II, Necropolis, Show No Mercy, Spellcaster** et **Beasties.**

BOX-OFFICE
(Nombre d'entrées Paris-Périphérie pour le second semestre 85)

1.	RAMBO 2	1 200 000
2.	RETOUR VERS LE FUTUR	840 000
3.	LA FORÊT D'ÉMERAUDE	710 000
4.	TARAM ET LE CHAUDRON MAGIQUE	680 000
5.	DANGEREUSEMENT VÔTRE	672 000
6.	MAD MAX 3	600 000
7.	LES GOONIES	330 000
8.	PALE RIDER	326 000
9.	LEGEND	253 000
10.	COCOON	220 000
11.	KALIDOR	210 000
12.	RUNAWAY	168 000
13.	OZ, UN MONDE EXTRAORDINAIRE	165 000
14.	LIFEFORCE	144 000
15.	STARMAN	120 000
16.	LA CHAIR ET LE SANG	114 000
17.	SANG POUR SANG	95 000
18.	EXPLORERS	80 000
19.	MUSCLOR ET SHE-RA	68 000
20.	LA DERNIÈRE LICORNE	45 000
21.	DREAMSCAPE	40 000
22.	DIESEL	36 000
23.	AMAZONIA, LA JUNGLE BLANCHE	33 000
24.	SANTA CLAUS	30 000
25.	LA PROMISE	30 000
26.	VENDREDI 13-CHAPITRE V	26 000
27.	NINJA 3	25 000
28.	LES ENVAHISSEURS SONT PARMI NOUS	17 000
29.	HORROR	16 000
30.	LES DÉBILES DE L'ESPACE	14 000
31.	MARATHON KILLER	7 000
32.	LES GUERRIERS DE LA JUNGLE	5 000
33.	NIGHT MAGIC	4 000
34.	LES BÊTES FÉROCES ATTAQUENT	4 000
35.	2072, LES MERCENAIRES DU FUTUR	3 000
36.	LES FRÉNÉTIQUES	2 000

1 2 3

LES PROCHAINES SORTIES EN FRANCE

FÉVRIER

COMMANDO de Mark Lester, avec Arnold Schwarzenegger, Rae Dawn Chong.
UNE CRÉATURE DE RÊVE (Weird Science) de John Hugues, avec Anthony Michael Hall, Ilan Mitchell Smith.
RE-ANIMATOR de Stuart Gordon, avec Jeffrey Combs, Bruce Abbott.
PEAU D'ANGE de Jean-Louis Daniel, avec Robin Renucci, Alexandra Stewart.
QUATERMAIN ET LES MINES DU ROI SALOMON (King Solomon's Mines) de J. Lee Thompson, avec Richard Chamberlain, Sharon Stone.
LINK de Richard Franklin, avec Elisabeth Sue, Terence Stamp (6).
L'UNIQUE de Jérôme Diamant-Berger, avec Julia Migenes-Johnson, Samy Frey.
AMERICAN WARRIOR de Sam Firstenberg, avec Guich Koock, Michael Dudikoff.
I LOVE YOU de Marco Ferreri, avec Christophe Lambert, Eddy Mitchell.
VAMPIRE... VOUS AVEZ DIT VAMPIRE ? (Fright Night) de Tom Holland, avec Chris Sarandon, Roddy McDowell.
ELM STREET : LA REVANCHE DE FREDDY (A Night mare On Elm Street 2) de Jack Sholder, avec Mark Patton, Robert Englund.

MARS

DEATH WISH III de Michael Winner, avec Charles Bronson.
ENEMY MINE de Wolfgang Petersen, avec Dennis Quaid, Louis Gossett Jr.
HIGHLANDER de Russell Mulcahy, avec Sean Connery, Christophe Lambert (4).
MYSTÈRE de Carlo Vanzina, avec Carole Bouquet, John Steiner.
YOUNG SHERLOCK HOLMES de Barry Levinson, avec Nicholas Rowe, Alan Cox.
COÏNCIDENCES de Jean-Pierre Rivière, avec Anne et Joséphine Chaplin.
FUTURE COP (Trancers) de Charles Band, avec Tim Thomerson, Helen Hunt (1).
BLACKOUT de Douglas Hickox, avec Richard Widmark, Keith Carradine (2).
DREAM LOVER de Alan J. Pakula, avec Kristy McNichols, Ben Masters.
BLACK MOON RISING de Harley Cockliss, avec Tommy Lee Jones, Robert Vaughn (3).
CONTACT MORTEL (Warning Sign) de Hal Barwood, avec Sam Waterston, Kathleen Quinlan.
REMO : UNARMED AND DANGEROUS de Guy Hamilton, avec Fred Ward, Joel Grey.

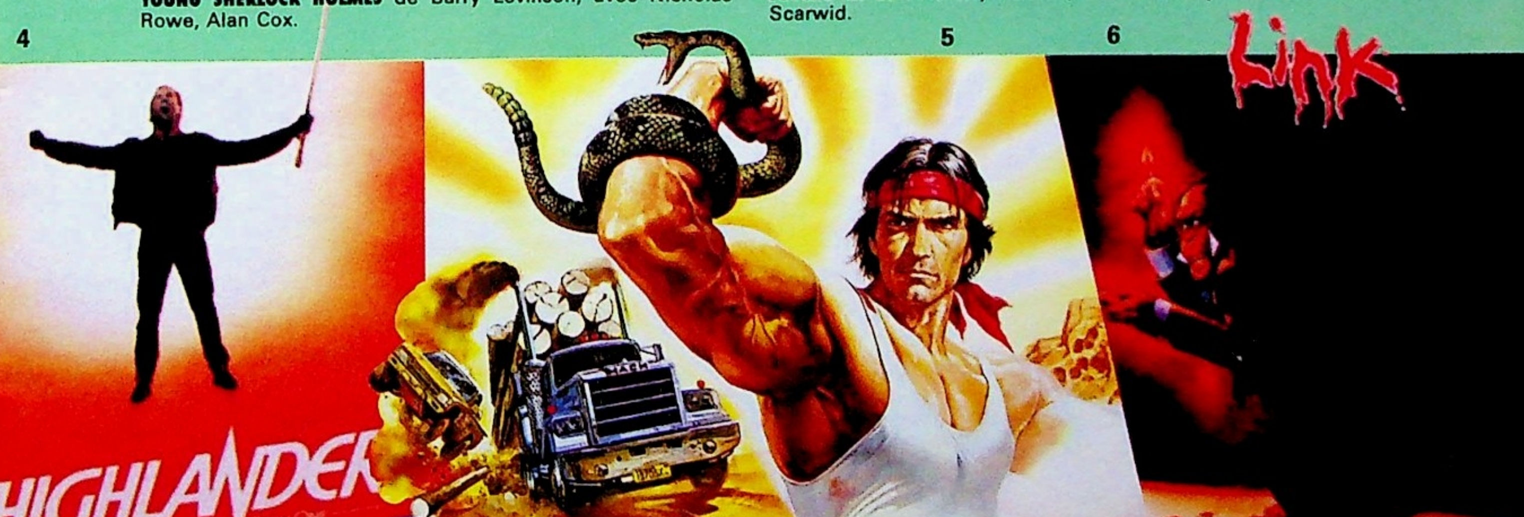
AVRIL

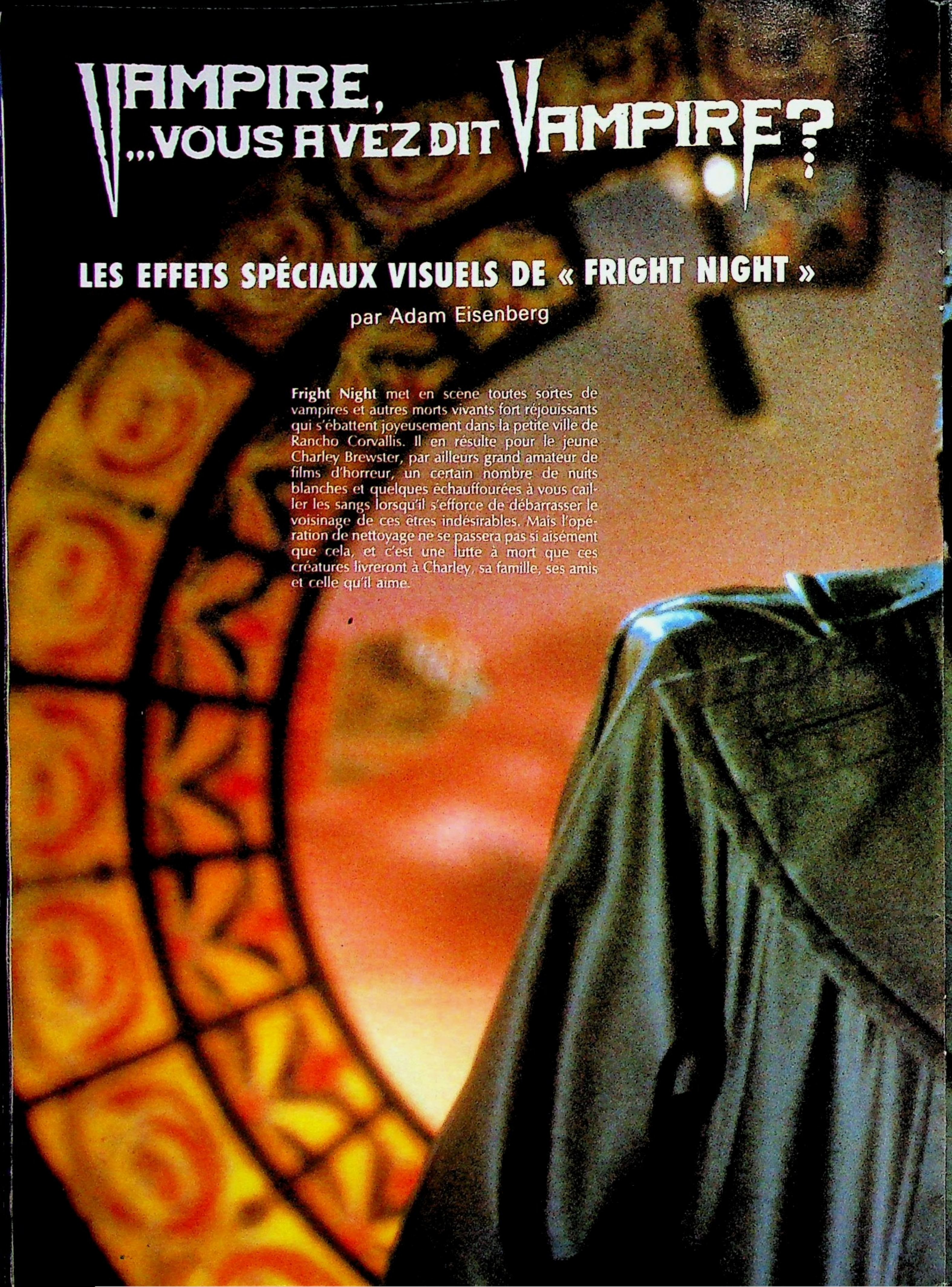
ZONE ROUGE de Robert Enrico, avec Richard Anconina, Sabine Azéma.
LE JOYAU DU NIL (The Jewel of the Nile) de Lewis Teague, avec Michael Douglas, Kathleen Turner.
MAXIE de Paul Aaron, avec Glenn Close, Mandy Patinkin.
D.A.R.Y.L. de Simon Wincer, avec Mary Beth Hurt, Michael McKean.
LE CYBORG AUX MAINS DE PIERRE (Hands of Stone) de Sergio Martino, avec Daniel Green (5).
LES AVENTURIERS DE LA QUATRIÈME DIMENSION (My Science Project) de Jonathan Bethuel, avec John Stockwell, Fisher Stevens, Dennis Hopper.

MAI

PIRATES de Roman Polanski, avec Walter Matthau, Thierry Campion.
PSYCHO III de Anthony Perkins, avec Anthony Perkins, Diana Scarwid.

4 5 6





VAMPIRE, ...VOUS AVEZ DIT VAMPIRE ?

LES EFFETS SPÉCIAUX VISUELS DE « FRIGHT NIGHT »

par Adam Eisenberg

Fright Night met en scene toutes sortes de vampires et autres morts vivants fort réjouissants qui s'ébattent joyeusement dans la petite ville de Rancho Corvallis. Il en résulte pour le jeune Charley Brewster, par ailleurs grand amateur de films d'horreur, un certain nombre de nuits blanches et quelques échauffourées à vous cailler les sangs lorsqu'il s'efforce de débarrasser le voisinage de ces êtres indésirables. Mais l'opération de nettoyage ne se passera pas si aisément que cela, et c'est une lutte à mort que ces créatures livreront à Charley, sa famille, ses amis et celle qu'il aime.





VAMPIRE, ...VOUS AVEZ DI[T]

Krepela. On panoramique dessus et on se retrouve dans le noir. Nous avons alors rembobiné le film dans l'appareil, repris sur une image noire en haut d'une peinture sur verre de la ville et poursuivi le panoramique

La désintégration du vampire (Chris Sarandon). Des cristaux de magnésium disposés dans le latex et une créature en gélatine provoqueront des flammes multicolores, ajoutant un effet supplémentaire aux impressionnants maquillages.







Une équipe sous la supervision de Richard Edlund

Cela dit, pour que ces fléaux nocturnes viennent hanter la ville natale de Charley, il a d'abord fallu qu'ils naissent sous la plume puis devant les caméras du scénariste Tom Holland (**Psychose II, Cloak and Dagger**) dont c'est là le premier film, puis que celui-ci fasse appel à Richard Edlund (Boss Film Corporation/EEG), manœuvre dont il n'hésite pas à dire qu'elle a permis à un film au budget relativement modeste selon les critères contemporains (9 millions et demi de dollars) d'avoir l'air d'une super-production.

« Richard Edlund et son équipe ont fait un travail remarquable, devait-il nous expliquer. *Ils ont réussi à tirer le meilleur parti possible du budget disponible. Par moments, ça avait quelque chose de miraculeux. »*

Pour Edlund et ses hommes, **Fright Night** succédait immédiatement à deux films aux effets spéciaux particulièrement ambitieux : **Ghostbusters** et **2010**, avec lesquels il devait d'ailleurs trancher radicalement.

« Après les grosses machines qu'étaient **Ghostbusters** *et* **2010**, nous confirme Edlund, **Fright Night** *nous a fait l'effet du projet idéal. Notre atelier de création de monstres était tout prêt, et si nous avions d'autres contrats en vue, nous n'en avions encore signé aucun à ce moment précis. C'était aussi une bonne occasion pour nous de montrer que nous savions également gérer un petit budget : plus question de jongler avec des devis de 5 ou 8 millions de dollars, tout ce qu'on pouvait nous accorder cette fois, c'était un million de dollars, et encore pas tout à fait. C'était le moment où jamais de prouver notre versatilité. »*

Pour l'assister dans cette tâche, Edlund fit appel à plusieurs responsables des différents services de l'EEG, dont le spécialiste des effets spéciaux optiques, et au directeur artistique John Bruno, à qui il confia la conception des plans. **Fright Night** ne devait comporter qu'une cinquantaine de plans mettant en œuvre des effets spéciaux — on était loin des 193 plans de **Ghostbusters...** — mais l'élaboration des monstres imaginés par le Département des Créatures faisait appel à toute une variété de techniques allant de la peinture sur mattes à l'animation.

Le premier plan du film est un panoramique élégant qui requiert à lui seul plusieurs mattes, des images fixes et une prise de vues en mouvement. Voici comment Neil Krepela, responsable du département des mattes, décrit la scène : *« Le film commence sur un plan de la lune. Le réalisateur voulait une lune bateau, un vrai cliché : des nuages teintés de rouge passant devant notre satellite. On reste donc un instant sur cette image, puis on entend hurler un loup. Pano vers le bas : on recadre le ciel nocturne, puis de cette image noire, on passe à une vue générale d'une petite ville endormie dans la nuit. Nouveau pano vers le bas et latéral : on balaye le paysage pour enchaîner sur un vrai mouvement d'appareil, comme si la caméra était montée sur une grue. La transition est très douce. On traverse maintenant une rue, on passe devant la maison du vampire et on suit l'allée de la maison voisine qui est celle de Charley. Pano vers le haut : on monte jusqu'à la fenêtre de la chambre de Charley, au premier étage, et on recadre un écran de télévision où passe justement un film de vampires à faire dresser les cheveux sur la tête.*

En réalité, la lune était une photo à haute définition prise par l'Observatoire Lick, projetée avec une légère diffusion et avec un premier plan de nuages peints, explique

…t VAMPIRE ?

vers le bas sur les maisons. Dans le coin du bas, nous avons ajouté la silhouette mouvante d'un arbre filmé, en réalité, dans un terrain vague à côté du studio, un jour qu'il y avait du vent. J'ai tourné l'image de l'ar-

Les superbes séquences d'effets spéciaux dont bénéficie « Fright Night » ont largement contribué au succès du film Outre-Atlantique.







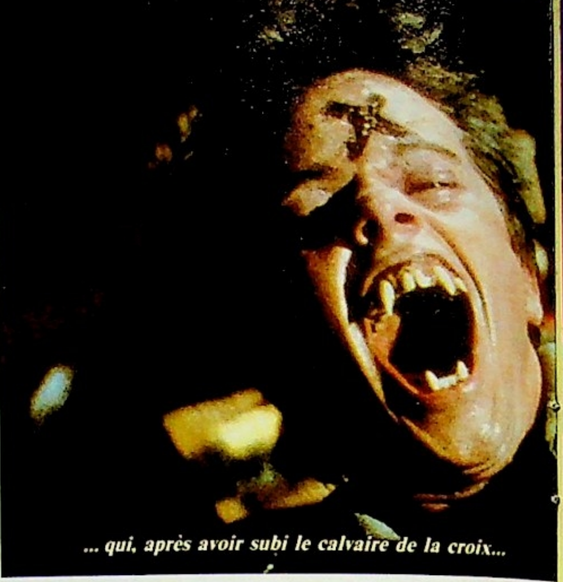
bre avec une pellicule haut contraste et en reproduisant le mouvement d'appareil par lequel la ville était balayée, mais en ne le filmant pas tout à fait dans l'axe. J'ai ensuite superposé, à la prise de vues, l'image de l'arbre et celle de la ville. Au moment du pano, la silhouette de l'arbre ajoute de la profondeur à l'image. Plus tard, dans le même pano, nous avons ajouté un arbre peint pour augmenter le relief du décor. »
Dans la suite du plan, la caméra passe sur le matte pour arriver sur un cliché éclairé par transparence de la façade de la maison du héros. Cette plaque a été prise par Krepela sur le territoire des Studios Disney, où les extérieurs du quartier de Charley ont été tournés. La caméra, fixée sur une grue, passe en douceur par la fenêtre de la chambre du jeune homme qui regarde un film d'horreur à la télévision. Le film en question est en réalité une vidéocassette synchronisée lors des prises de vues. On entend la bande son du prétendu film tout au long de la séquence en question, depuis le hurlement du loup jusqu'aux différents dialogues qui l'agrémentent par la suite. En dehors de la séquence d'ouverture, le film s'enorgueillit d'un autre matte de la ville, de jour celui-là. Les deux sont l'œuvre de Matthew Yuricich et de son assistante, Michelle Moen.
Tous les départements de l'EEG sans exception furent à contribution pour **Fright Night**, mais, ainsi que le fait remarquer Edlund, *« le film est surtout l'œuvre de l'Atelier de Création des Monstres, dirigé par Steve Johnson et Randall William Cook ».*

D'*Excalibur* à *Fright Night*...

Parmi les effets spéciaux, aussi divers que variés, qu'ils furent amenés à superviser, citons la première rencontre de Charley et de Jerry le Vampire (interprété par Chris Sarandon). Dans cette scène, la créature de la nuit serre la gorge du jeune homme dans son étreinte mortelle, jusqu'au moment où la victime (William Ragsdale) transperce la main de la créature avec un crayon bien taillé... Jerry pousse évidemment un cri de douleur et regarde sa main pour découvrir qu'elle est traversée de part en part par le crayon maléfique... L'arme improvisée était en réalité une prothèse en caoutchouc mousse confectionnée par Johnson et fixée sur le dos de la main de l'acteur. Le dispositif faisait le tour de sa main, de telle sorte qu'on pouvait voir la pointe du crayon sortir par la paume, et le bout avec la gomme, par le dos de sa main. Un plan de cette séquence fut spécialement conçu pour bien mettre en évidence le crayon qui lui traverse la main : on y voit Sarandon tourner la main, ce qui ajoute encore au réalisme de l'effet, puis, prenant le crayon par la pointe, il donne l'impression de tirer dessus. C'est en réalité un crayon télescopique qui s'allonge de dix centimètres tandis que, de l'autre côté, le bout de la gomme disparaît, tiré par un fil invisible, de telle sorte que lorsqu'il tourne sa main pour regarder le dessus, tout ce qu'il voit, c'est un trou vide, d'où s'élève une légère fumée.
*« J'ai pris cette idée dans une scène d'***Excalibur** *où l'on voit Lancelot tirer l'épée de son côté et rouler sur lui-même pour arracher la pointe,* nous explique Johnson. *La première fois que j'ai vu le film, je n'arrivais pas à en croire mes yeux. J'étais abasourdi. J'ai loué la cassette et je me la suis passée et repassée une vingtaine de fois avant d'arriver à comprendre comment ils avaient fait. J'étais tellement impressionné que j'ai décidé d'essayer de faire la même chose moi-même à la première occasion. »*



Evil Ed (Stephen Geoffreys), un personnage pathétique...



... qui, après avoir subi le calvaire de la croix...

De nouvelles idées pour les métamorphoses d'un vampire...

Parmi les autres séquences d'effets spéciaux importantes dans le film, citons la transformation d'un loup en homme, au moment ou Roddy McDowall — dans le rôle d'une vedette du cinéma d'épouvante baptisée Peter Vincent — enfonce un pieu dans le cœur d'Ed le Méchant. Ed, interprété par Stephen Geoffreys, est un ami de Charley qui, au début du film, se fait mordre par le vampire. Au cours de cette séquence de métamorphose, c'est sous la forme d'un loup qu'il poursuit Peter Vincent, mais il rencontrera la mort en s'empalant sur le pieu en question. On le voit se traîner sous un escalier pour y mourir et reprendre lentement, péniblement, sa forme humaine au terme de son agonie.

Ce genre de métamorphoses ont fait les choux gras de films comme **Le Loup-garou de Londres** et **Hurlements**, pour ne citer que deux des plus récents. Il ne fallait pas avoir froid aux yeux pour réitérer l'exploit dans **Fright Night**...

« Pour moi, les scènes de transformation sont le plus sûr moyen d'arrêter définitivement l'action dans un film, déclare Edlund. *Depuis la première fois qu'on a vu un loup-garou se transformer à l'écran, tout se passe rigoureusement comme si les auteurs du film disaient au public : « Bon, alors maintenant nous ne voulons pas savoir ce qui était en train de se passer dans ce film, regardons tous cette magnifique séquence d'effets spéciaux ! » Et chacun de braquer sa longue-vue sur l'écran pour bien voir tous les défauts... Parce qu'il y en a forcément. Mais je crois que la métamorphose du loup de* **Fright Night** *est bien intégrée à l'action et le résultat est excellent. C'est l'œuvre de Steve Johnson. »*

Dès la première image, la transformation du loup-garou de **Fright Night** est différente de toutes celles qui ont pu la précéder dans l'histoire du cinéma : c'est qu'au lieu de nous montrer des hommes en train de se changer en loups comme dans **Le Loup-garou de Londres** ou **Hurlements**, ses auteurs ont choisi de faire le contraire : c'est un loup qui redevient un homme... Et pour ajouter encore un intérêt supplémentaire à la scène, Johnson, qui assistait le spécialiste des maquillages Rick Baker dans **Le Loup-garou de Londres**, eut l'idée d'employer une nouvelle méthode stylistique pour montrer la transformation des différentes parties du corps du loup.

« Depuis **Le Loup-garou de Londres**, *je n'ai pas arrêté d'avoir de nouvelles idées,* nous raconte-t-il. *Il fallait en finir avec ces déformations symétriques de la tête. C'était trop classique. Je suis donc allé trouver Tom Holland pour lui suggérer des transformations asymétriques : le corps ne se modifiait plus en douceur, ou du moins à une vitesse constante ; il y avait des à-coups. Je pensais que non seulement le résultat serait plus réaliste — si l'on peut dire — mais encore inédit. Et là-dessus, Tom s'est pris de sympathie pour le personnage. Il ne fallait pas que ce soit un monstre hideux et répugnant que personne ne regretterait ; nous voulions retrouver le principe du Bossu de Notre-Dame. Rappelez-vous Charles Laughton ou les autres interprètes du rôle : ils étaient contrefaits et pitoyables ? Eh bien, on n'en éprouvait que plus de pitié pour eux !*

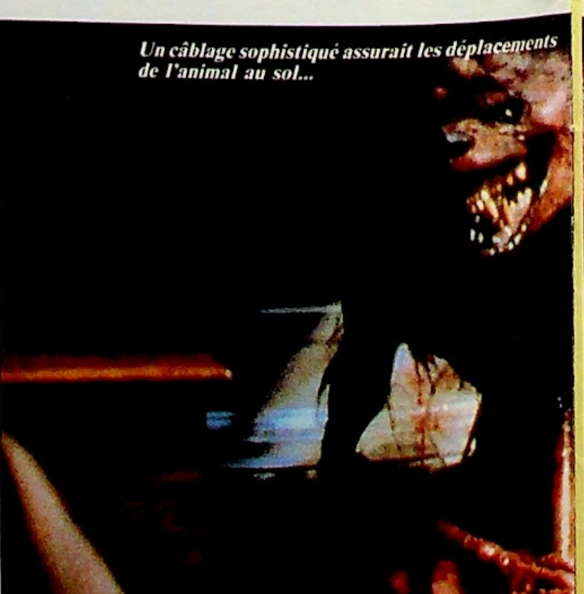
Et puis nous nous sommes demandé pourquoi il changerait nécessairement de forme selon un procédé unique. Après tout, il se métamorphosait bien asymétriquement, alors... Nous avons donc fait appel à des techniques très différentes selon les plans : dans l'un, par exemple, nous avons utilisé un effet de fondu à l'envers. Nous avons fait un gros plan d'une main en caoutchouc avec des tendons et des os rétractables sous des couches de muscles, le tout entouré d'une peau gélatineuse qui fondait à basse température. Nous avons d'abord fait fondre la surface externe, puis au moment où elle a commencé à se ramollir sérieusement, nous avons tout retiré ; et dessous, il y avait une patte de loup. En passant le film à l'envers, on voit une patte de loup qui laisse tout d'un coup place à une main de garçon anatomiquement parfaite. On y voit tout ! »

Pour donner vie à ces diverses parties du corps, Johnson employa bon nombre de techniques préalablement expérimentées par Baker lors du tournage du **Loup-garou de Londres**, et notamment les membres en caoutchouc animés au moyen de tringles, mais par-dessus le marché, l'acteur Stephen Geoffreys se retrouva plus d'une fois affublé de prothèses en caoutchouc mousse, et comme si leur application ne suffisait pas, il devait encore subir ensuite 17 heures de maquillage avant de pouvoir se présenter devant les caméras !

« Lors du tournage de la séquence, ajoute Johnson, *nous avons constamment changé des choses : à un moment donné, c'étaient les vraies jambes de l'acteur qui dépassaient ; une autre fois, elles passaient par un trou du plancher et on les avait rem-*



La mort d'Evid Ed utilise un loup animé, grandeur nature.



Un câblage sophistiqué assurait les déplacements de l'animal au sol...





... se transformera en loup, lors d'une des scènes-clés du film !

placées par d'autres, infiniment plus monstrueuses ! Stephen avait toujours un bras dans le dos, hors du champ de la caméra, et son membre était remplacé par un autre, armé de tringles, et plus inquiétant... Il lui fallait aussi baisser la tête, de telle sorte qu'on puisse y fixer un masque, sur le dessus, ce qui lui faisait comme un long cou osseux ; un cou de chien ou de loup. Dans cette séquence, le corps du personnage est véritablement déformé et distordu dans tous les sens. Il n'a pas l'air heureux ; je serais bien surpris que les gens n'aient pas pitié de lui ! »

En dehors de l'aspect général asymétrique de la transformation, Edlund fit une suggestion d'éclairage propre à conférer une grande originalité à la séquence : au cours de la lutte qui oppose Vincent et le loup, ce dernier se retrouve empalé et passe pardessus un balcon pour heurter un lustre et s'écraser, finalement, à l'étage au-dessus. En rentrant dans le lustre, qui est censé être la principale source lumineuse de la scène, le loup le fait osciller, avec pour résultat que la métamorphose qui s'ensuit se déroule tantôt dans l'ombre et tantôt à la lumière. Cet éclairage insolite devait permettre à Johnson et à ses collaborateurs d'accentuer la bizarrerie de la scène.

« *Nous avons équipé Stephen d'un masque dont un côté était une tête de loup, l'autre reproduisant un visage de petit garçon malade,* nous explique Johnson. *Il se tordait par terre, et comme il était censé se transformer de loup en petit garçon, nous l'avons d'abord filmé avec le côté humain du visage collé par terre, dans l'ombre, de telle sorte qu'on ne voie que la tête du loup, déjà déformée et inquiétante. Puis, profitant du fait que le lustre, en se balançant, plongeait la scène dans l'obscurité l'espace de quelques images, il a vivement tourné la tête de l'autre côté, révélant son visage de petit garçon. A l'usage, ce tour se révéla très efficace à moindre frais ; mais il n'avait été rendu possible que par le changement de lumière.* »

« *Le balancement du lustre a réellement amélioré l'impact de la séquence de mille pour cent,* ajoute Bill Neil, *opérateur de prises de vues des effets spéciaux. Si la lumière ne s'était pas balancée, si la silhouette du monstre ne s'était pas retrouvée alternativement dans l'ombre et dans la lumière, nous n'aurions pas pu faire durer certains plans aussi longtemps et le résultat n'aurait pas été aussi bon, et de loin. Le fait qu'on n'y voie que par intermittence fait toute la beauté de la scène.* »

Tourner le film une seconde fois...

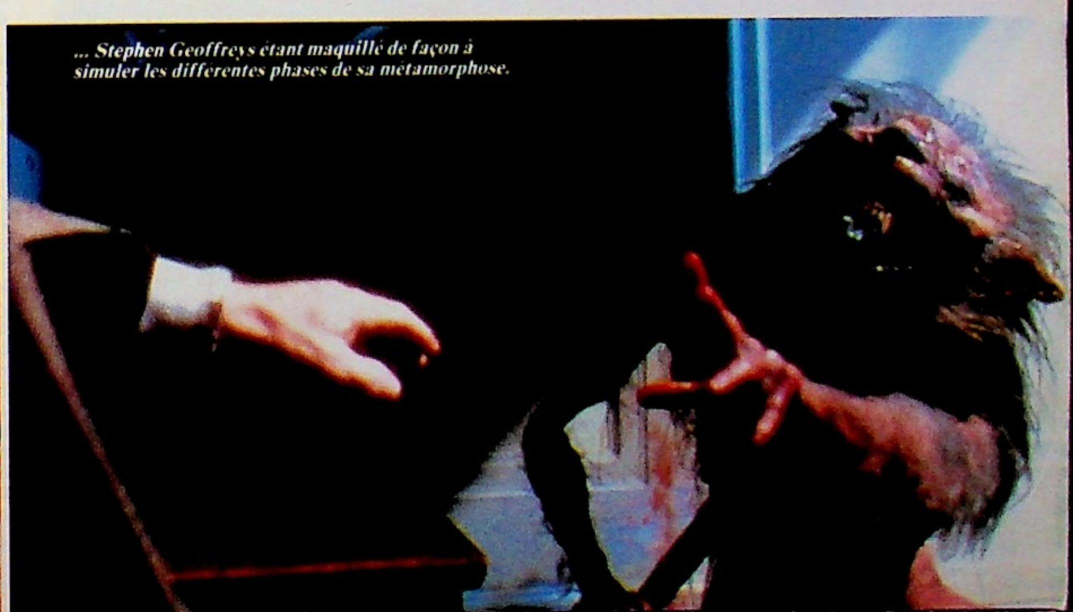
Celle-ci se déroule dans la maison de Charley, et pour tourner les séquences d'effets spéciaux, les techniciens se livrèrent à une curieuse gymnastique : il leur fallut scier la partie du décor comprenant l'escalier qui avait été construit aux Studios de Burbank pour l'amener à l'EEG... « *Nous avons réutilisé les lumières que la première équipe de prises de vues avait mises au point,* remarque Neil. *Jan Kiesser tourna d'abord les plans de Roddy McDowall par-dessus l'épaule du garçon, dans ce décor, puis nous avons découpé l'escalier et la partie du mur qui se trouve derrière et nous les avons amenés ici pour filmer le point de vue de Roddy McDowall. C'est Jan Kiesser et toute notre équipe qui ont filmé ces plans, en fait. Disons que c'était un travail de post-production avec une équipe réduite. L'éclairage a été fait par Jan luimême, de même que le cadrage.*

« *Je crois qu'il est primordial que le cadrage et la composition des plans d'effets spéciaux ne diffèrent pas trop du reste des prises de vues ; c'est pourquoi j'encourage toujours le directeur de la photo et le chef opérateur à participer au cadrage et à la composition de nos plans. Une part importante de mon travail de responsable des effets spéciaux consiste précisément à reconstituer les éclairages et l'approche filmique du directeur de la photo de la première équipe, de façon à pouvoir faire la même chose. C'est le seul moyen de faire en sorte que nos images s'intègrent au reste sans heurter le spectateur.* »

La sophistication de ce que l'on appelait naguère des « trucages » ne devait pas aller sans poser certains problèmes à Neil : c'est que, si le balancement du lustre contribuait grandement à créer l'atmosphère de la scène, il ajoutait aussi aux difficultés de la prise de vues.

« *Nous avons dû tourner les gros plans à des vitesses radicalement différentes,* nous raconte-t-il. *C'est ainsi, par exemple, que la transformation de la patte de loup en main humaine fut tournée à une image à la seconde environ, si j'ai bonne mémoire. Il a donc fallu calculer très précisément le balancement de la source lumineuse et le temps de passage de l'ombre. Nous l'avons d'abord estimé grossièrement, puis Randy Cook, qui est l'un des meilleurs animateurs image par image du monde, a mis le lustre au point et tout a collé à la perfection entre son chronométrage et notre échelle de temps. Ca s'est très bien passé.* »

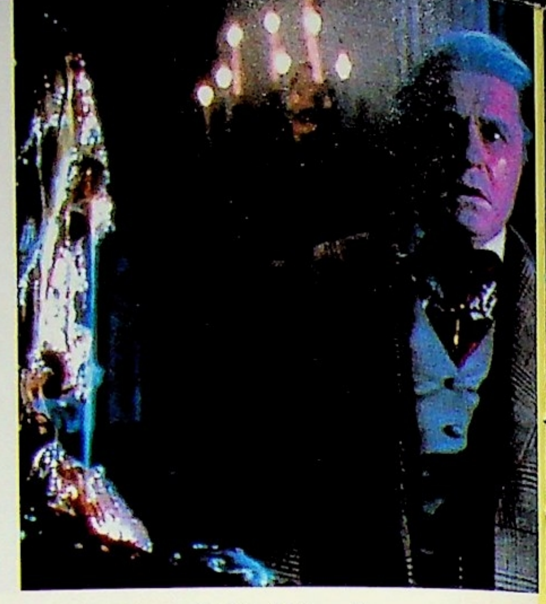




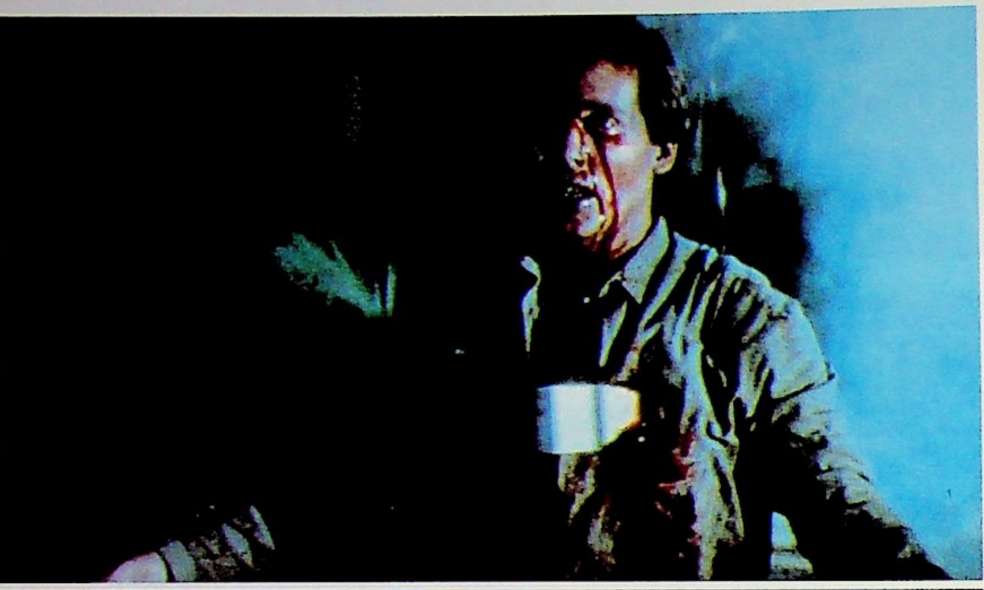
... Stephen Geoffreys étant maquillé de façon à simuler les différentes phases de sa métamorphose.

Une savante décomposition...

Une fois Evil Ed — Ed le Méchant — neutralisé, Peter Vincent se rend chez Jerry, qui habite juste à côté, afin d'aider Charley à en découdre avec le vampire et son complice sans âme, Billy Cole (incarné par Jonathan Stark). L'acolyte en question, surnommé Billy Bones par les spécialistes des effets spéciaux, se décompose sous nos yeux après que Charley lui ait enfoncé un pieu dans le cœur... mais ce n'est pas tout : il contemple aussi sa propre désintégration, levant ses mains devant ses yeux et les regardant avec épouvante comme elles se mettent à fondre ! C'est alors que nous assistons à la liquéfaction de sa tête, et en gros plan. Nous voyons sa peau se liquéfier pour dévoiler les os de son crâne. Pour parvenir à ce résultat spectaculaire,



Peter Vincent (Roddy McDowall) et son jeune ami







Johnson et Rob Cantrell adoptèrent différentes approches pour chacune des deux mains de Billy : pour l'une d'elles, ils prirent *« la main de Teresa Burkett, l'une de nos assistantes et nous l'avons maquillée de telle sorte qu'elle ressemble exactement au dos de la main de Billy,* nous explique Johnson. *Puis nous avons confectionné un squelette en caoutchouc dur imitant la chair et les os, et nous l'avons recouvert de mousse de caoutchouc souple, le tout fixé à des câbles. Le revêtement était « prédécoupé », de telle sorte que dès qu'on tirait sur les fils, on voyait apparaître les os et les muscles qui étaient en dessous. Puis, à ce moment-là, nous injections un liquide visqueux — du méthylcellulose, un épaississant alimentaire — dans la chair, et la fille commençait à refermer sa main. Le fond de sa main étant maquillé à la ressemblance du dos de celle de Billy, on avait l'impression que la main se retournait complètement, comme si ses os se ramollissaient. »*

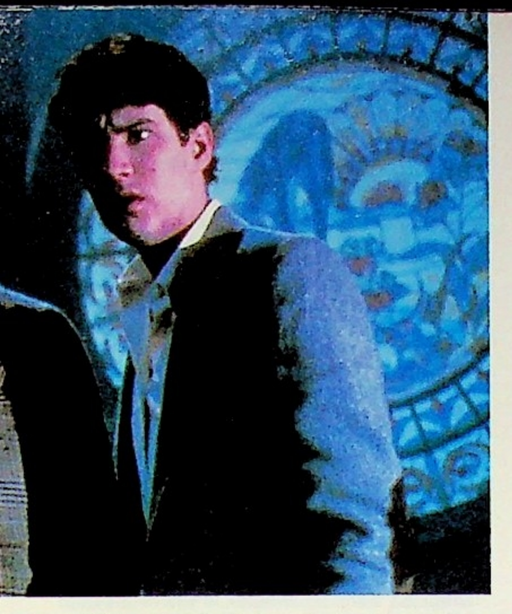
Pour l'autre main, les techniciens adoptèrent une technique plus « squelettique » : de la mousse fut d'abord appliquée sur une structure osseuse, puis des tubes placés à l'intérieur de la matière crachaient un liquide verdâtre qui donnait l'impression que la main fondait alors que la main de caoutchouc mousse, d'où on retirait les armatures au moyen de câbles, se recroquevillait sur elle-même.

C'est selon une méthode tout à fait comparable que Johnson, Cantrell et Cook filmèrent la tête de caoutchouc qui figure celle de Billy au moment où elle se dissout à son tour : *« Nous avons fourré une tête en caoutchouc avec un cœur de gélatine,* nous explique-t-il, *puis nous avons remplacé une certaine partie de la tête par de la gélatine, parce que Tom voulait qu'elle se désagrège à cet endroit précis également. Le reste de la tête était moulé dans une substance solide. Nous avons alors fait fondre la gélatine à distance au moyen de pistolets à chaleur et nous avons filmé le résultat à 12 images à la seconde.*

« Nous ne voulions pas que la fusion soit aussi rapide qu'à la fin des **Aventuriers de l'arche perdue**, poursuit-il, *mais nous tenions à éviter que la tête ait un aspect trop cireux. Nous avons donc mis au point différentes gélatines, de consistances variées, et nous avons réalisé des mélanges de couleurs particulièrement raffinés. Nous avons ensuite moulé le tout en ménageant dans la tête de vastes zones de gélatine plus compacte, à fusion plus lente, donc, et de telle sorte que le personnage change de couleur : la chair devait donner l'impression de prendre une couleur verdâtre peu ragoûtante lorsque son visage se mettait à fondre. »*

Lors des prises de vues, les mains et le gros plan de la tête furent réalisés sur un fond

Billy Cole (Jonathan Stark) se liquéfiant ! Séquence réalisée avec des prothèses de caoutchouc à partir de moulages du visage et des mains de l'acteur.



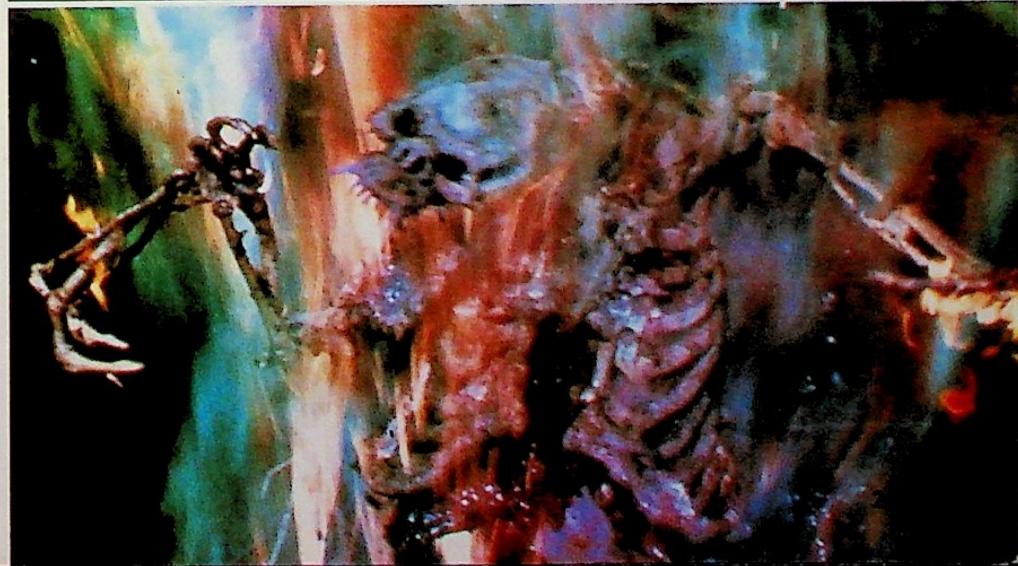
Charley (William Ragsdale), dans l'antre des monstres...

de ceux qui avaient été tournés dans les décors. L'un dans l'autre, nous avons eu recours à trois techniques principales : le flou, la diffusion des couleurs et, enfin, les filtres.
« Si nous avons filmé Billy Bones à l'écran bleu, ajoute Johnson, *c'est surtout que nous n'avions pas eu le temps de venir à bout des prises de vues avant la démolition des décors. Il a donc bien fallu que nous finissions le plan lors de la post-production. Ce n'était pas plus difficile, en fin de compte, et Mark Vargo a fait des miracles. Je n'avais jamais vu un résultat pareil avec cette technique. Les mains donnent l'impression d'être juste devant l'acteur, et quand à la tête qui fond, les gouttes qui s'en échappent ont l'air plus vraies que nature. On jurerait une véritable tête en chair et en os ! »*





bleu. Au début, lorsque l'acteur regarde ses mains fondre, Stark fut photographié sur un fond bleu-gris, au milieu du décor, les plans de ses mains étant rajoutés par la suite. Quant au gros plan de la tête, il fut incrusté dans un matte sur fond bleu-gris. C'est à Mark Vargo, le responsable des effets optiques, et à son équipe qu'incombèrent la tâche de réaliser les mattes des différents éléments et de les composer.
« Au début, nous ne devions réaliser que quatre plans d'effets spéciaux optiques pour **Fright Night**, *se remémore Vargo, mais le nombre est très vite devenu plus que respectable au fur et à mesure que nous avancions dans le temps. Je crois que la séquence qui nous a posé le plus de problèmes est celle où l'on voit Billy Bones se mettre à fondre ; c'est celle qu'il a fallu composer avec le plus de soin. Quand ses mains fondent, par exemple, il faut qu'on ait l'impression qu'elles se trouvent tout près de l'acteur. Par bonheur, ils ont filmé l'acteur sur un fond bleu-gris flou, très éloigné : ça nous a servi de point de repère. »*
Mais si ce fond bleu devait se révéler utile par la suite comme élément de référence pour la couleur, il posa quelques problèmes lorsqu'il s'est agi de réaliser le matte proprement dit : *« Dans cette séquence, l'acteur qui se trouve dans le décor était éclairé à contre-jour par une lumière bleue, ce qui est rhédibitoire lorsqu'on utilise le procédé fond bleu,* explique-t-il. *Filmez un objet sur un fond bleu et éclairez-le avec une lumière bleue, vous verrez ce que donnera votre matte ! Le résultat, c'est que nous n'avons pas pu reproduire le même effet lumineux ; et pourtant, il fallait bien que nous simulions le liseré bleu autour des mains. Pour s'en sortir, au moment de filmer les gros plans de la tête et des mains en train de fondre, Bill Neil les a éclairés à contre-jour avec une lumière blanche et il a changé l'équilibre des couleurs artificiellement, à l'aide d'un filtre. Il a élevé la température de couleur. Lors de la projection des rushes, on a pu constater que le liseré blanc qui entourait les mains et la tête restait inchangé, tandis que les « chairs » prenaient une couleur orangée du plus détestable effet. En tirant la séquence, j'ai alors corrigé la température de couleur en m'arrangeant pour faire coïncider le ton des chairs artificielles et celui du visage de l'acteur, tandis que le liseré blanc devenait bleu, tout comme celui que l'on observait autour du personnage dans le décor.*
Nous avons dû prendre un autre facteur en considération : c'est que Jan avait filmé Billy dans un décor envahi par la fumée, et avec un filtre. Nous avons donc été amenés à filtrer les éléments photographiés sur fond bleu et à veiller à ce qu'ils soient légèrement flous, pour retrouver l'aspect



Les derniers sursauts du vampire, étonnante réalisation de Richard Edlund et de son équipe.

Création surprenante : la chauve-souris de taille humaine...

Une fois Billy volatilisé, Charley et Vincent n'ont plus qu'un combat à livrer, contre le vampire en personne. A un moment donné de la bagarre, Jerry est atteint par un rayon lumineux et saute par-dessus une rampe. La caméra panoramique immédiatement à sa suite et recadre son ombre sur un mur, au fond de l'image ; c'est là que l'on suit sa métamorphose en une chauve-souris géante. Puis, dans la suite du plan, la caméra panoramique encore lentement vers le bas, et c'est la chauve-souris qui entre dans l'image puis s'envole à la vitesse grand V.

Pour réaliser cet effet, qui reflète une nouvelle fois la théorie d'Edlund selon laquelle les transformations doivent s'intégrer à l'action, un cascadeur fut filmé sur un fond bleu en train de simuler la chute du haut d'une mezzanine, puis Neil Krepela filma une maquette à l'échelle trois-quarts du mur du fond. Une fois le mouvement et la vitesse exacte du panoramique déterminés, le co-responsable de l'atelier d'animation, Terry Windell, traça grossièrement au crayon l'ombre en mouvement, puis une chauve-souris grandeur nature fut filmée sur fond bleu pour la fin du plan. Shean Newton réalisa alors l'animation de l'ombre, et c'est elle qui relie le début du plan — la chute du cascadeur — à la fin — la chauve-souris en chair et en os.

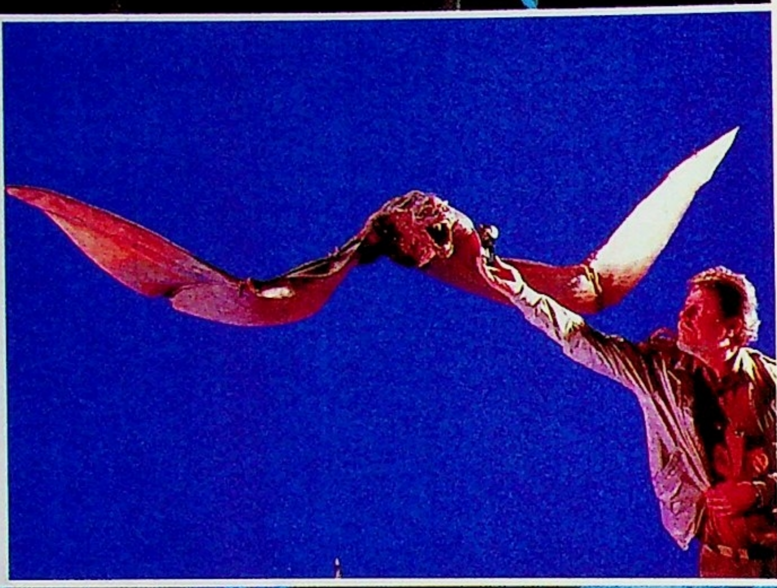
Le dessin de la chauve-souris proprement dit est l'œuvre de Cook, qui s'efforça de changer l'approche traditionnelle de la petite chauve-souris piaillante que l'on voit trop souvent dans les films de vampires : *« J'ai toujours trouvé les chauve-souris des vieux classiques un peu trop vulgaires à mon goût !,* déclare-t-il sans ambages. *Alors je me suis dit qu'il serait peut-être intéressant de conserver sa taille humaine à la chauve-souris, du moins au début. Le scénario précisait d'ailleurs qu'il s'agissait d'une énorme chauve-souris ; pourquoi, dans ce cas, ne pas conserver la silhouette générale de l'acteur, en préservant certains traits de son visage ? C'est ainsi que nous avons abouti à cette chauve-souris d'un genre un peu particulier.*

« Le problème qui s'est posé à nous, c'est qu'alors que je voulais intégrer certains traits de l'acteur dans le faciès de la chauve-souris, il fallait que je sculpte la chauve-souris avant même que le rôle ne soit distribué... J'ai donc fini par modeler la chauve-souris en faisant des vœux pour qu'un coup de peinture ou un peu de maquillage — voire un coup de chance — nous permette de susciter cette association dans l'esprit du public. La chance a voulu que je sois en mesure de concevoir le maquillage de Chris Sarandon en vampire, puis de remonter en arrière à la conception de la chauve-souris ; je n'ai plus eu, dès lors, qu'à intégrer certains éléments du moulage de la chauve-souris déjà fait dans celui de Chris Sarandon en vampire. Tout s'est passé à l'envers, mais on n'aurait pu mieux faire, compte tenu des circonstances. »

Le maquillage appliqué à Chris Sarandon lorsqu'il est censé se métamorphoser sous l'influence de la colère fut constitué de plaques de mousse de caoutchouc, fixées sur son visage lors du tournage par le maquilleur Ken Diaz.

Pour fabriquer la chauve-souris grandeur nature, Cook commença par modeler une créature de près de deux mètres cinquante d'envergure dans de la mousse de latex, puis il la filma sur fond bleu. Cette chauve-souris grandeur nature étant actionnée par des câbles était malléable et pouvait prendre la pose, mais il était impossible de l'animer. Il fallut donc en réaliser une version réduite pour les gros plans.

« Pour éviter l'écueil de la prise de vues



L'envol de la chauve-souris géante, réalisé grâce à l'écran bleu (Bill Neil réglant les effets d'éclairage sur l'animal en caoutchouc). Pour la scène où Jerry attaque Peter Vincent sous cette forme, une gigantesque chauve-souris animée fut construite selon les directives de Randall Cook.





Ci-contre : dans l'atelier de monstres, l'une des nombreuses (et menaçantes) poupées dûes aux magiciens d'Hollywood.

image par image et faire oublier un peu que notre monstre n'était qu'une marionnette, nous l'avons filmé avec beaucoup de soin. Une image à la fois, explique Cook. Cela nous a permis de contrôler les mouvements avec une précision et une subtilité dont nous n'aurions jamais été capables si nous avions essayé de la filmer en temps réel. Nous voulions absolument éviter le look « chauve-souris au bout d'un fil » qui caractérise si bien les films comme **La maison de Dracula.** Si nous avions tourné en temps réel, nous n'aurions pas pu éviter cette allure saccadée ; on aurait tout de suite vu que ce n'était qu'une marionnette en caoutchouc, à ceci près que ç'aurait été encore pire parce que la nôtre était beaucoup plus grosse. Nous y sommes donc allés très doucement. Nous avons fait battre des ailes à notre animal, comme au ralenti, et nous avons tourné à une image à la seconde à peu près. Il y a un plan dans lequel on la voit filer devant la caméra. Celui-là, nous l'avons tourné un peu plus vite, au quart de la vitesse (6 images par seconde), et ça a bien marché aussi. Ces deux vitesses, une et six images à la seconde, nous ont donné satisfaction. »

Une fois que Jerry s'est changé en chauve-souris, il commence par attaquer Peter Vincent, puis il fonce au sous-sol à la recherche de son cercueil. Charley et Vincent ne tardent évidemment pas à se lancer à sa poursuite. Lors de l'ultime combat, Jerry croise un rayon lumineux projeté par le soleil levant, il est violemment plaqué à un mur de la cave et Thaine Morris l'incinère proprement dans un geyser de flammes vertes.

« Au début du plan, Thaine a fabriqué un décor à l'envers sur lequel il a laissé tomber un cascadeur ; c'était le seul moyen de donner suffisamment d'impact à son mouvement, raconte Johnson. Puis on coupe pour recadrer un mannequin fourré avec un produit hautement inflammable. Thaine avait placé une charge explosive dans la poitrine, de telle sorte qu'il s'enflamme d'abord par le milieu avant de disparaître dans un déluge de feu. On recadre ensuite son visage en train de brûler et d'où on voit sortir les os du crâne, puis on revient sur un squelette de démon modèle réduit amoureusement confectionné par les mains habiles de Mark Wilson. Un petit chef-d'œuvre ! Nous nous étions dit que ce serait vraiment horrible et terrifiant si Jerry tentait de se changer de nouveau en chauve-souris au moment de mourir ; nous avons donc fabriqué un second squelette très proche de celui de la chauve-souris, comme s'il essayait de se métamorphoser une dernière fois sans y parvenir.

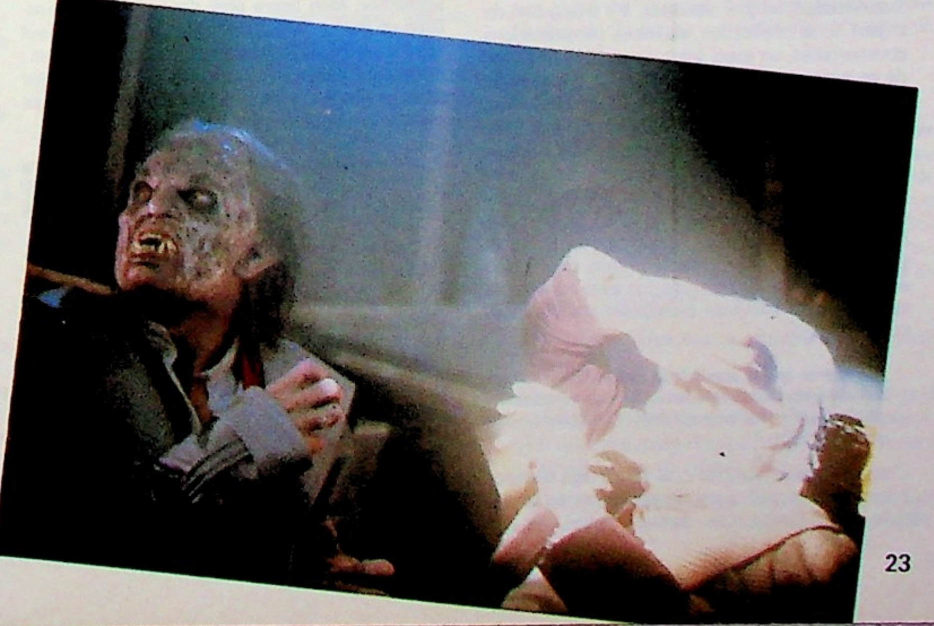
La forme finale est faite en résine synthétique et en matière plastique. La poitrine, la cage thoracique, est empruntée à l'être humain, tandis que les jambes sont plus courtes et la colonne vertébrale plus longue. Le résultat était plutôt inquiétant. Surtout que nous y avons rajouté de la peau craquante qui se recroqueville et une dizaine d'organes en train de palpiter à l'intérieur ! Thaine m'avait aussi donné des plaques de magnésium et de la poudre de titane que nous avons mélangées à de la cire et nous en avons collé un peu partout à la surface. C'est pour ça qu'au moment où la flamme verte en jaillit, il brûle avec des tas d'étincelles. Ça contribue beaucoup au fantastique de la chose ; je trouve que cette flamme verte qui jaillit par en dessous de ce corps brûlant avec des reflets orange et tout plein d'étincelles ont quelque chose qui rappelle les dragons de Walt Disney ! »

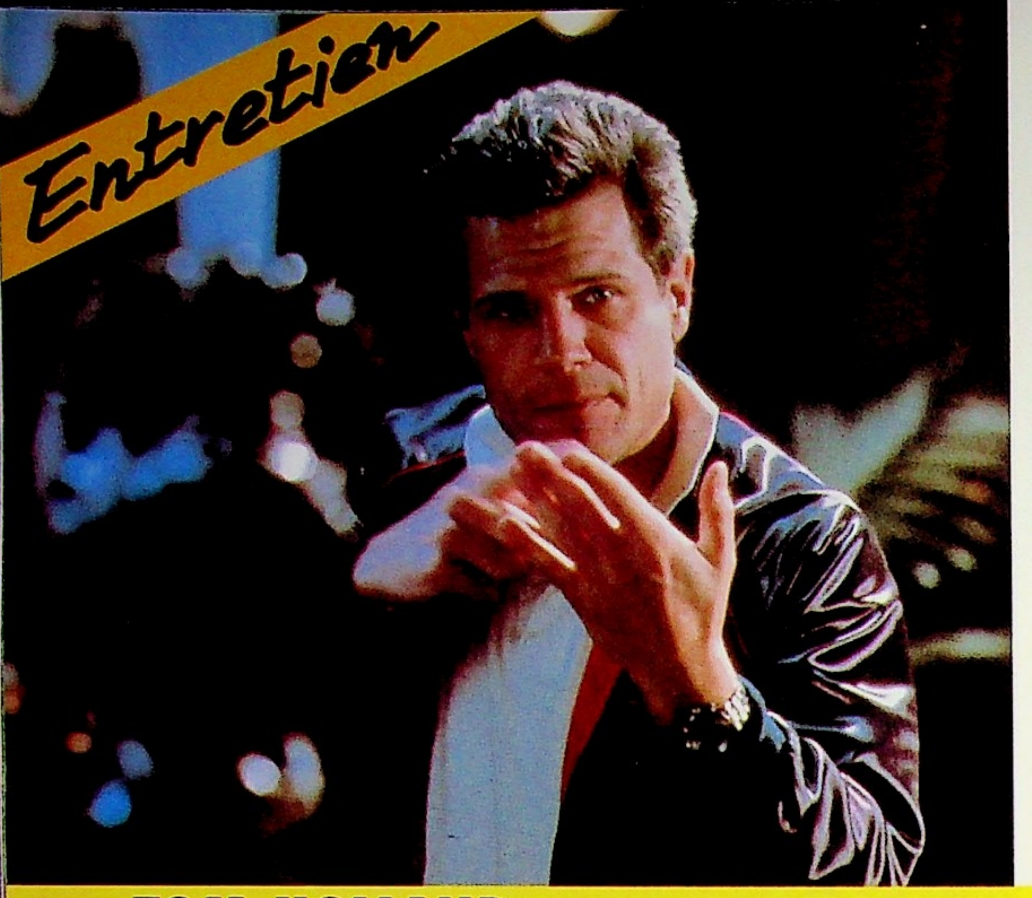
Pour Edlund et son équipe de l'EEG, la création des effets spéciaux de **Fright Night** devait être l'occasion rêvée de prouver qu'ils étaient parfaitement taillés pour des films au budget relativement réduit, tâche dont ils se sont admirablement tirés, si l'on en croit le metteur en scène Tom Holland.

La plupart des effets de Fright Night *furent réalisés sur le plateau, plutôt qu'en labo.*

« Ils ont fait un boulot du tonnerre !, s'exclame-t-il avec enthousiasme. Et je les aime vraiment beaucoup. J'aime ces hommes et ces femmes qui ne me connaissaient pas au départ, que je ne connaissais pas, et qui m'ont fait confiance, m'ont donné confiance en moi et ont su trouver le moyen de concrétiser toutes ces choses. Après tout, j'étais un nouveau venu, pour eux ; j'aurais pu être très mauvais et faire un film détestable. Mais ils m'ont apporté une aide considérable. Ils ont su accepter ce que je leur proposais et en faire quelque chose d'un million de fois meilleur. »

(Trad. : Dominique Haas)





I.L.M. et Boss Films. Chez ces derniers, vous trouvez aussi bien des artistes que des ingénieurs, ils ont un équipement de deux millions de dollars qui nous a été bien utile !
Nous nous sommes beaucoup partagés les responsabilités avec Richard Edlund et son équipe qui était composée parfois de 200 personnes travaillant en même temps ! Si le budget du film avait d'ailleurs été plus important, j'aurais sans doute demandé plus d'effets spéciaux dans mon film tandis que là, ils interviennent réellement de façon spectaculaire dans le 3e acte du film, les vingt dernières minutes.

Ce ne devait pas être de tout repos que de faire un premier film avec tant de techniciens ?

(Rires.) Non, effectivement, mais j'ai beaucoup appris, étant très bien entouré par ces spécialistes qui furent capables de transformer mes rêves, mes illusions en réalités. Bien sûr, des problèmes peuvent toujours intervenir dans la mesure où préparant moi-même les storyboards, il peut arriver qu'après avoir fourni ces derniers aux techniciens, ceux-ci ne me livrent pas tout à fait le résultat escompté.

Pourquoi avoir choisi pour le personnage de Peter Vincent l'acteur Roddy McDowall plutôt que Vincent Price ou Peter Cushing dont son nom est d'ailleurs l'anagramme ?

Roddy travaille dans le cinéma depuis des années,

TOM HOLLAND à Robert Schlockoff :

« Mon film n'aurait pas été aussi crédible, si mon héros n'avait été un adolescent. »

Tom Holland est un réalisateur heureux : après avoir déjà connu le succès comme scénariste pour des films tels **Psychose 2** *ou* **Class 84**, *sa première œuvre comme metteur en scène,* **Fright Night**, *a fracassé le box-office des « Horror pictures » américains ! C'est à l'issue d'un nouveau triomphe, celui de la présentation de* **Fright Night** *au dernier Festival de Sitges devant un public en délire que nous avons rencontré ce jeune cinéaste « play-boy » (il fut la vedette de nombreuses séries et dramatiques T.V.), qui croise les doigts en attendant le verdict du public européen...*

FRIGHT NIGHT est un projet qui vous tenait à cœur ou s'agit-il d'un produit de commande s'inscrivant dans cette actuelle vague de films fantastiques pour jeunes ?

Honnêtement, un peu des deux. Il y a toujours, de la part de la production, certaines considérations commerciales, un souci sinon de gagner, du moins de ne pas perdre l'argent investi. Or, le public du fantastique a en moyenne d'âge, aux Etats-Unis, dix-huit ans. Mais à cela, je dois ajouter que l'histoire de Fright Night n'aurait pas été aussi crédible si mon héros n'avait été un adolescent : s'il avait eu trente ans, par exemple, on l'aurait enfermé immédiatement dans un asile ou... on aurait cru plus vite à ses aventures ! Ce film nécessitait donc un jeune ayant du mal à faire accepter l'idée qu'il a des voisins vampires... et cela coïncide avec bonheur au marché actuel composé principalement de « teenagers » !

Qu'est-ce qui a conduit la Columbia à accepter de vous faire confiance en vous accordant un budget relativement important pour votre premier film ?

C'est une bonne question : j'ai connu déjà diverses branches de la profession, comme acteur ou scénariste assez réputé. Ces derniers temps, on m'a conseillé plusieurs fois de mettre un film en scène et j'ai senti comme un consensus général d'opinion dans le métier, selon lequel je méritais de tourner, ayant déjà prouvé mes talents comme acteur et scénariste. Mon heure était donc venue et beaucoup de gens m'appuyaient. Mais il y a un an, c'eût été impossible ! C'est ce qu'on appelle chez nous : « payez vos dus », lorsque vous méritez de réaliser enfin un film, avoir travaillé durement et longtemps comme par exemple chef opérateur ou monteur.

Pourquoi avoir fait appel à un spécialiste en effets optiques — Richard Edlund — plutôt qu'à un maquilleur comme Rick Baker ou Dick Smith ?

Richard a sa propre compagnie d'effets spéciaux, « Boss Films » où sont réunis sous un même toit tous les techniciens différents en la matière. Cela nous a évité de contacter un peu partout divers spécialistes, ce qui aurait provoqué de graves problèmes de coordination. Si je n'avais voulu que des effets de maquillage dans **Fright Night**, j'aurais peut-être contacté un Baker ou un Burman, mais lorsqu'on utilise à la fois des maquillages spéciaux, des effets optiques, les mattes ou le « blue screen », il faut un studio d'effets spéciaux capable d'entreprendre tout cela à la fois. Et il n'y a que deux studios d'effets spéciaux qui le puissent : il a une longue carrière dans le métier et je voulais que le public le reconnaisse immédiatement dans son personnage typique d'« enfant vieillissant » — bien qu'il soit connu également pour son rôle dans la série des **Planètes des singes**. La douceur et la gentillesse naturelle de Roddy se retrouvent à l'écran et ces qualités étaient nécessaires pour que le public puisse lui pardonner sa lâcheté (un défaut auquel il est impossible d'identifier des gens comme Cushing ou Price) ou le fait qu'il soit un très mauvais acteur ! Je l'avais rencontré pendant **Class'84** où j'avais admiré sa prestation : c'est à la fois un homme charmant et un vrai professionnel...

Parlez-nous de Chris Sarandon qui joue le voisin-vampire...

Chris a déjà une certaine réputation puisqu'il avait été nominé aux Oscars pour **Dog Day Afternoon** ; il fut le mari de Susan Sarandon qu'on a vue depuis dans un autre film de vampires, **The Hunger**. Il joue les seconds rôles à la perfection. Le serviteur de Sarandon, dans le film, est l'acteur Jonathan Stark, membre d'une troupe théâtrale de Los Angeles. Je crois qu'il a beaucoup contribué au film en y ajoutant une touche d'humour en particulier lorsque, avec de simples mimiques ou remarques, il ridiculise devant la police le jeune garçon : cela renforce la scène dans la mesure où ce domestique arrive, avec force et cruauté, à réduire à néant l'adolescent d'une manière bien plus efficace que s'il s'était par exemple mis en colère.

Certaines scènes sont étonnamment « dures » comme la vampirisation de la fille...

Je voulais qu'il y ait certaines scènes brutales où les effets spéciaux arrivent à émouvoir, voire à choquer

le public et ne soient pas uniquement là pour le plaisir des yeux. Il est rare de voir ainsi au cinéma des effets spéciaux qui provoquent des émotions tragiques ou vous mettent les larmes aux yeux.

De fait, la mort du jeune « punk » est particulièrement douloureuse...

Oui, et il fallait que Peter Vincent soit confronté à une expérience aussi bouleversante que de voir ce loup se transformer, en se tordant de souffrances et en agonisant, en un enfant. Cette scène l'émeut jusqu'aux larmes et déclenchera cette colère intense qui le poussera à combattre les vampires, et à les dénicher dans cette terrible maison. Peter Vincent devait trouver cette motivation dans le film. Quant au gosse, il doit ressembler un peu à ce que nous étions vous et moi étant jeunes : des fans fou-furieux d'épouvante ! (rires). Il réagit tout au long du film comme un enfant et lorsqu'il devient vampirisé, il reçoit cela comme le meilleur cadeau qu'on puisse lui faire, le plus beau costume d'Halloween dont on puisse rêver ! Le drame, c'est lorsqu'il s'aperçoit qu'il ne pourra jamais ôter ce costume : il aimerait revenir en arrière, redevenir un adolescent comme des millions d'autres, mais cela n'est désormais plus possible...

En définitive, tous les protagonistes du film (Peter Vincent, les vampires, le jeune punk) nous semblent plus sympathiques que le jeune héros lui-même !

Vous déclarez cela parce que le personnage de Bill Ragsdale a quelque chose de naïf et d'entêté ! Je vais vous dire une chose : souvent, dans les films d'épouvante, le spectateur remarque plus volontiers les « monstres » que les héros qui tirent moins la couverture à eux. Mais le personnage de Bill, tout en n'étant pas un super-héros, symbolise bien l'Américain moyen et c'est lui qui à cause de (ou grâce à) sa crédulité, son innocence et son entêtement à faire éclater la fantastique vérité, déclenchera tous les coups de théâtre du film ! Il semble parfois insupportable, mais c'est souvent délibéré, car j'aime bien confondre le spectateur dans ses émotions en lui proposant des héros pas si sympathiques que cela et des « méchants » pas vraiment antipathiques et c'est le cas dans tous mes scénarii. Je n'aime pas le noir et blanc, le manichéisme. Cela me fait penser au **Vertigo** de Hitchcock où votre sympathie va finalement vers Kim Novak, victime de l'entêtement de James Stewart, obsédé par son idée fixe. Un personnage dans un film devrait toujours avoir deux facettes, ce qui n'est pas facile à réaliser.
Et puis, il faut aussi avouer qu'il s'agissait là du tout premier film de Bill Ragsdale, qui n'a pas encore une solide expérience, donc, mais qui s'en est, je pense, bien tiré. Pour qu'il soit crédible, il fallait qu'il ait ce côté obsédé en lui et d'une certaine façon, il définit les autres personnages de **Fright Night** en leur laissant l'occasion de se moquer de lui, de l'agresser, ou de jouer avec lui.

Avez-vous visionné beaucoup de films de vampires ?

Oui, aussi bien les premiers, comme **Nosferatu** et **Dracula**, que les « Hammer films » ; je tenais à rester très fidèle à ce genre qui a, hélas ! disparu aux Etats-Unis et que j'aimerais remettre au goût du jour.

Que pensez-vous des parodies du genre ?

Je les trouve ratées à l'exception du **Vampire de ces dames**. Les parodies ont tendance à s'essouffler très vite. Je crois qu'il faut un certain laps de temps entre deux parodies et que celles-ci abordent à chaque film un ton ou une approche différentes.
De plus, beaucoup de parodies de films de vampires se passent au 18e siècle alors que l'action de **Fright Night** se déroule au présent.

La plupart des films d'épouvante actuels montrent des tueurs psychopathes tandis que FRIGHT NIGHT se rapproche de par ses protagonistes vampires, d'une tradition gothique : c'était là votre souhait de ne pas suivre les tendances actuelles du cinéma d'horreur ?

Absolument ! Dans le film, après être renvoyé de la T.V., Peter Vincent déclare : « Les gens ne s'intéressent de nos jours plus aux histoires de vampires, tout ce qu'ils veulent, c'est un psychopathe chassant de jeunes vierges » ! Et c'est exactement ce que je pense : ces films d'horreur ne montrent qu'une suite de crimes sans histoire ni personnages efficaces. On dit souvent, et c'est vrai, que le sang et l'horreur constituent les dernières cartouches des metteurs en scène dépourvus du moindre talent et qui ne peuvent plus provoquer l'émotion des spectateurs qu'en les éclaboussant d'hémoglobine !

Quels ont été les lieux de tournage ?

Les extérieurs furent tournés dans les décors construits par les studios Disney pour **La Foire des ténèbres**, il en est de même pour la maison. Et ces décors ont été repeints ou ré-équipés pour les besoins de **Fright Night**. Les extérieurs de nuit furent tournés dans le « Down-Town » de Los Angeles. L'aspect visuel du film doit beaucoup à James



Stephen Geoffreys (Evil Ed) et William Ragsdale (Charley Brewster).

Kiesser, qui avait déjà travaillé pour **Choose Me** d'Alan Rudolph et qui aime utiliser divers filtres de couleur ou faire bouger souvent la caméra, avec toutes sortes de « tracking shots » ou de mouvements subjectifs, comme lors de la séquence avec la chauve-souris.

La bande-son est particulièrement efficace également...

Oui, j'y ai beaucoup travaillé. J'ai simplement eu quelques problèmes avec les chansons que je n'ai pas pu intégrer parfaitement aux images, pour des raisons de délai de mixage. Mais je dois louer le talent de Tom McCarty qui a supervisé les effets sonores spéciaux et avec lequel j'avais déjà commencé à travailler plusieurs mois avant le tournage, en examinant le film, séquence par séquence. Le son est particulièrement important pour un tel film, et j'aurais préféré bénéficier du 70 mm magnétique six pistes plutôt que de la dolby, car il aurait donné plus de profondeur et d'ambiances sonores au film, mais cela revient très cher et il n'y a plus beaucoup de salles équipées en 70 mm magnétique aujourd'hui.

Que pensez-vous de THE BEAST WITHIN ?

Je fus très déçu. Je n'ai pas collaboré à l'adaptation de mon scénario ou aux dialogues, mais je sais que le producteur Harvey Bernhard effectua sans le réalisateur (Philip Mora) un nouveau montage et que le studio enleva la copie des mains de Harvey et fit à son tour un montage. De sorte que lorsque tout le monde eut fini de tripatouiller le film, celui-ci n'eut plus aucun sens ! Je crois que les mêmes défauts — et je tâche de rester diplomate en disant cela ! — se sont produits pour **Howling 2**...

A propos de CLASS'84, certains ont considéré ce film comme ultra-réactionnaire...

J'ai eu du mal à écrire ce film qui me met mal à l'aise. Lorsque l'on traite de l'auto-justice, comment est-il possible de justifier les actes de quelqu'un qui prend tout lui-même en mains ? Même si vous agissez avec modération, les « bad guys » du film se conduisent de façon si odieuse que le public en arrive à désirer leur mort ! Je ne suis jamais arrivé dans ce film à justifier émotionnellement ou moralement les réactions du héros et c'est là probablement mon plus mauvais scénario. Mais le film lui-même est excellent et ce n'est pas autant de la « science-fiction » qu'on pourrait le penser. Un film récent comme **Teachers**, sous l'angle de la comédie cette fois, aborde ces mêmes problèmes qui existent réellement dans certains endroits des U.S.A. Il y a des collèges où les enfants sont fouillés à l'entrée par des gardes, mais rentrent tout de même avec des armes et se livrent au pillage ! Mais cela ne doit en aucune façon justifier les actes que l'on voit à la fin de **Class'84**. Je crois que c'est là un problème dont je n'ai vraiment pas les clés...

Etes-vous satisfait de PSYCHOSE 2 ?

Je pense que Richard Franklin a fait là un excellent travail. J'avais déjà beaucoup apprécié son **Cloak and Dagger**, une comédie dont j'avais également écrit le scénario. Je n'ai pas collaboré au **Psychose 3** de Perkins, mais je sais que l'histoire se passe quelques mois après les événements décrits dans le second.

Avez-vous été spécialement mandaté pour écrire le scénario de PSYCHOSE 2 ?

Oui, le studio voulait faire une suite, mais n'avait pas d'idée bien arrêtée. Robert Bloch, qui détient les droits littéraires de **Psychose 2**, avait contacté les gens de la Universal et leur a demandé : « Pourquoi ne pas adapter mon livre au cinéma ? », ce à quoi ils ont répondu : « Nous détestons votre livre, mais l'idée de faire une suite à **Psychose** est bonne, merci beaucoup et au revoir ! » (rires). Il faut en convenir, le livre est vraiment très mauvais. C'est alors qu'ils m'ont contacté et m'ont demandé si cela m'intéresserait décrire ce scénario bien que deux problèmes se présentaient : tout d'abord, il fallait prévoir un rôle assez fort pour que Anthony Perkins accepte de reprendre le personnage de Norman Bates, ensuite, nous devions, tout en faisant quelque chose de nouveau, rester quelque peu dans l'ombre de **Psychose** ou plutôt dans l'ombre de Hitchcock !

Avez-vous actuellement des projets ?

Non, j'ai bien un contrat qui me lie pour un autre film à la Columbia mais je n'ai pas encore décidé de quoi il s'agira. Je pense rester dans un cadre de suspense psychologique, sinon de fantastique. Un film comme **Fright Night** constitue une expérience merveilleuse, mais qui repose hélas beaucoup sur l'aspect technique : entre le scénario et la fin du mixage, j'ai passé quinze mois sur ce film !

Et vous n'aviez jamais pensé y tenir un petit rôle ?

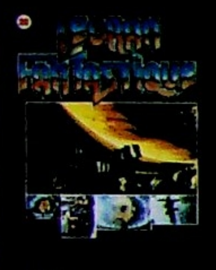
Non, je ne m'étais pas réservé de rôle ! Et puis assumer les fonctions de scénariste et réalisateur, c'est déjà bien assez ! Peut-être le ferais-je pourtant à l'avenir... dans un de mes futurs films !

Propos recueillis par Robert Schlockoff à Sitges, octobre 1985.


L'ECRAN
FANTASTIQUE






FANTASTIQUE
MAD MAX

FANTASTIQUE

FANTASTIQUE

FANTASTIQUE

FANTASTIQUE

FANTASTIQUE

FANTASTIQUE

FANTASTIQUE

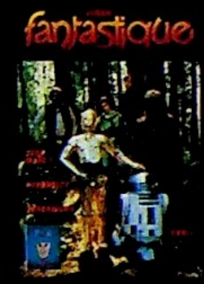
FANTASTIQUE
MEURTRES EN 3 D
ZOMBIES!

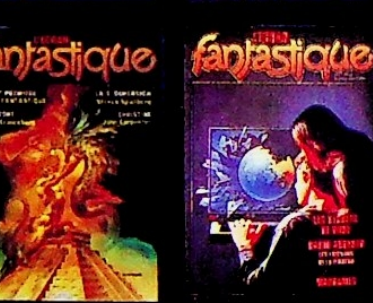
FANTASTIQUE
L'EMPIRE

FANTASTIQUE

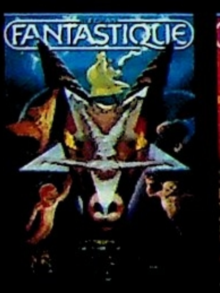
FANTASTIQUE
PSYCHOSE II

FANTASTIQUE

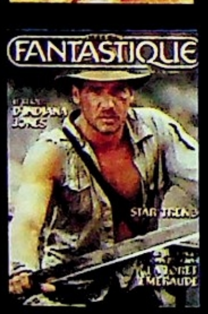
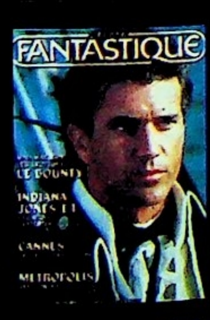
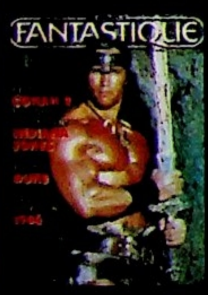
FANTASTIQUE

fantastique

fantastique
SPECIAL 100 PAGES
LE RETOUR DU JEDI

fantastique
fantastique

fantastique

fantastique

FANTASTIQUE

FANTASTIQUE

FANTASTIQUE
CONAN

FANTASTIQUE
STAR TREK 3

FANTASTIQUE
INDIANA JONES
CANNES
METROPOLIS

FANTASTIQUE

FANTASTIQUE
GREYSTOKE
DARIO ARGENTO
SUPERGIRL
HARRISON FORD

FANTASTIQUE

FANTASTIQUE
GREMLINS

FANTASTIQUE
2010
LES GREMLINS
STARMAN
CARPENTER

FANTASTIQUE

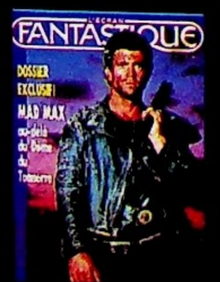
FANTASTIQUE
TERMINATOR
BABY
BODY DOUBLE
LES GRIFFES DE LA NUIT

FANTASTIQUE
2010

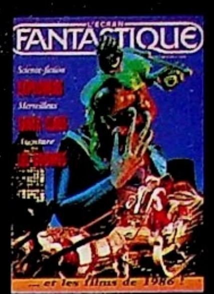
FANTASTIQUE
FORD

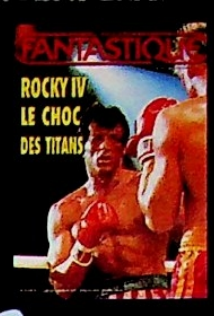
FANTASTIQUE
STARFIGHTER

FANTASTIQUE
LA FORÊT D'ÉMERAUDE
STARMAN
LEGEND

FANTASTIQUE

FANTASTIQUE
DOSSIER
EXCLUSIF!
MAD MAX







ROCKY IV LE CHOC DES TITANS

Les 12 premiers numéros de l'Écran fantastique sont épuisés... Triste!

On peut encore les retrouver en passant une petite annonce mais... les prix ont monté !

13 L'EMPIRE CONTRE-ATTAQUE, John Carpenter, Star Trek Le film.

14 LE TROU NOIR, La nouvelle vague horrifique américaine, Le Tour du Monde du Fantastique.

15 SUPERMAN 2, Flash Gordon, The Monster Club.

16 FESTIVAL DE PARIS 80, La Malédiction finale, Effets spéciaux de l'Empire Contre-Attaque.

17 VINCENT PRICE, Le Choc des Titans, New York 1997.

18 DOUGLAS TRUMBULL, Le voleur de Bagdad, Le choc des titans.

19 PETER CUSHING, Cannes 81, David Cronenberg.

20 OUTLAND, HURLEMENTS, The Survivor, The Hand.

21 LES LOUPS-GAROUS, Les Aventuriers de l'Arche Perdue, Altered States, Lucio Fulci.

22 FESTIVAL DE PARIS 81, Les Aventuriers de l'Arche Perdue, Métal Hurlant Le film.

23 CONAN LE BARBARE, Robert Blalack, Peter Weir, Mad Max 2.

24 WES CRAVEN, Les Nouveaux Maquilleurs d'Hollywood, Dr Who.

25 CANNES 82, Don Coscarelli, Stephen King, George Romero, Evil Dead, Tom Burman.

26 BLADE RUNNER, Cat People, Halloween 3.

27 LE DRAGON DU LAC DE FEU, Star Trek 2.

28 POLTERGEIST, Krull, The Thing, John Carpenter.

29 E.T., The Thing, Tron, Roy Arbogast.

30 FESTIVAL DE PARIS 82, Tron, Larry Cohen, Brisby.

31 LES ZOMBIES, Meurtres en 3-D, Amityville 2.

32 DARK CRYSTAL, L'Emprise, Jim Henson.

33 SCIENCE-FICTION : John Dykstra, Star Wars, Blue Thunder, Curt Siodmak, Tom Savini.

34 LA LUNE DANS LE CANIVEAU, Psychose 2, The Hunger.

35 CANNES 83, Vidéodrome, Les Dents de la mer 3-D, Monty Python.

36 LON CHANEY, Les prédateurs, Psychose 2, Roy Scheider, Malcolm McDowell.

37 KRULL, Le retour du Jedi, Octopussy, Superman 3.

38 LE RETOUR DU JEDI, Octopussy, Le guerrier de l'espace.

39 DEAD ZONE, X-Tro, La 4ème dimension Le film, Robert Bloch.

40 WAR GAMES, Dario Argento, Dune.

41 FESTIVAL DE PARIS 83, Michael Jackson's Thriller, Joe Dante.

42 LA FOIRE DES TÉNÈBRES, Strange Invaders, Nemo, La 4ème dimension le film, Brainstorm.

43 LA FOIRE DES TÉNÈBRES, L'ascenseur, Johnny Weissmuller, Dead Zone, Charles Band.

44 L'ÉTOFFE DES HÉROS, Dreamscape, Amityville 3, Italie fantastique, Vidéodrome, The Wiz.

45 LA FORTERESSE NOIRE, Effets spéciaux, Conan 2, L'expérience de Philadelphie, John Carradine.

46 INDIANA JONES ET LE TEMPLE MAUDIT, La forêt d'émeraude, Star Trek 3, John Carradine.

47 CANNES 84, Le Bounty, Metropolis, Les enfants d'une autre dimension, Christopher Reeve.

48 INDIANA JONES ET LE TEMPLE MAUDIT, Dune, 1984, The Bride, Conan le destructeur, Fay Wray.

49 GREYSTOKE, Supergirl, Phénoména, Sheena, Star Trek 3.

50 S.O.S. FANTÔMES, Les rues de feu, Le retour de la Hammer film, 1984, L'histoire sans fin.

51 GREMLINS, Horizons du Fantastique 85, S.O.S. fantômes.

52 LA COMPAGNIE DES LOUPS, Terence Stamp, 2010, Festival de Paris 84.

53 DUNE, Brazil, Razorback, Star Trek, Out of Order.

54 TERMINATOR, Les griffes de la nuit, Stephen King, Body Double, Cinéma italien.

55 2010, Cat's Eye, Ladyhawke, Le retour des morts vivants.

56 PREVIEWS : Day of the Dead, Dreamchild, The Stuff, Underworld, Red Sonja, Starman, Baby.

57 STARFIGHTER, 2084, Phénoména, Ayesha à l'écran, Mask.

58 LA FORÊT D'ÉMERAUDE, Starman, Cannes 85, Dreamscape, Antinéa à l'écran.

59 GODZILLA À L'ÉCRAN, Runaway, Mad Max 3, Lifeforce, The Bride, Legend, Oz.

60 MAD MAX 3, Ridley Scott, The Bride.

61 RAMBO 2, La chair et le sang, Retour vers le futur, Oz, un monde extraordinaire, Lifeforce.

62 RETOUR VERS LE FUTUR, Taram, Cocoon, Weird Science, My Science Project, Invasion U.S.A.

La Table des Matières des 50 premiers numéros figure dans nos numéros 56 et 57.

Commandez sans trop tarder les numéros qui manquent à votre collection

Je commande ces numéros de l'Ecran Fantastique que j'entoure ainsi : 21

13	14	15	16	17	18	19	20	21	22	23	24	25	26	27	28	29
30	31	32	33	34	35	36	37	38	39	40	41	42	43	44	45	46
47	48	49	50	51	52	53	54	55	56	57	58	59	60	61	62	63

au prix de 20 F l'exemplaire plus 2,80 F de port par numéro pour la France ; 5 F pour l'étranger par numéro

soit ☐ *numéro à 20 F* .... F
☐ *ports à* F .... F
au total .... F

NOM .... PRÉNOM ....

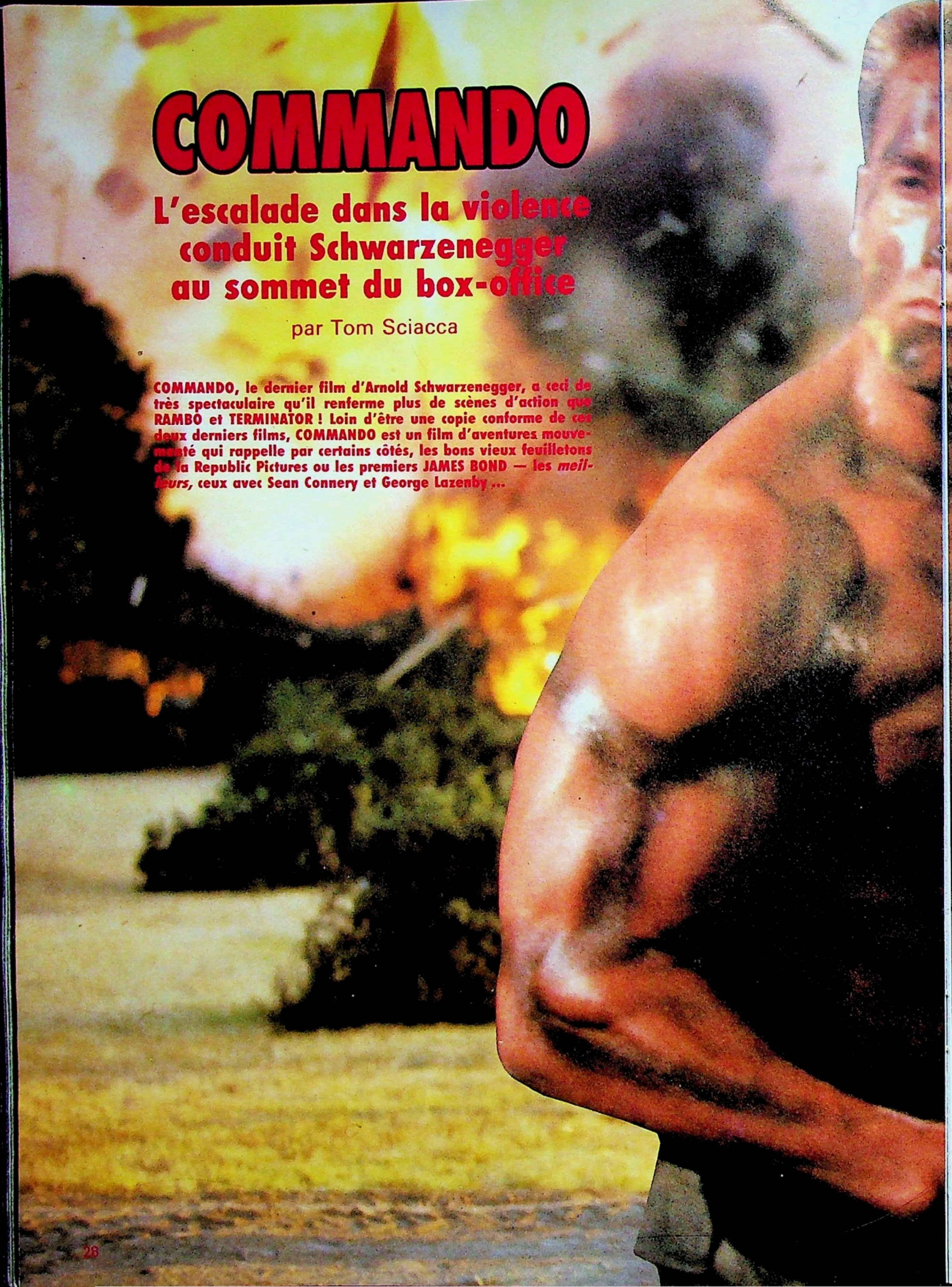
ADRESSE ....

CODE POSTAL ☐☐☐☐☐ VILLE ....

PAYS ....

que je règle par CCP ou chèque bancaire ci-joint à l'ordre de I Média, 69, rue de la Tombe-Issoire, 75014 Paris.

date *signature*

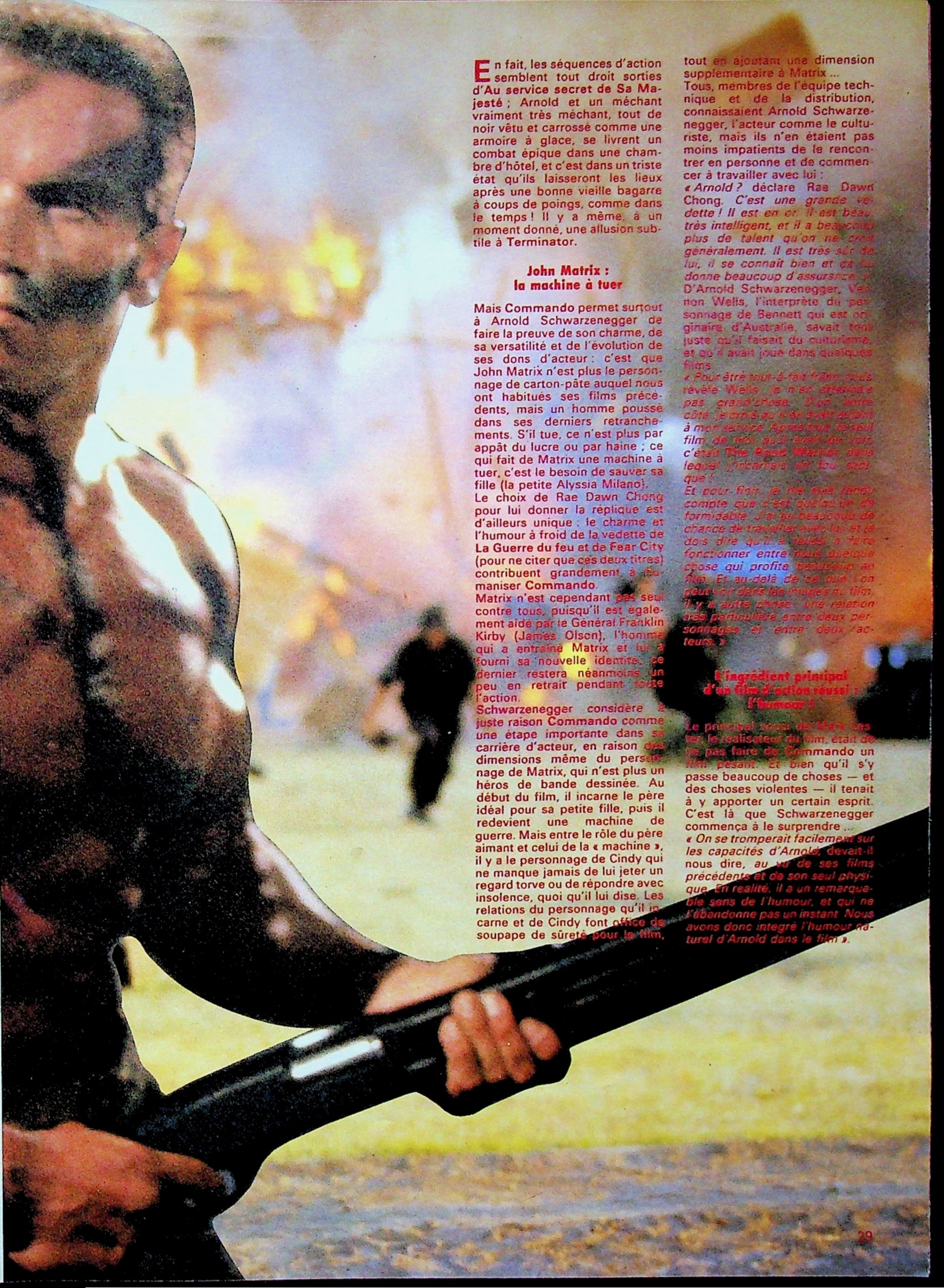


COMMANDO

L'escalade dans la violence conduit Schwarzenegger au sommet du box-office

par Tom Sciacca

COMMANDO, le dernier film d'Arnold Schwarzenegger, a ceci de très spectaculaire qu'il renferme plus de scènes d'action que RAMBO et TERMINATOR ! Loin d'être une copie conforme de ces deux derniers films, COMMANDO est un film d'aventures mouvementé qui rappelle par certains côtés, les bons vieux feuilletons de la Republic Pictures ou les premiers JAMES BOND — les *meilleurs,* ceux avec Sean Connery et George Lazenby ...



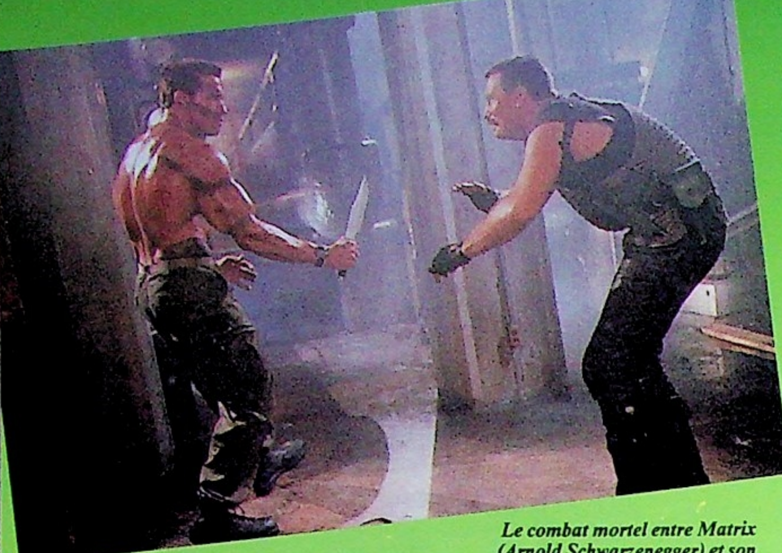
En fait, les séquences d'action semblent tout droit sorties d'**Au service secret de Sa Majesté** ; Arnold et un méchant vraiment très méchant, tout de noir vêtu et carrossé comme une armoire à glace, se livrent un combat épique dans une chambre d'hôtel, et c'est dans un triste état qu'ils laisseront les lieux après une bonne vieille bagarre à coups de poings, comme dans le temps ! Il y a même, à un moment donné, une allusion subtile à Terminator.

John Matrix : la machine à tuer

Mais Commando permet surtout à Arnold Schwarzenegger de faire la preuve de son charme, de sa versatilité et de l'évolution de ses dons d'acteur : c'est que John Matrix n'est plus le personnage de carton-pâte auquel nous ont habitués ses films précédents, mais un homme poussé dans ses derniers retranchements. S'il tue, ce n'est plus par appât du lucre ou par haine ; ce qui fait de Matrix une machine à tuer, c'est le besoin de sauver sa fille (la petite Alyssia Milano).
Le choix de Rae Dawn Chong pour lui donner la réplique est d'ailleurs unique : le charme et l'humour à froid de la vedette de **La Guerre du feu** et de **Fear City** (pour ne citer que ces deux titres) contribuent grandement à humaniser **Commando**.
Matrix n'est cependant pas seul contre tous, puisqu'il est également aidé par le Général Franklin Kirby (James Olson), l'homme qui a entraîné Matrix et lui a fourni sa nouvelle identité ; ce dernier restera néanmoins un peu en retrait pendant toute l'action.
Schwarzenegger considère à juste raison **Commando** comme une étape importante dans sa carrière d'acteur, en raison des dimensions même du personnage de Matrix, qui n'est plus un héros de bande dessinée. Au début du film, il incarne le père idéal pour sa petite fille, puis il redevient une machine de guerre. Mais entre le rôle du père aimant et celui de la « machine », il y a le personnage de Cindy qui ne manque jamais de lui jeter un regard torve ou de répondre avec insolence, quoi qu'il lui dise. Les relations du personnage qu'il incarne et de Cindy font office de soupape de sûreté pour le film, tout en ajoutant une dimension supplémentaire à Matrix ...
Tous, membres de l'équipe technique et de la distribution, connaissaient Arnold Schwarzenegger, l'acteur comme le culturiste, mais ils n'en étaient pas moins impatients de le rencontrer en personne et de commencer à travailler avec lui :
« *Arnold ?* déclare Rae Dawn Chong. *C'est une grande vedette ! Il est en or. Il est beau, très intelligent, et il a beaucoup plus de talent qu'on ne croit généralement. Il est très sûr de lui, il se connaît bien et ça lui donne beaucoup d'assurance.* »
D'Arnold Schwarzenegger, Vernon Wells, l'interprète du personnage de Bennett qui est originaire d'Australie, savait tout juste qu'il faisait du culturisme, et qu'il avait joué dans quelques films.
« *Pour être tout-à-fait franc, nous révèle Wells, je n'en attendais pas grand-chose. D'un autre côté, je crois qu'il en avait autant à mon service. Après tout, le seul film de moi qu'il avait pu voir, c'était* **The Road Warrior** *dans lequel j'incarnais un fou sadique !*
Et pour finir, je me suis rendu compte que c'est quelqu'un de formidable. J'ai eu beaucoup de chance de travailler avec lui, et je dois dire qu'il a réussi à faire fonctionner entre nous quelque chose qui profite beaucoup au film. Et au-delà de ce que l'on peut voir dans les images du film, il y a autre chose : une relation très particulière entre deux personnages et entre deux acteurs. »

L'ingrédient principal d'un film d'action réussi : l'humour !

Le principal souci de Mark Lester, le réalisateur du film, était de ne pas faire de **Commando** un film pesant. Et bien qu'il s'y passe beaucoup de choses — et des choses violentes — il tenait à y apporter un certain esprit. C'est là que Schwarzenegger commença à le surprendre ...
« *On se tromperait facilement sur les capacités d'Arnold, devait-il nous dire, au vu de ses films précédents et de son seul physique. En réalité, il a un remarquable sens de l'humour, et qui ne l'abandonne pas un instant. Nous avons donc intégré l'humour naturel d'Arnold dans le film* ».



Le combat mortel entre Matrix (Arnold Schwarzenegger) et son ancien « élève », Bennett (Vernon Wells).

Mais l'élément du film est bel et bien l'action, ce qui amena le producteur Joel Silver et le responsable des cascades, Bennie Dobbins, à faire acquérir à Arnold les techniques de combat propres au personnage, censé incarner une véritable armée à lui tout seul. C'est ainsi qu'ils engagèrent Mike Vendrell, le spécialiste en arts martiaux et chorégraphie de combats.

Arnold Schwarzenegger : l'athlète complet

« On m'avait dit qu'Arnold n'était pas très souple, que les culturistes sont des gens lents, et qu'il ne serait jamais capable d'effectuer les mouvements requis avec la rapidité voulue, nous raconte Vendrell. *Mais je n'en ai pas tenu compte ; j'ai loué des vidéocassettes de ses films et j'ai regardé comment il bougeait.*

Après l'avoir rencontré, j'ai bien dû me rendre à l'évidence : ce qu'on m'avait dit était totalement faux ! Il se déplaçait avec la souplesse du chat. C'est très amusant, parce qu'après avoir regardé des entregistrements des concours de culturisme qu'il avait livrés, je lui ai demandé à quoi il pensait quand il prenait la pose. Et vous savez ce qu'il m'a répondu ? « A un tigre » ... »

« Je n'ai jamais vu personne apprendre plus vite que lui, ou avec une plus grande facilité, poursuit Vendrell. *Ceux qui s'imaginent que les culturistes ne sont pas de vrais athlètes se trompent complètement. Pour moi, Arnold est maintenant l'équivalent d'une ceinture noire, deuxième dan ! »*

Le tournage démarra le 22 avril 85, dans une cabane en bois dotée des derniers perfectionnements du confort moderne située au Mont Baldy, en Californie, et censée servir de repaire à Matrix. Presque tous les membres de l'équipe technique se sentirent immédiatement à l'aise : la plupart d'entre-eux avaient déjà travaillé avec Joel Silver et savaient que la détente et la bonne humeur sont de rigueur avec lui.

L'équipe s'exporta ensuite vers l'aéroport international de Los Angeles où elle tourna de nuit pendant trois semaines à San Pedro et Long Beach. Les nuits étaient fraîches et humides, mais par bonheur, les acteurs comme les techniciens reçurent des gilets de camouflage personnalisés.

Les protagonistes de **Commando** passèrent ensuite six jours à la Sherman Oaks Galleria, où ils devaient filmer la séquence de la poursuite entre Matrix, Cindy et Sully, l'exécuteur des hautes œuvres de Arius, puis le combat qui s'ensuit. Le grand centre commercial restant ouvert tous les soirs, le tournage ne pouvait commencer qu'à neuf heures, et c'est avec un certain étonnement qu'interprètes et techniciens se retrouvaient dans les embouteillages du matin lorsqu'ils voulaient rentrer chez eux après leur « journée » de travail ...

Mais à ce moment-là, les auteurs du film avaient compris qu'ils auraient du mal à rouver une doublure pour Schwarzenegger, qui finit par faire lui-même la plupart des cascades prévues au départ pour des cascadeurs professionnels. C'est ainsi qu'il sauta à travers des fenêtres, livra lui-même tous ses combats et se retrouva même suspendu au train d'atterrissage d'un avion lancé à plus de cent kilomètres à l'heure sur une piste d'atterrissage ... Ce qui n'alla pas sans quelques plaies et bosses, plusieurs points de suture à la main et au coude, et même une épaule démise. Il ne se fit remplacer que pour les cascades qui mettaient véritablement son existence en danger.

« Il n'y avait qu'Arnold pour accomplir ce qu'il a fait, nous confirme Lester. *C'est mon quinzième film, mais c'est la première fois que je travaille avec un acteur capable de s'adapter à de telles exigences physiques ».*

Début juin, l'équipe de production passa huit jours à filmer l'ex-propriété de Harold Lloyd à Beverly Hills, transformée pour la circonstance en forteresse d'Arius. Cette résidence de style méditerranée, italien, construite dans les années 20 par la célèbre vedette du cinéma muet, comportait à l'origine une quarantaine de chambres, vingt-six salles de bains et ne comptait pas moins de 4 300 mètres carrés de plancher ... Le terrain de près de sept hectares — maintenant ramené à un peu moins de trois — a retrouvé toute sa splendeur originelle et la demeure s'enorgueillit d'œuvres d'art signées Durer, Raphael, Rodin, Rubens, Whistler et Le Titien.

Le mobilier signé des 18e et 19e siècles, les pendules dont certaines ont jusqu'à 270 ans, les jardins de roses immaculées et les pelouses irréprochables devaient fournir le décor rêvé pour le combat final de Matrix. On y voit les acteurs passer par les fenêtres, des bombes exploser à qui mieux-mieux et 20 000 bandes de cartouches à blanc partir dans les lieux au moment où, seul contre tous, Matrix donne l'assaut à l'armée d'Arius.



Un arsenal de combat impressionnant !

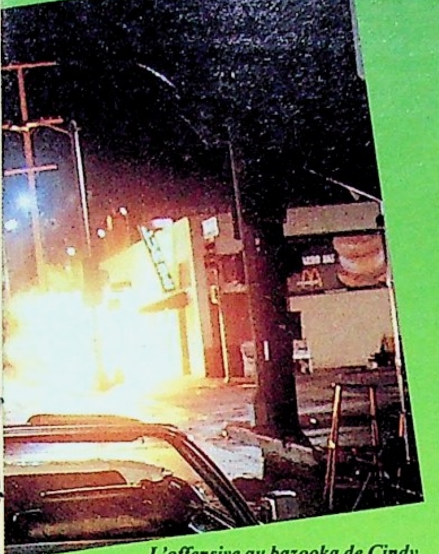
Au cours de cette séquence, Matrix fait usage d'un certain nombre d'engins meurtriers, dont un Valmet entièrement automatique, un Uzi à tir sélectif, un automatique Magnum 357 « Debert Eagle », un pistolet à laser H 70 Remington calibre 12, deux mitraillettes légères M-60 de 60 livres et un Colt M 16. Et cette liste n'est pas exhaustive !

Matrix ou l'énergie surhumaine !

Une scandaleuse « mission » confiée à Matrix...







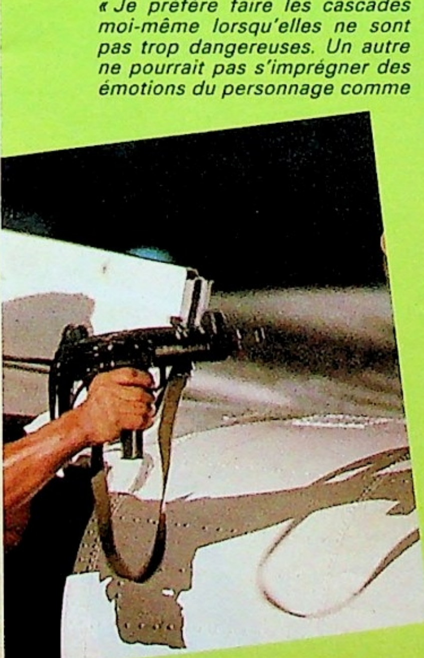
L'offensive au bazooka de Cindy (Rae Dawn Chong).

La veste de combat très caractéristique qu'arbore Schwarzenegger a été dessinée par Group 5, un fabricant de vêtements stratégiques de Gainesville, dans le Texas. La particularité des vêtements fabriqués par cette société est d'être tellement sophistiqués que leur vente est interdite au grand public : si l'on en croit les responsables de la firme, des groupes terroristes du monde entier auraient essayé de s'en procurer par tous le moyens. Ce gilet est utilisé par les unités de sauvetage de l'Armée de l'air américaine, et c'est le dernier cri en matière d'habillement des troupes de choc.
C'est un certain Jack W. Crain, de Weatherford, dans le Texas, qui a conçu les armes blanches utilisées par Matrix et Bennett dans le film. Crain, qui manie le poignard avec vituosité, est en même temps une usine à lui tout seul : il fait tous ses couteaux lui-même, au rythme de trois par semaine au maximum, et ce sont ses lames d'acier inoxydable que les protagonistes se brandissent devant le visage ...
Voilà bien le genre de petits détails propice à aider les acteurs à entrer dans la peau de leurs personnages, ce qui devait être d'autant plus facile que l'émotion n'était pas absente du tournage, nous explique Vernon Wells.
« Je préfère faire les cascades moi-même lorsqu'elles ne sont pas trop dangereuses. Un autre ne pourrait pas s'imprégner des émotions du personnage comme moi ; il ne l'interpèterait pas de la même façon. Au moment où la jeune Alyssa (Jenny Matrix) m'échappe par exemple, j'étais censé me frayer un chemin à coups de pieds dans un mur de bois pour la poursuivre.
Mais au lieu de cela, je me suis littéralement lancé à travers la cloison, comme une chauve-souris surgie de l'enfer, et je suis tombé sur le béton les quatre fers en l'air, après quoi je me suis jeté à sa poursuite. Ça, c'est tout le personnage de Bennett : il est tellement fou qu'il n'aurait pas pu se contenter de donner des coups de pieds dans les planches ».

Un adversaire à la hauteur ...

C'était aussi le genre de dévouement à leur tâche qui devait leur valoir, en sus des innombrables bleus, bosses et brûlures que l'on imagine, le respect de toute l'équipe technique. Par ailleurs, l'alchimie subtile qui s'était instaurée depuis le début entre Schwarzenegger et Wells se transforma, au fil des combats, en une immense confiance qui profite à la vérité des cascades : *« Nous discutions les plans avant de les tourner,* nous explique Schwarzenegger, *nous les préparions à fond ensemble. J'ai eu la révélation de ma vie avec Vernon. Avant de faire sa connaissance, je me demandais comment il allait se tirer de ce rôle de méchant, lui qui est si gentil. Je n'y croyais guère. Mais quand il entend le metteur en scène crier : « Moteur ! », ça devient un animal, et je vous assure qu'il y a de quoi avoir peur quand il vous brandit un poignard sous le nez ! »*
A quoi Wells répond : *« Arnold sait que je n'irai pas trop loin, et il peut avoir parfaitement confiance quand je le tiens à quelques centimètres des flammes d'une chaudière. Il peut être tranquille — enfin, pour autant que les circonstances le permettent — il n'ignore pas que je sais ce que je fais ».*
Fin juin, tout le monde devait se retrouver sur la côte, à San Simeon, au centre de la Californie. Les autorisations nécessaires furent rapidement accordées par le Département des Parcs et des Aires de détente de Californie et la Corporation Hearst à qui appartiennent les terres.
Cinq barraquements et une tour de guét d'allure très martiale furent bientôt construits près de l'eau afin de représenter les abords de la forteresse d'Arius. Ils devaient en fin de compte sauter lors d'une explosion très spectaculaire qui projeta des débris à plusieurs centaines de mètres dans l'atmosphère et fit trembler les vitres à des dizaines de kilomètres à la ronde.
Les prises de vues de la première équipe prirent fin le 3 juillet 1985, et la seconde équipe, dirigée par Bennie Dobbins, eut bientôt terminé son travail à son tour.
Depuis sa sortie, **Commando** a battu les records aux Etats-Unis, et tout semble indiquer qu'il donnera du fil à retordre aux **Rambo**, **Terminator** et autres **Rocky** ... Alors, peut-on s'attendre à voir bientôt un **Commando II** sur nos écrans ? Et pourquoi pas un **Commando et Terminator contre Rocky et Rambo** ?

(Trad. : Dominique Haas)



« Arnold a assuré toutes les scènes de combat, a constamment payé de sa personne, accumulant plaies et bosses au fil du tournage. Je n'ai jamais vu un acteur prendre autant de risque... » (Mark L. Lester).



Arnold SCHWARZENEGGER :

« Jamais encore, je ne me suis battu avec autant d'armes et de moyens différents ! »

par Randy et Jean-Marc Lofficier

Parlez-nous un peu du personnage que vous interprétez dans ce film...

Matrix est un ancien chef de commando à la retraite. Il s'est battu dans le monde entier pour défendre la cause des Etats-Unis. C'est ainsi qu'il est allé au Vietnam, au Laos, au Liban et en Afghanistan pour diriger des opérations très spéciales. Il était particulièrement entraîné pour les missions difficiles. Il est versé dans tous les combats : à main nue comme avec des armes, et il est passé maître dans les arts martiaux. Il est aussi spécialiste des explosifs et de tous les gadgets auxquels vous pourriez penser. Et il est contraint d'en faire usage à nouveau pour le kidnapping de sa fille. C'est la première fois qu'il y sera amené sur le territoire même des Etats-Unis. Tout ça pour revoir la petite. Et il n'a que dix heures devant lui.

Le fait de faire appel à un élément émotionnel comme cette petite fille représente un tournant dans votre carrière. Après tout, nous voilà loin de CONAN et de TERMINATOR ?

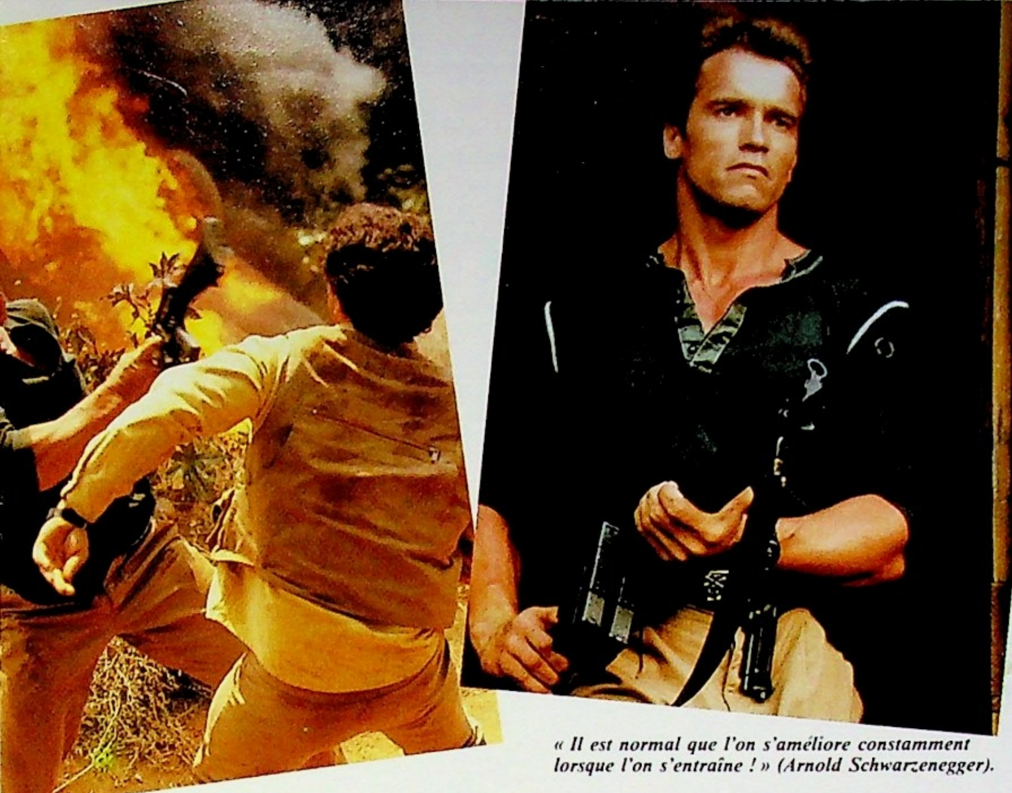
Il est vrai que le personnage de Matrix ne ressemble effectivement à aucun de ceux qu'il m'a été donné d'interpréter jusqu'ici. Au début du film, je suis un père tendre et aimant ; ma seule ambition dans la vie est d'élever cette enfant et de lui donner la meilleure éducation possible, de jouer avec elle, de l'emmener dans les bois, de faire en somme tout ce que n'importe quel père de famille ferait à ma place : lui acheter des glaces, l'emmener à l'école, la serrer dans mes bras, la mettre au lit, lui raconter une histoire pour qu'elle s'endorme et ce genre de choses.
Jusqu'au moment où elle se fait enlever. Ce qui m'oblige tout d'un coup à reprendre mes activités de commando et à retrouver une personnalité plus proche de celle qui était la mienne dans **Terminator** et **Conan**. Je n'ai plus, dès lors, qu'un seul but : détruire l'ennemi et retrouver ma fille.

Comment s'est passée votre collaboration avec Rae Dawn Chong ?

Ce que ses auteurs pouvaient faire de mieux pour le film, c'était de choisir une fille comme elle : elle a un prodigieux sens de l'humour et elle est très douée pour l'improvisation. C'est

Matrix et sa fille Jenny : Alyssa Milano, qui fait ici ses débuts à l'écran.

Cindy (Rae Dawn Chong) : intervenant régulièrement dans l'action, tempère la violence du film.



« Il est normal que l'on s'améliore constamment lorsque l'on s'entraîne ! » (Arnold Schwarzenegger).



Le clou du film : l'ahurissant quart d'heure final, avec le débarquement d'un commando entier concentré en un seul homme !

une excellente actrice, de toute façon, et je dirais que nous avons eu de la chance de l'avoir avec nous parce qu'elle détend un peu l'atmosphère du film qui, sans cela, aurait été très lourde : il y a beaucoup de bagarres et de scènes de combat en général, de bâtiments qui explosent, de gens qui se font descendre à la mitrailleuse, et ainsi de suite. Il y a véritablement des centaines de morts dans ce film qui est bourré d'action du début à la fin. L'apport comique de Rae Dawn Chong n'est donc pas négligeable. D'autant qu'elle est superbement douée pour ça.

Chaque fois que je lui donne un ordre ou que je lui demande de faire quelque chose, elle me lance un regard noir ou une réplique mordante. Notre tandem fonctionne au quart de tour. Nous nous sommes magnifiquement entendus tout au long du tournage.

Est-il exact que vous avez fait vous-même vos cascades, dans ce film, et dans ce cas, pourquoi ?

Il arrive très souvent, lorsque je fais un film, que l'on se rende compte au dernier moment qu'il est impossible de me trouver une doublure, en raison de ma carrure. Il n'est vraiment pas facile de trouver quelqu'un qui ait ma silhouette, non pas tant en raison de ma taille que du fait que je suis très musclé. On peut toujours trouver des gaillards aussi grands que moi, mais ils n'auront pas ma musculature, ma démarche, mes mouvements, etc.

Voilà pourquoi, lorsqu'il y a des cascades à faire, c'est souvent moi qui les fais. Sans cela, le réalisateur et les opérateurs de prises de vues seraient obligés d'éluder le problème, et ça ne marcherait pas : les spectateurs verraient tout de suite que ce n'est pas moi.

Parlez-nous un peu de la façon dont vous avez abordé certaines des scènes d'action du film...

Je ne m'étais jamais autant battu que dans ce film, et jamais avec autant d'armes et de moyens différents : je m'y bats avec les pieds, les poings, des armes empruntées aux arts martiaux et ainsi de suite. Rien n'y manque. Il fallait donc bien travailler chacune des scènes avec les responsables des cascades et des combats de telle sorte que tout soit réglé avant le début des prises de vues. Il ne fallait pas qu'il subsiste la moindre question au moment de filmer le combat.

Lorsque l'on tourne une scène comme celle du centre commercial, qui met en œuvre dix policiers, il est primordial de savoir à l'avance ce que l'on va faire de ses pieds et de ses poings. On n'a plus, ensuite, qu'à se déplacer comme un chat qui bondit d'un ennemi à l'autre avant de prendre la fuite.

Pendant un mois, avant le début du tournage, nous avons passé deux heures par jour à régler les combats et à nous assurer que tous les coups — les coups de pieds et les coups de poings — étaient parfaitement professionnels. Ce n'est pas du tout la même chose de se battre pour de bon ou pour un film : au cinéma, il faut que tous les coups portent ! Il faut savoir où et à quel moment frapper, quand le coup doit atteindre le côté du visage ou l'éviter complètement. Ce sont des choses qui s'apprennent, et qui changent à chaque combat.

Vous êtes-vous attaché à approfondir le personnage de Matrix ?

Je ne suis pas le genre d'acteur qui fait beaucoup de recherches sur son personnage. J'aime bien en prendre possession petit à petit. Lorsque j'ai signé le contrat, je me prépare progressivement au rôle en lisant le scénario. Je lis beaucoup de choses sur le genre de situation ou de personnage dans lesquels je vais me retrouver. Là, pour ce film, j'ai lu quantité d'articles et de coupures de journaux sur les commandos ; des livres, aussi. J'ai parcouru des revues qui parlaient de mercenaires et de certaines choses dans ce domaine.

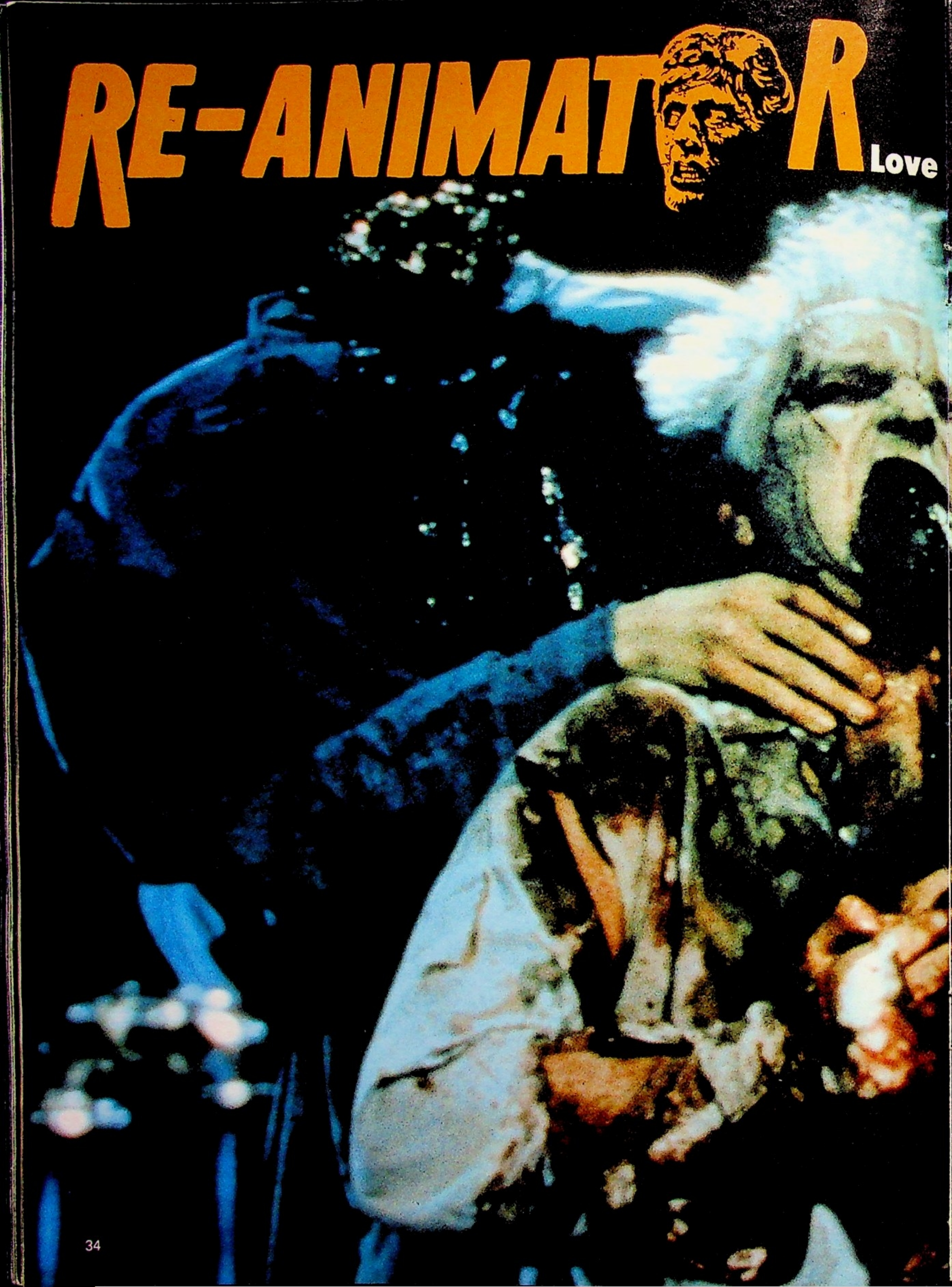
Votre carrière a subi une prodigieuse évolution. Avez-vous l'impression que COMMANDO marque pour vous une étape importante ?

Quel que soit le film que l'on fasse, on essaye toujours de faire de son mieux, de tirer le maximum de son jeu, de ses capacités physiques et de tous les moyens dont on dispose en général. Ce film m'a fourni toutes les occasions de me surpasser. Il arrive évidemment très souvent que l'on se surprenne soi-même, et j'aime bien pouvoir m'estimer satisfait lorsque j'assiste à la projection des rushes d'un de mes films. D'habitude, le spectacle de rushes non montés n'est guère satisfaisant, or j'ai eu pour la première fois avec ce film l'impression que j'avais réellement fait un pas en avant dans ma carrière. Mais chaque film représente une étape dans un parcours plus général, et il est normal que l'on s'améliore constamment lorsqu'on s'entraîne.

(Trad. : Dominique Haas)

Le meilleur rôle à ce jour d'Arnold Schwarzenegger.





RE-ANIMATOR
Love

craft, au pays des morts-vivants !

Un entretien avec le producteur, Brian YUZNA
par Philip Nutman et Giuseppe Salza.

Des mémoires extrême-orientales de MASH aux négligences sociales du VERDICT de Sidney Lumet, la traditionnelle image du médecin véhiculée par les supports les plus divers et les plus insolites a progressivement acquis un visage pour le moins inattendu. De la démesure créatrice d'un Dr. Frankenstein à la cynique loufoquerie du représentant médical vu par les Monthy Python, les frontières du possible ont été largement outrepassées en ce domaine.
Rien de comparable, toutefois, avec Herbert West, ce jeune homme à lunettes, le seul capable de remédier aux limites terrestres des sciences médicales ...

« La mort, ce n'est que le début... »

Pourquoi ? La réponse se trouve dans un sérum jaunâtre, qui a la vertu de redonner vie aux cadavres. La première victime ressuscitée est un horrible chat noir. Mais il y a quelque chose qui ne va pas : le félin se réveille irrité et de plus il griffe. Il vaut mieux essayer avec quelque chose de plus inoffensif et de plus aisé à contrôler : l'être humain. La profession de réanimateur peut rencontrer le succès dans la société, mais Herbert West devra tenter de neutraliser un léger contretemps. Les cadavres reviennent à la vie comme d'atroces zombies méconnaissables et résolument sanguinaires. Et la solution peut être une réaction en chaîne qui multiplie les effets catastrophiques et délirants. Au fond, ainsi que l'énonce une publicité pour **Re-Animator**, *« Herbert West a une bonne tête sur les épaules ... et une autre sur sa table de travail :* et comme le souligne le producteur Brian Yuzna, *la mort ce n'est que le début ».*
Re-Animator, mis en scène par Stuart Gordon, est l'un des films d'horreur les plus férocement sanguinaires et originaux de l'année. Production indépendante de moins de deux millions de dollars, réalisé par un nom nouveau de l'industrie cinématographique américaine, le film a été tiré librement du bref roman de Lovecraft « Herbert West-The Re-Animator », et ses vedettes absolues sont une atmosphère totalement délirante signée Brian Yuzna et Stuart Gordon, une photographie d'atmosphère de Mac Ahlberg (un vétéran des productions Empire) et les incroyables effets spéciaux de maquillage d'Anthony Doublin, John Naulin et, naturellement John Buechler. Pourquoi H.P. Lovecraft ?
« Je crois que c'est le moment de tourner une série de films tirés des récits de Lovecraft, avec les mêmes intentions exactement que celles de Roger Corman envers Poe au cours des années 60. Malheureusement en Amérique, il n'est pas très lu, ce n'est pas comme en France où l'on s'est beaucoup passionné pour lui. Quoi qu'il en soit, ses histoires sont merveilleuses. Pour **Re-Animator** *certaines modifications ont été apportées au récit original, qui était plus dur et plus violent. Nous nous sommes dit dès le début : « Oublions ce que s'attendent à voir les lecteurs du vrai Lovecraft ! Faisons un film rapide, beau, de divertissement ! ». Nous avons cherché à réaliser un vrai horror-rollercoaster, propre à attirer aussi bien le public des fans qu'un public plus large ».*

Le cinéma dans le sang ...

Ainsi s'exprime le producteur du film, Brian Yuzna qui actuellement collabore étroitement avec Charles Band pour de nouvelles productions. Yuzna a toujours eu le cinéma dans le sang, même s'il a





Inspiré d'un feuilleton écrit par H.P. Lovecraft, « Re-Animator » devait être, selon son producteur, « un nouv
et le public (américain), « Re-Animat

commencé à travailler dans le milieu des restaurants et des boîtes de nuit pour gagner de l'argent. *« J'ai donc tourné mon premier film, en 16 mm, intitulé* **Self-Portrait In Brains**, *un film d'horreur naturellement. C'était quelque chose dans le style de* **Igor And The Lunatics** *(l'un des nouveaux-nés de la Troma Productions, responsable déjà de* **The Toxic Avenger**) *: en deux mots, un film très pauvre, qui a toutefois été distribué par câble. Ensuite je me suis établi à Los Angeles pour des raisons professionnelles, et j'ai commencé à collaborer avec Empire sur certains films comme* **Troll** *et* **Zone Troopers**. *Avant de travailler sur* **Re-Animator**, *je cherchais à produire un film appelé* **AlterEgo**, *basé sur l'histoire d'un auteur de bandes dessinées underground dénommé Kim Deitch. Kim est quelqu'un qui vit à San Francisco et y réalise des choses fantastiques et bizarres ! Je suis un de ses fans convaincus, aussi l'ai-je emmené en Caroline du Nord pour travailler à la réalisation de* **Alter-Ego**. *Il a un talent très visuel, et il a développé le script de façon comique. Toutefois la raison pour laquelle j'ai produit* **Re-Animator** *c'est que personne absolument ne s'intéressait à* **AlterEgo**. *Je veux dire des gens qui, quand ils meurent, se transforment en pommes de terre, avec de petits bras et de petites jambes, c'est vraiment trop »...*

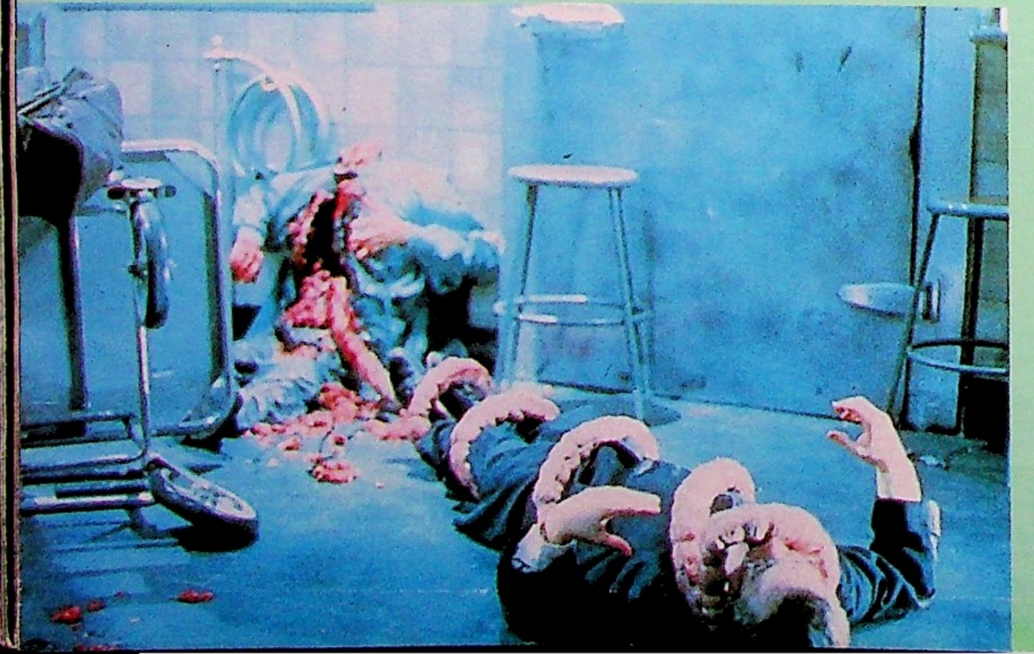
Lovecraft entre en scène ...

C'est ainsi qu'entre en scène Lovecraft avec Herbert West. Vers la fin de 1983, Yuzna rencontre Stuart Gordon, le fondateur de la Chicago Theater Company. Le futur metteur en scène de **Re-Animator** (sa toute première expérience derrière une caméra), avait entamé une heureuse carrière théâtrale à l'âge de dix-sept ans. Depuis lors, il avait écrit et dirigé 25 comédies environ, au nombre desquelles on remarque une adaptation du roman de science-fiction de Kurt Vonnegut « The Sirens Of Titans », et un drame « sanglant » sur scène appelé « Bloody Bus », joué dans de nombreux pays d'Europe.

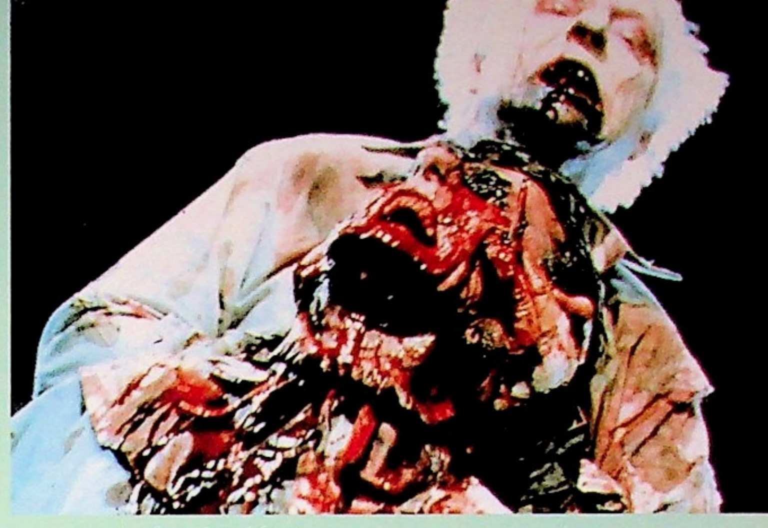
« Stuart est un type à surveiller, pour ses prochains films, poursuit Yuzna. *C'est un garçon sympathique et bizarre, il a de jeunes enfants, en somme une personne comme il faut ; mais il a des idées vraiment étranges. Il avait l'intention de développer* **Re-Animator** *en série pour la télévision : des épisodes d'une heure, une fois par semaine, pour une TV par câble. L'idée était intéressante et de la sorte, la production n'aurait pas été coûteuse. Puis j'ai lu le script de l'épisode de lancement et je lui ai suggéré d'en exploiter les meilleures parties pour réaliser un film destiné au circuit cinématographique ».* Yuzna a immédiatement contacté les membres de la Chicago Theater Company pour collaborer à ce projet, mais le groupe a refusé. Avec Stuart Gordon d'abord, et avec les réalisateurs Denis Paloi et William J. Norris ensuite, le producteur a travaillé pendant huit mois sur la mise en scène de **Re-Animator**. On a placé dans le texte, l'idée de l'homme sans tête, tout le personnage de la jeune fille, et de nombreuses autres micro-histoires qui avaient un appeal « survival ». A l'approche du mois de septembre 1984, la production a reçu le feu vert et le tournage a commencé peu après. Grâce aux expériences de travail précédentes qu'ils avaient en commun, Charles Band s'est immédiatement mis en rapport avec Yuzna, s'offrant pour distribuer **Re-Animator**, dès qu'il serait terminé.



L'horrible Dr Herbert West (Jeffrey Combs), un br
permettant de ressusciter les mort







...u film d'horreur surpassant ce qui se faisait de mieux dans le genre ». Promesse tenue : encensé par la critique ...r » est devenu le film-gore de l'année.*



...llant étudiant en médecine ayant découvert un sérum ..., non sans de macabres résultats !

L'Empire entre en scène ...

« Empire Pictures n'a rien à voir, ni financièrement ni d'autre façon, avec la production du film, mais Charles Band m'a été d'un très grand secours, déclare Yuzna qui a voulu remercier son ami en lui offrant un « special thanks » au générique final. La production de **Re-Animator** en effet ne s'est pas avérée des plus simples : au bout de quelques jours, le chef opérateur originellement prévu a été relevé de ses fonctions. *« Il ne s'est agi à aucun moment de critiquer son travail, car ce n'était pas un mauvais chef opérateur. Le fait est que Stuart était complètement ignorant des techniques de réalisation d'un film et faisait des choses folles ! Il n'avait pas la moindre idée des séquences à tourner et ne tolérait pas l'idée de faire quelque chose qui aurait pu ensuite ne pas lui plaire. Dès le premier jour j'ai senti que ça n'allait pas avec le chef opérateur, c'est pourquoi, il a fallu l'écarter de cet emploi ».*

« Par bonheur, Charles (Band) s'est révélé très amical envers nous. Comme il m'avait dit auparavant de l'avertir dans le cas où se présenterait un quelconque problème, nous l'avons fait. Et c'est ainsi que d'Empire nous est venu le chef opérateur Mac Ahlberg : un opérateur fantastique ! Il a une telle expérience qu'à peine arrivé sur le plateau de tournage, il a su immédiatement mettre de l'ordre dans les idées de Stuart. Et Stuart à son tour a énormément apris en quelques semaines ».

Des effets spéciaux par dizaines !

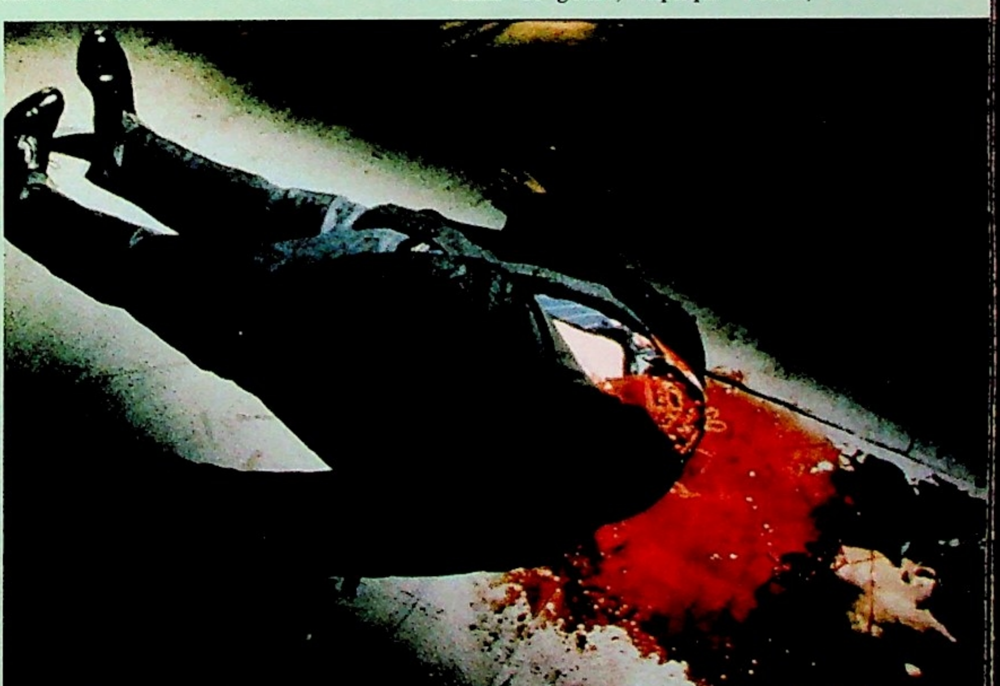
Le tournage de **Re-Animator** a duré quatre semaines, précisément du Thanksgiving Day à Noël 84.

Le plus difficile, n'aura pas été la direction des acteurs (qui se sont parfaitement comportés) mais plutôt la création des incroyables effets spéciaux de maquillage qui, par dizaines, constellent le film, entre les séquences : quelque chose qui n'avait pas encore fait son apparition au cinéma, avec un sens de l'humour délirant. Les meilleurs moments du film nous montrent un cadavre de chat qui revient à la vie malgré sa colonne vertébrale brisée, des corps privés de tête qui déambulent dans un hôpital, etc ...

Mais les clous de **Re-Animator** sont ailleurs. Primo : un corps décapité portant sa propre tête, laquelle tête lèche d'une langue sanguinolente le corps nu d'une jeune fille captive. Deux : le même corps que dans la scène précédente, d'où jaillissent soudain les boyaux qui étranglent le malheureux Herbert West (!). Seules les limitations de budget ont empêché Yuzna d'aller plus loin. Car dans le script originel, on avait prévu que ce seraient toutes les veines et artères de l'organisme qui quitteraient leur logement pour étreindre dans un enlacement plus sanglant le responsable d'une si grande horreur !

La production a fait appel à Tony Doublin et à John Naulin pour les innombrables effets spéciaux de **Re-Animator**. Le petit génie de l'Empire, John Buechler (responsable entre autres de **Mausoleum, Ghoulies, Troll** et **Terrorvision**, plus la presque totalité des plus récentes productions Charles Band) n'est arrivé qu'ensuite.

« Tony a déjà travaillé dans de nombreux films de genre, explique Yuzna, *entre*



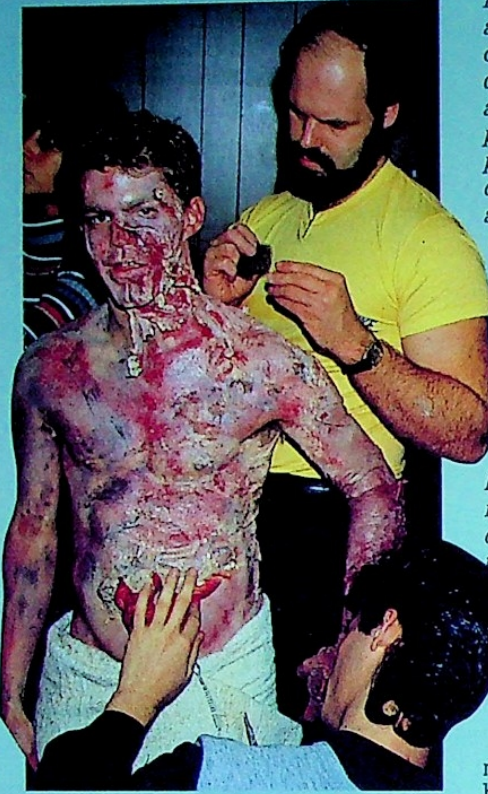
autre **The Lost Empire** *de Jim Wrinowsky, mais pas à la supervision. John lui, s'est forgé dans les Studios Don Post [une célèbre firme californienne, spécialisée dans les masques de latex de héros très connus du cinéma fantastique, en vue du merchandising]. Il a sculpté en particulier les masques d'***Halloween** *que l'on vendait à tous les fans. Mais il a également travaillé comme designer pour les « combinaisons » spéciales de* **Dune**, *et il a collaboré à* **Trancers** *pour le compte d'Empire ».*

« Lorsqu'a débuté la préparation de **Re-Animator**, *j'ai expliqué à Charles Band ce que nous voulions comme type d'effets. Il a répondu que nous allions avoir des problèmes, et il avait raison : vu le budget et les personnes dont nous disposions, il y avait vraiment trop à faire. Pour les scènes finales, nous avions prévu de présenter entre quinze et vingt zombies. Nous avons dû, finalement, nous contenter de huit. Les autres nous ne pouvions pas nous les permettre : pour chacun d'entre-eux, deux ou trois heures quotidiennes de maquillage étaient nécessaires ».* Heurement pour Brian Yuzna, Band a offert sur un plateau d'argent à ce **Re-Animator** prometteur (après lui avoir déjà loué quelques bureaux de production d'Empire) la collaboration de John Buechler. Le célèbre maquilleur était alors pris par les effets spéciaux d'un autre film Empire, mais il s'est installé avec enthousiasme sur le plateau d'horreur de Gordon : trois zombies des séquences finales sont de lui, dont celui au visage troué par un projectile et le cadavre d'un Noir réduit vraiment en piteux état. En outre, Buechler s'est occupé de maquillages supplémentaires et de tous les raccords nécessaires.

Un film d'horreur au « look » nouveau...

Avec **Re-Animator**, Brian Yuzna a indubitablement tenté de créer un nouveau look pour les effets de maquillage : *« Mes plus grandes craintes venaient du cadavre sans tête, qui au bout du compte a plutôt bien fonctionné. En général, les films d'horreur avec décapités qui déambulent sont terribles et je ne voulais pas que* **Re-Animator** *aille finir dans cette catégorie. Cet effet spécial a donc été tourné de cinq façons différentes. Nous avons essayé d'être créatifs au maximum, en donnant aux effets, l'air d'être beaucoup plus coûteux qu'ils ne l'étaient en réalité. Une production à gros budget aurait certainement dépensé des millions de dollars pour créer un corps et une tête mécaniques, alors que nous avons utilisé les techniques les plus simples et les moins coûteuses ».*

Yuzna est en revanche moins satisfait d'une séquence finale, très « gore », où un zombie est amputé d'un bras au moyen d'une hâche. *« Nous avons utilisé un acteur manchot. Notre erreur a été de l'utiliser sur scène pendant toute la séquence, alors que nous aurions dû le remplacer, pour quelques plans, par un acteur qui aurait eu ses deux bras afin de créer une parfaite illusion. Mais c'était le dernier jour de prises de vues : nous avons adapté un bras postiche à l'acteur et préparé l'effet. Le bras a dû rester sur place pendant plus de quinze heures, la cire a commencé à fondre et à la fin on aurait dit des déchets organiques ! Les effets spéciaux du chat au contraire se sont révélés très impressionnants. Quand il est arrivé devant la caméra, il a magnifiquement joué ! Il est évident que ça « marche » parce que toute la scène est bonne. Mais personnellement, je crois que l'idée du chat aurait pu être mieux exploitée, peut-être même avec des gros plans sur le mannequin. Le problème c'est qu'il nous aurait vraiment fallu une semaine de tournage de plus pour améliorer certaines choses mais cela n'a pas été possible ».*



Unas des effets spéciaux

John Buechler, maquilleur attitré de la firme Empire (qui distribue* Re-Animator *aux USA et produira les nouveaux films d'horreur de Stuart Gordon, toujours d'après Lovecraft), au travail sur les sanglants effets spéciaux du film...



Un nouveau cycle lovecraftien ...

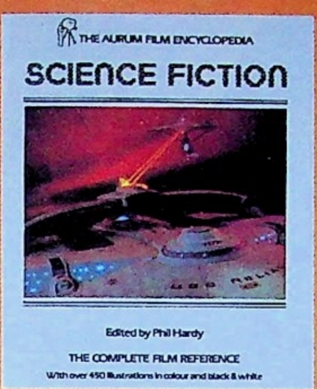
Dans le fond, comme le reconnaît Yuzna, **Re-Animator** joue avec un humour congelé et ramené à la vie à l'état brut. Stuart Gordon a mis en scène un film d'horreur qui est essentiellement une comédie, et il exploite l'aggressivité des productions indépendantes d'une façon que l'on n'avait jamais vue au cours de ces quatre dernières années (si l'on excepte **Evil Dead**). Toutefois, pour souligner le caractère « hybride » de la mise en scène, **Re-Animator** a subi plusieurs montages (la version originelle durait deux heures), et il n'est pas exclu que le producteur accepte de couper quelques séquences « gore » pour pouvoir prétendre à certains marchés internationaux où la censure est encore extrêment sévère.

Mais surtout, **Re-Animator** a ouvert la voie à un éventuel cycle Lovecraft, qui pourrait envahir les programmes des productions Empire au cours des prochaines années. Tandis qu'est déjà à l'étude un **Re-Animator 2**, l'équipe du premier épisode met la dernière main au tournage du film d'horreur très attendu **From Beyond**, tiré d'un autre récit du Maître américain. Le budget est de 4,5 millions de dollars, les studios, ceux de Dino De Laurentiis à Rome, ceux-là même où fût tourné **Red Sonja**. C'est le troisième film de Stuart Gordon, qui entre temps a terminé **The Doll**, tiré d'un script du journaliste de « Starlog », Ed Naha. De nouvelles poupées du diable, de nouveaux tours de force pour la « Mechanical Make-up Imageries » de John Buechler ...

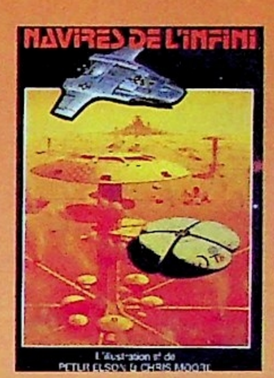
Il est encore bien trop tôt pour dire si entre la fabrique Charles Band et la fabrique Stuart Gordon, il y a les éléments qui permettent de présager un retour sur les traces de la Corman factory vingt ans après. Mais le charme diabolique de **Re-Animator** est certainement un excellent prélude...

(Trad. : Anthony David)

Recevez ces livres FANTASTIQUES que nous avons sélectionnés pour vous

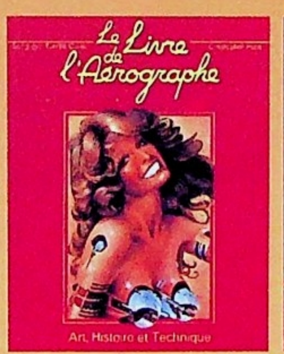


The AURUM FILM ENCYCLOPEDIA OF SCIENCE-FICTION
L'ouvrage de référence indispensable à tout amateur de films de science-fiction — des origines à nos jours. 450 photos noir et blanc, 16 pages couleur, des milliers de films avec leurs références — durée, réalisateur, acteurs, effets spéciaux...
Format 29,6 × 23 cm, relié sous jaquette ....**357,00 F**



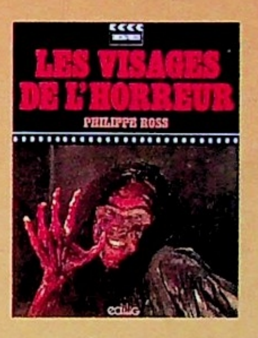


Elson/Moore LES NAVIRES DE L'INFINI
96 pages d'illustrations hyperréalistes en couleur pour voyager autour de JUPITER et affronter des vaisseaux spaciaux délirants et explosifs !
Format 21 × 29 cm, broché......................**100,00 F**





Curtis/Hunt LE LIVRE DE L'AÉROGRAPHE
Tout ce que vous devez savoir sur cette technique sophistiquée d'illustration, son histoire, sa pratique expliquée et une galerie des meilleures œuvres.
Format 22,5 × 28 cm, 160 pages noir et blanc et couleur, relié sous jaquette ....**175,00 F**





Philippe/Ross LES VISAGES DE L'HORREUR
Giallo, Gore, Maquillages... tous les grands thèmes du cinéma fantastiques de A à Z.
Format 21,5 × 27,5, 208 pages, nombreuses illustrations noir et blanc et couleur, broché ....**185,00 F**

BON DE COMMANDE À RETOURNER À I. MÉDIA, 69, rue de la Tombe-Issoire, 75014 Paris.

Je commande

- ☐ SCIENCE-FICTION...357,00 F
- ☐ LES NAVIRES DE L'INFINI ....100,00 F
- ☐ LES VISAGES DE L'HORREUR ....185,00 F
- ☐ LE LIVRE DE L'AÉROGRAPHE ....175,00 F

TOTAL ....

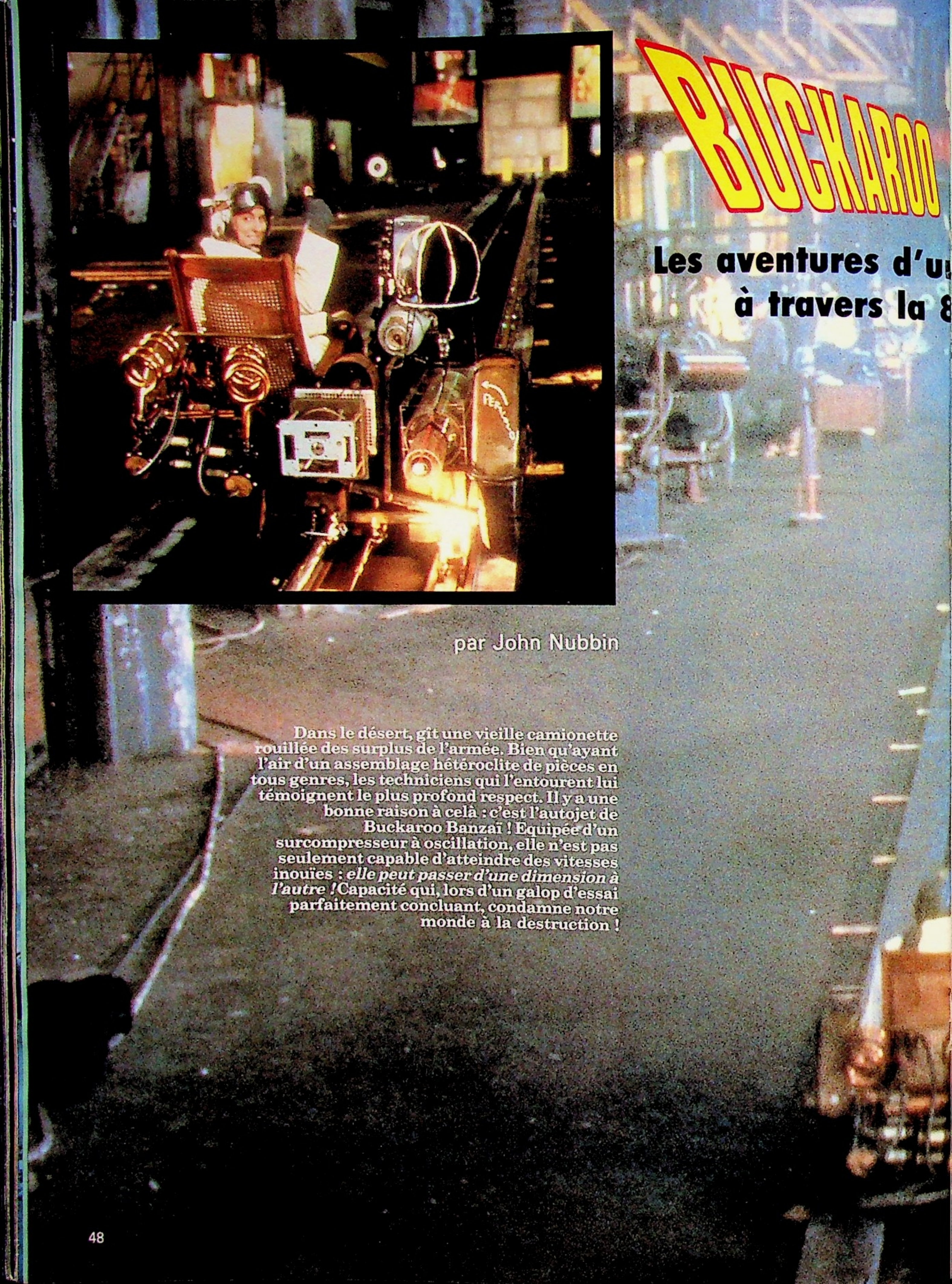
+ port et emballage
12,00 F par livre : 12 × ....

AU TOTAL.............

NOM .... PRÉNOM ....
ADRESSE ....
....
CODE POSTAL .... VILLE ....
PAYS ....

que je règle par CCP ou chèque bancaire ci-joint à l'ordre de I Média, 69, rue de la Tombe-Issoire, 75014 Paris.

date *signature*



BUCKAROO

Les aventures d'u
à travers la 8

par John Nubbin

Dans le désert, gît une vieille camionette rouillée des surplus de l'armée. Bien qu'ayant l'air d'un assemblage hétéroclite de pièces en tous genres, les techniciens qui l'entourent lui témoignent le plus profond respect. Il y a une bonne raison à celà : c'est l'autojet de Buckaroo Banzaï ! Equipée d'un surcompresseur à oscillation, elle n'est pas seulement capable d'atteindre des vitesses inouïes : *elle peut passer d'une dimension à l'autre !* Capacité qui, lors d'un galop d'essai parfaitement concluant, condamne notre monde à la destruction !

BANZAÏ

…n héros kamikaze …8e dimension



Si tout ceci vous semble confus, ne vous inquiétez pas ! **Buckaroo Banzaï** est un film qui entretient un confusionnisme à dessein ! Frissons, indices, poursuites, combats et intrigues alambiquées s'enchaînent en une succession rapide, brouillant la logique de l'histoire jusqu'au moment où le spectateur décroche et se contente de se délecter des incroyables bouffonneries auxquelles se livre Buckaroo Banzaï, le dernier super-gentil de l'écran !

Buckaroo Banzaï est une comédie de science fiction avec de l'action à hautes doses. Elle relate les aventures d'un héros aux multiples talents qui se lance, au-delà des frontières connues de la science, dans des aventures successives à vous faire dresser les cheveux sur la tête. En découvrant la 8e dimension avec son autojet, Buckaroo révèle involontairement la présence de créatures extra-terrestres sur notre planète. Avant qu'il ne s'en rende compte, celles-ci lancent une attaque contre lui et ses amis, espérant lui ravir son système permettant de voyager entre les réalités. Pendant ce temps, d'autres créatures avertissent Buckaroo que pour empêcher leurs ennemis de retourner dans la 8e Dimension, elles iront jusqu'à détruire totalement la Terre. Tandis que Buckaroo essaye de découvrir quelles sont exactement ces deux sortes de créatures, un humain fou se joint aux ennemis de Buckaroo espérant influer sur les contingences de façon à pouvoir gagner la 8e Dimension avec eux.

Fort heureusement, Buckaroo n'est pas seul. Ses compagnons, scientifiques et musiciens de rock'n'roll, les « Hong Kong Cavaliers », sont là pour lui prêter main forte. Le groupe entame la lutte et traque les deux hordes de créatures jusqu'à leur repaire alors même que la police, l'armée, la CIA et le Président avaient fait la preuve de leur impuissance.

Un projet de longue haleine ...

W.D. Richter (producteur et réalisateur) et J. Michael Riva (producteur exécutif) travaillèrent plusieurs années sur ce projet, essayant d'aborder chaque angle du film avec une perspective entièrement neuve. *« Nous avons recherché dans le monde de tous les jours les choses qui ont ces qualités intrinsèques, cachées, que l'on ne perçoit pas toujours. La façon dont les choses (co)existent, comment elles s'agencent*, déclare Michael Riva. *Nous avons tout observé d'un œil différent. C'est ça la clef ! Nous avons lu quantité de livres avec le regard de Buckaroo. Nous avons compilé des coupures de journaux en dossiers, puis les avons classées par catégories ».*

Tous deux étaient aussi à la recherche de leur héros. *« Nous ne voulions pas d'un cliché de super-héros*, explique Riva. *Nous nous sommes arrangés pour rencontrer l'un des plus grands neuro-chi-*

rurgiens du monde (Buckaroo est neurochirurgien, tout autant qu'inventeur, musicien de rock, ennemi du crime, etc...) et avons assisté à l'ablation d'une tumeur de la glande pinéale sur un garçon de 9 ans.

Le chirurgien était posé et ne faisait pas de cérémonie. Il était debout depuis huit heures ; une véritable mécanique ! Il n'était absolument pas maniéré, très cool même, et jouait du violoncelle chez lui ».

L'homme modèle des années 80...

Ce à quoi ils aboutirent est le prototype éventuel de l'homme accompli des années 80. Buckaroo n'est *pas* le meilleur en tout ; il est simplement très doué dans un certain nombre de domaines.

Comme Peter Weller, qui incarne Buckaroo à l'écran, nous l'explique : *« Buckaroo est un type ordinaire, après tout. Il utilise simplement son temps à bon escient ».*

La similitude avec un autre personnage extrêmement populaire est cependant trop flagrante pour que personne ne fasse le rapprochement. Buckaroo porte presque le même costume que le légendaire Doc Savage. Doc était lui aussi un chirurgien du cerveau, un scientifique très avancé et un terrible ennemi du crime. Là où Buckaroo a les membres de son groupe pour l'aider, Doc était entouré d'un cercle d'amis qui lui prêtaient main forte dans ses aventures. Dans les deux cas, le groupe de soutien était constitué d'hommes hautement qualifiés tous spécialistes dans leur domaine ; les deux groupes opèrent à partir de New York ; et les deux aides principaux sont l'un très beau et sophistiqué et l'autre, son meilleur ami, fort comme un bœuf et dépourvu de tout sens artistique. Les équipes d'aventuriers qui se rassemblent autour d'une figure centrale sont légion, et plutôt que de réutiliser les mêmes vieilles idées, les cinéastes les ont remises aux goûts du jour et améliorées. Cette nouvelle équipe, avec ce nouveau « Doc », évolue dans le film avec un style neuf qui est le sien et seulement le sien.

De l'aventure et de l'humour sur un thème lovecraftien !

D'un autre côté, le cadre dans lequel ils évoluent, nous est aussi très familier. Si les personnages semblent sortir de vieux magazines d'aventures, le fil conducteur de l'histoire lui nous semble provenir des classiques *pulps* d'horreur. Une grande partie de l'intrigue dérive directement des thèmes lovecraftiens ; tellement, en fait, que celui qui aurait lu les récits faisant appel au mythe de Cthulhu, pourrait à peu près prédire ce qui va se passer d'une scène à l'autre ! Là où Lovecraft avait pour but principal d'épouvanter son lecteur, **Buckaroo** penche vers la mystification, le clin d'œil moqueur aux histoires d'épouvante écrites avec le plus grand sérieux dans les années 30 et 40. **Buckaroo Banzaï** n'est pas fait pour être pris au sérieux, il se place plutôt dans la même catégorie que **Gremlins.**

« L'histoire de Buckaroo Banzaï est difficile à raconter avec des mots, explique le scénariste Earl Mac Rauch, *et ceci parce qu'elle recèle une certaine complexité. Il faut accentuer le côté comédie, la nature très étrange de deux personnages comme Lizardo et Bigboote. Et, à un autre niveau, il y a l'intrigue qui se « lit » tout à fait comme un film d'aventures. C'est une sorte de gambade, mais pas spécialement allègre ! »*

Bien que **Buckaroo Banzaï** soit une comédie, elle ne se prête pas à l'hilarité. Quelques uns des hommes de Buckaroo meurent. Et à la différence des situations que l'on trouve dans une valeur établie comme **Superman**, il y a un sens du danger. Chaque spectateur sait que Lois Lane et Jimmy Olsen s'en sortiront à la fin de l'histoire, mais les membres du groupe de Buckaroo ne le savent pas eux ! Introduit dans une nouvelle peau, n'importe qui peut devenir un traitre, mourir, ou perdre le contrôle de ses nerfs et fuir en face du danger : toutes choses qu'un être humain fait lorsqu'il est confronté à l'inconnu.

Les commentaires de Richter sur l'aspect « naturel » du film sont extrêmement pertinents. Pour tenter d'échapper à l'aspect mécanique des films de science fiction « technologiques », l'équipe travaillant sur **Buckaroo** a donné aux vaisseaux spaciaux et aux constituants de l'autre dimension une physionomie organique, basant sa conception graphique sur les coquillages et autres organismes vivants.

« Vous devez vous interdire toute incrédulité, ajoute Rauch. *La science fiction est simplement un compendium d'éléments du monde réel. Il suffit de les rassembler en un ordre inusuel pour obtenir un univers entièrement nouveau ».*

(Trad. : Xavier Perret)



John Emdall (Rosalind Cash) apparaît chez Buckaroo pour le prévenir : « Nos deux mondes courrent un grave danger ! »

W.D. RICHTER

Scénariste de *Dracula,* il devient metteur en scène pour *Buckaroo Banzaï*

par James H. Burns

Plus remarquable encore, avant de nous rencontrer, Richter n'avait pour ainsi dire jamais accordé d'entretien à un journaliste !

Richter, qui est né et a grandi « dans une famille aisée de la Nouvelle-Angleterre », a passé son bac à Dartmouth avant d'entrer à la célèbre University of Southern California où il étudia le cinéma pendant deux ans. Si certains de ses scénarios ont été trahis en beauté par ceux qui les ont portés à l'écran, les projets de Richter qui furent adaptés sans changements passent pour les meilleurs jamais mis en scène, non seulement pour leurs qualités intrinsèques mais aussi pour leur diversité.

Nous ne saurions mieux illustrer l'éclectisme de Richter qu'en évoquant ses récents débuts de réalisateur et co-producteur avec **BUCKAROO BANZAÏ**. A partir d'un scénario original de Earl Mac Rauch, Richter a réussi à forger un produit étonnant qui combine la science-fiction, l'aventure telle qu'on pouvait l'appréhender dans les bandes dessinées de notre jeunesse et l'humour. Richter lui-même définit son film comme « une aventure mouvementée, teintée d'humour ». Ajoutons qu'il était servi par une imagerie visuelle très étrange, qui faisait même place à de très bizarres fusées organiques... A une époque où tous les films du genre, quelle que soit leur inspiration, ressemblent plus ou moins à des démarcations de **LA GUERRE DES ÉTOILES** ou des **AVENTURIERS DE L'ARCHE PERDUE**, **BUCKAROO** a au moins l'audace de son originalité.

Cette seule considération lui aurait déjà bien mérité l'honneur de figurer dans ces pages, mais ce n'est pas la seule qualité d'un film qui marque surtout les débuts très prometteurs de ce metteur en scène phénomène. Bien que le film ait reçu aux Etats-Unis un accueil plutôt tiède — dû, pour une bonne part, au sabotage de son lancement par la Fox —, Richter n'éprouve aucune amertume. Il souhaiterait réaliser désormais des films plus « classiques », ce qui n'implique nullement qu'il renoncerait au fantastique et à la science-fiction : tout au contraire, Richter devait nous révéler, à la fin de notre entretien, qu'il travaillait déjà sur un nouveau projet fantastique... Et si on peut se fier à son précédent produit, le nouveau, ainsi que tous ceux qui lui succèderont, nous réservent assurément d'heureuses surprises.



Frank Langella dans le remarquable « Dracula » de John Badham, réalisé d'après le scénario de W.D. Richter.

Il est rare qu'un individu qui n'a pas démérité de l'industrie cinématographique, tant du point de vue hollywoodien que selon les critères de la création, soit victime du mépris de ses contemporains, et c'est pourtant bien le sort original qui attendait W.D. Richter, le scénariste de SLITHER, du remake de L'INVASION DES PROFANATEURS DE SÉPULTURE (version Philip Kaufman), du DRACULA de John Badham et de BRUBAKER (nominé pour les Oscars).

Relever de multiples défis...

Vous auriez pu choisir un sujet plus facile pour faire vos débuts de metteur en scène.

Je sais ! (Rires.) Encore que le fait de démarrer avec un « petit film personnel » puisse être un autre genre de piège : on en voit tellement... N'importe comment, ce n'est jamais facile de faire un film. On se lève à la même heure pour aller au studio, que ce soit pour mettre en scène une histoire intimiste ou un projet plus ambitieux, vous savez. J'étais sûr qu'avec Buckaroo, j'aurais un défi à relever à tous les niveaux et je pensais que ce serait plus amusant, que je ne risquais pas de m'ennuyer. Je m'étais dit que le scénario de Earl Mac Rauch était tellement bon que si je réussissais à m'entourer de gens en qui je puisse avoir vraiment confiance, ce serait une vraie partie de plaisir. Alors pourquoi laisser une occasion pareille pour faire un film normal ? L'anonymat de tous ces films intimistes me terrifiait.

Certains critiques ont été surpris de voir arriver BUCKAROO BANZAÏ sous la signature de l'homme qui avait écrit BRUBAKER...

Je les comprends un peu. Et pourtant, si je vous faisais lire certains morceaux de l'un et de l'autre, vous ne sauriez plus duquel des deux ils viennent ! Ils décrivent l'un comme l'autre des attitudes relativement semblables.

Il n'est donc pas plus prestigieux de travailler sur un sujet comme BRUBAKER que sur un BUCKAROO BANZAÏ ou un DRACULA ?

Sûrement pas ! Ce serait une attitude dangereuse et prétentieuse... Pour moi, l'humour qui sous-tend Brubaker a autant d'importance que le thème de l'injustice sociale qu'il développe. Au départ, je comptais sur l'humour pour attirer le public, et

« Pour moi, B... film d'aventure po...

je me suis rendu compte par la suite qu'il conférait une certaine force au message parce qu'on ne donnait pas l'impression de faire la morale aux gens. Et quand les critiques ont épinglé le film en le qualifiant de « fil de fer barbelé autour de réformes pénitentiaires », j'ai eu l'impression de m'être donné du mal pour rien. Quand un film reçoit l'étiquette de « sérieux et important », les gens n'y vont pas en pensant qu'ils ne vont pas s'amuser. C'est le genre de réaction critique qui m'a incité à renoncer à faire des films comme **Brubaker** et à me lancer au contraire dans des projets provocants comme **Buckaroo Banzaï**. Là au moins, je savais que je pourrais faire passer subrepticement quelques idées.

Vous pensiez depuis longtemps à passer derrière la caméra ?

Tout était suspendu au succès de mes scénarios, et bien que j'ai été très content de travailler sur **Brubaker**, je me suis dit, au début des années 80, que c'était le moment où jamais. Ce qui me distingue de la plupart de mes contemporains, c'est qu'étant enfant, je n'avais *jamais* rêvé de faire du cinéma... J'aimais bien aller au cinéma quand j'étais gosse, évidemment, mais ça se bornait à ça. Et j'aimais aussi des tas d'autres choses : écrire, par exemple. Mais quand on est petit, on ne sait pas ce que ça implique. C'est avec le temps qu'on apprend. Par la suite, je me suis dit que je ferais aussi bien d'aller à l'Université ; j'étais bon en anglais et je pourrais faire de l'enseignement... Ça s'est fait en douceur.

Une solide formation...

Alors, qu'est-ce qui vous a amené à faire carrière dans le cinéma ?

Le hasard. Un beau jour, j'ai découvert cette école de cinéma. Sans cela, je me demande si j'aurais jamais fait des films — ou si j'y aurais seulement songé. Je me suis décidé tout d'un coup. J'ai trouvé l'idée de rentrer dans une école de cinéma à la fois intéressante et amusante.

Vous auriez suivi les cours de l'U.S.C. en même temps que la « Mafia de l'U.S.C. » : George Lucas, John Milius et consorts...

Le temps que j'arrive, ils étaient déjà partis ! (Rires.) En fait, j'étais peut-être dans la même promotion que John Carpenter et Randy Kleiser, mais ils ne faisaient pas partie du noyau original. Ce qui m'amuse le plus dans ce que je peux lire sur le sujet, c'est qu'on dirait que ceux qui sont un jour allés à l'U.S.C. s'y sont tous trouvés en même temps, à la même heure ! Ce qui est faux. J'ai même lu des articles disant que des gens qui n'y avaient seulement jamais mis les pieds — comme Spielberg ou les Huycks — en étaient sortis en même temps que Lucas !

Il faut dire que les écoles de cinéma de cette époque, et l'U.S.C., en particulier, ont acquis un statut presque légendaire. Le fait d'y aller a-t-il représenté pour vous, comme pour de nombreux autres, « un éveil » ?

Non. Un cauchemar ! (Rires.) C'était épouvantable, tout était déglingué, il n'y avait pas assez de matériel, et beaucoup trop d'inscrits. Dont moi. Et tout le monde — ceux qui avaient le niveau bac comme ceux qui ne l'avaient même pas — devait se battre pour obtenir le droit de travailler quelques heures avec la poignée de caméras de l'U.S.C. étudiant, parce qu'on sait qu'il y a des tas d'écoles de cinéma, mais un seul Hollywood. On a définitivement l'impression d'être trop nombreux à apprendre des métiers trop peu nombreux pour tout le monde. Au moins, dans les écoles de commerce, les entreprises viennent vous chercher ; les étudiants savent qu'à condition d'avoir un bon diplôme, ils suivront une filière professionnelle donnée. Ce qui n'est pas le cas dans les écoles de cinéma. Un jour, on est bien obligé de partir. Et c'est plutôt désespérant.

Comment avez-vous trouvé votre premier emploi dans la profession ?

J'avais écrit un scénario pour un cours de l'U.S.C. et je m'en suis servi pour trouver un agent qui


Les extra-terrestres s'écrasent en plein New Jersey...

Moi, j'avais parcouru 5 000 kilomètres pour venir là et je commençais à me demander si je n'avais pas fait une drôle de bêtise.

Ça ne devait pas être si bête que ça, en fin de compte...

Non, parce que j'ai acquis à l'U.S.C. une formation unique dans le domaine de la technique cinématographique qui m'a été extrêmement précieuse par la suite. Surtout pour **Buckaroo**. Mais on ne nous aidait absolument pas, après la formation, à entrer dans la profession. Les enseignants se mettaient même soigneusement la tête dans le sable pour ignorer les aspects inhumains de l'univers hollywoodien. Ce qui est extraordinairement frustrant quand on est m'a obtenu des travaux de rewriting pour des films comme **Lady Ice** ou **Deadly Honeymoon** — qui a marqué les débuts dans la mise en scène de Nick Roeg, d'ailleurs. Je n'en ai vu aucun des deux, mais j'aimerais bien les voir. C'est ainsi que j'ai été amené à écrire des scénarios originaux.

Pourquoi ne citez-vous jamais PEEPER de Peter Hyams ou NICKLEODEON de Peter Bogdanovich dans la liste de vos scénarios originaux ?

Pour diverses raisons. Dont certaines tiennent aux difficultés même qu'il y a à faire un film. Ceux-ci n'ont pas donné le résultat escompté. Je n'en tiens aucune rigueur à leurs metteurs en scène, seulement ce qui s'est retrouvé sur l'écran n'avait rien à voir avec ce que j'y avais apporté.

Ré-écrire un classique de la SF...

Votre première incursion dans le domaine du fantastique, sur le plan professionnel, évidemment, devait être L'INVASION DES PROFANATEURS. C'est l'un des rares remakes qui aient eu un succès public, et l'une des raisons — et non des moindres — tient au fait que vous avez repris l'histoire là où elle s'arrêtait dans le premier film : Tout se passe comme si les cosses s'étaient répandues au-delà de la ville de Kevin McCarthy pour envahir le pays...

Oui, mais ce qui est drôle, c'est qu'au départ, notre film à nous devait aussi se passer dans une petite ville. J'avais écrit le scénario. Les extérieurs avait déjà été repérés par Phil Kaufman et la distribution arrêtée. C'est seulement six semaines avant le début des prises de vues que nous avons pensé, Phil et moi, que nous nous étions trompés. Ce film n'était qu'une ressucée du premier. Nous sommes alors allés trouver nos interlocuteurs de l'Universal et, au risque de nous faire éjecter, nous leur avons expliqué que nous voulions tourner le film dans une grande ville. Cette idée ne leur faisait pas peur. Ils se sont seulement demandé comment nous allions faire, en un laps de temps aussi bref, pour changer nos batteries,

uckaroo est un nctué d'humour. »

mais ils nous ont fait confiance. Et, je ne sais pas comment, mais nous nous en sommes tirés.

Sans avoir à changer les personnages ?

Ils sont restés pratiquement tels quels. En fait, j'avais eu le plus grand mal à les faire cadrer avec le décor de petite ville sur lequel nous nous étions arrêtés. Ils ont retrouvé leur vraie dimension dès que nous avons décidé de situer l'action à San Francisco. J'ai dû réécrire des tas de choses — je suis venu au studio tous les jours pendant le tournage — mais pour des considérations logistiques. Les nouvelles données du problème étaient beaucoup moins contraignantes. En dehors du fait que nous tenions à ce que le film ne soit pas simplement un remake, les prolongements de l'histoire originale de Jack Finney s'intégraient beaucoup mieux dans le contexte plus complexe de la vie quotidienne d'une grande ville. On imaginait bien plus facilement qu'une force d'invasion puisse se cacher dans une grande ville que dans un village. Les protagonistes étaient beaucoup plus sujets à toutes sortes d'avanies aussi horribles que révoltantes parce qu'ils étaient plus désincarnés, insensibles. Je suis très sensible au thème des choses qui ne sont pas ce qu'elles ont l'air d'être, et que l'on retrouve d'ailleurs dans **Buckaroo Banzaï**.

La seule critique que vous ait adressée le public, c'est que le film finissait une fois de trop...

Je sais, je sais... (Rires.) Nous n'arrivions pas à nous résoudre à faire finir Donald Sutherland dans la cosse d'un haricot ! Nous lui avons caché notre décision le plus longtemps possible, de sorte qu'il ne puisse pas dévoiler le pot au rose, mais j'aurais préféré une fin plus émotionnelle, moins stylisée. Mais les réactions du public sont tellement imprévisibles, de toute façon... Beaucoup de gens ont trouvé trop sinistre que Donald Sutherland succombe à son tour.

Une adaptation fidèle et moderne de «Dracula»...

DRACULA n'a pas eu le même succès...

Je suis encore incapable à ce jour de dire si c'est parce que nous avons raté quelque chose ou si le public en avait assez d'avance de voir des histoires de vampires. J'avais l'intention de proposer une adaptation très fidèle du livre de Bram Stoker en me posant une seule question : « A quoi devrait ressembler aujourd'hui un film tiré de ce livre ? » Mais il y avait des préalables, posés par le fait que le film avait déjà un producteur, un réalisateur et une vedette. Et quand la vedette s'appelle Frank Langella, ça veut dire que Dracula occupera le devant de la scène. En fait, j'aimais bien le personnage, mais comment voulez-vous innover dans ces conditions ?

Vous écrivez D-R-A-C-U-L-A et vous avez tout dit ! Il a une cape, et ainsi de suite. J'ai trouvé la mise en scène de John Badham parfaite, de même que le film en général, à une restriction près : il était trop lent. Mon script était plus rapide, plus incisif.

La fin était tout de même très ambiguë. Après la mort de Dracula au soleil, on ne sait pas très bien si c'est simplement sa cape qui s'en va au vent, ou s'il a réussi à s'échapper...

Dracula meurt bel et bien sur le bateau, mais quand on en arrive à ce genre de conclusions, on n'a plus qu'à espérer que le film distillera une magie particulière. J'aurais souhaité que l'image de la cape s'envolant soit plus spectrale, de telle sorte que le public sache, en voyant cette image, que Dracula avait, sans équivoque possible, réussi à survivre.

Ce qui est fascinant, tant dans LES PROFANATEURS DE SÉPULTURES que dans DRACULA, c'est que vous ne semblez jamais intimidé par le fait de vous attaquer à des sujets considérés comme classiques et que vous ne reculez pas devant l'idée de prendre des risques...

Vous risquez tout autant de vous faire conspuer par les spectateurs, que vous fassiez un film nouveau ou un film cent fois vu et revu. En ce qui me concerne, le fait d'accepter un projet implique que j'y consacrerai un an de mon existence. Ces deux films me faisaient l'effet d'être, l'un et l'autre, des défis amusants à relever. Et l'une des raisons qui me les a fait accepter tous les deux, c'est que j'avais pris beaucoup de plaisir à voir les originaux quand j'étais gamin. J'en avais vu des tonnes du même genre. Le plus bizarre, c'est que j'éprouvais une fascination maladive pour les films vraiment effrayants comme ceux de la Hammer. J'avais très envie de transcrire à mon tour des situations tendues à l'écran : des séquences dans lesquelles on verrait des gens s'enfoncer dans des corridors obscurs, accompagnés par une musique inquiétante et tout ce qui s'ensuit.

L'influence des bandes dessinées...

A voir BUCKAROO BANZAÏ, on imagine que les bandes dessinées ont eu aussi une grande influence sur vous ?

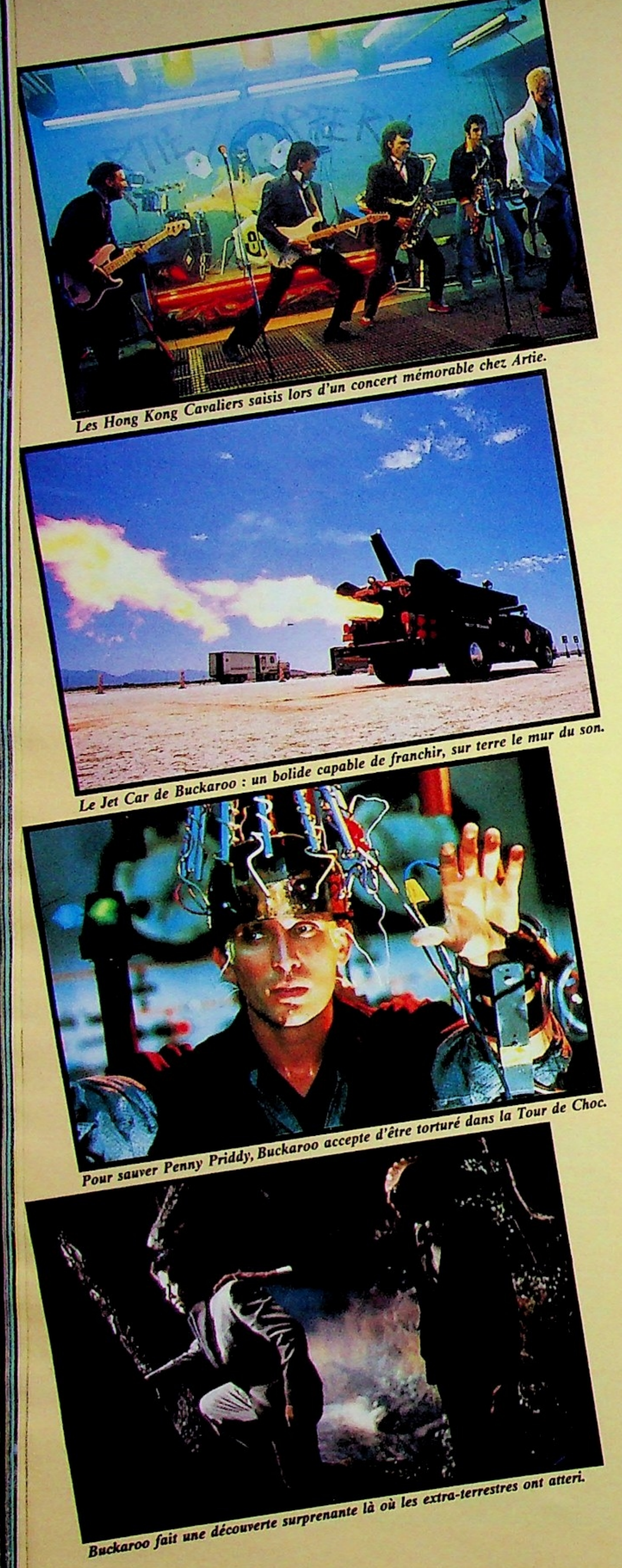
J'en ai lu des centaines, mais je serais incapable de vous dire aujourd'hui lesquelles je préférais. Je crois que je les aimais toutes parce que s'il y a une chose dont je me souviens en revanche, c'est que j'étais tout le temps en train d'en lire. Au risque de dire une chose horrible, je vous avouerai que je n'avais même pas de héros ! Plus tard, on a tous joué aux cow-boys et aux indiens ; tous les enfants de ma génération ont fait ça. **Darby's Rangers** (un film sur la Deuxième Guerre mondiale, avec James Garner) m'avait aussi fait une grande impression. On y a joué pendant un bon moment, les copains et moi ; sauf que personne ne faisait l'ennemi. Quand on nous tirait dessus, on était mort, et voilà tout. On se relevait et on continuait à jouer. A la même époque que j'ai commencé à lire pas mal de livres et que je me suis rendu compte que ce genre d'histoires n'avaient pas toujours un rapport avec la mort.

Est-ce pour cela que Buckaroo est, pour la première fois depuis un bon bout de temps, un héros de cinéma qui utilise sa cervelle pour penser ?

Oui. Il faut une menace de destruction nucléaire pour qu'il ceigne son arme. C'est très significatif pour moi. Voilà ce que j'entends par le fait d'introduire des idées dans des films grand public. Je voudrais que les enfants puissent se demander : « Comment ? Nos armes sont tellement précaires qu'un groupe d'étrangers pourrait nous détruire en une minute ? » Dans le même ordre d'idées, les bons extra-terrestres sont montrés sous les traits de Rastafariens Noirs qui passent traditionnellement pour des ennemis redoutables aux Etats-Unis... Espérons que ça en fera réfléchir quelques-uns sur le thème : « Après tout, pourquoi quelqu'un d'aussi différent de nous ne serait-il pas parfaitement respectable ? » C'est toujours bon à prendre. Je serais content si le fait que Buckaroo soit médecin et fasse usage de ses connaissan-



L'élite des extra-terrestres maléfiques : John O'Connor, John Whorfin et John Bigboote.



Les Hong Kong Cavaliers saisis lors d'un concert mémorable chez Artie.

Le Jet Car de Buckaroo : un bolide capable de franchir, sur terre le mur du son.

Pour sauver Penny Priddy, Buckaroo accepte d'être torturé dans la Tour de Choc.

Buckaroo fait une découverte surprenante là où les extra-terrestres ont atteri.

ces pour résoudre le problème posé par le scénario décidait un jour un gamin à faire attention à ce qu'il apprend à l'école, à considérer les études d'un autre œil et à y prendre plaisir.

Un robot japonais et un homme des cavernes...

Maintenant que vous avez tâté de la mise en scène, pensez-vous que vous pourrez de nouveau vous contenter d'écrire des scénarios ?

Oui, oui, c'est déjà fait. « Ils ne m'auront pas ! » (Rires.) Ça m'amuse de changer de registre et de rester tranquillement chez moi à écrire. Je suis en train de mettre la dernière main à un scénario pour la Columbia intitulé **Nuts and Bolts** (« écrous et boulons »). Il s'agit de deux travailleurs américains passablement désaxés. Ils volent un robot très perfectionné à leur usine automobile du Tenessee — dirigée par des Japonais — dans l'intention illusoire de le remettre à l'industrie américaine.

Bien des gens à votre place considèreraient comme une régression le fait de vous remettre à la machine à écrire...

Je n'ai pas de plan de carrière. Je ne gaspille pas ma vie à me demander si je ne suis pas en train de la gâcher ! Je me fie à mon jugement. Bien sûr que j'aimerais continuer à mettre des films en scène. J'ai écrit pendant la post-production de **Buckaroo Banzaï** ce que j'espère être mon prochain film, pour la Columbia également. C'est l'histoire d'un homme préhistorique, un homme d'il y a 50 000 ans, qui se retrouve propulsé à New York, dans l'East Village. Il ne s'intègre évidemment pas et finit par repartir. C'est un genre d'homme des cavernes, mais rien à voir avec **Iceman**. Ça s'appelle **Alley Oop**.

La bande dessinée ?

Le titre seulement. C'est une histoire qui n'a pratiquement rien à voir. Le personnage ne ressemble même pas au héros de la bande dessinée. Cela dit, je suis très sensible au fait que nous ne faisons qu'emprunter un titre, ce qui risque accessoirement d'empêcher qui que ce soit de l'utiliser pendant un bon bout de temps pour adapter vraiment la bande dessinée. Mais quand la Columbia a pris contact avec moi, ce qui m'a plu dans **Alley Oop**, c'est cette idée de l'homme primitif transplanté dans un environnement contemporain. Je ne vois pas comment on pourrait traduire le style ou les personnages de la bande dessinée à l'écran pendant toute la durée d'un long métrage. D'ailleurs, l'intrigue de la bande dessinée est trop mince pour justifier une véritable adaptation. Je ne saurais pas écrire un scénario dont j'aurais l'impression qu'il ne pourrait pas marcher, en termes artistiques ou financiers. Cela dit, je me ferais l'impression d'être un voleur si le générique du film ne mentionnait pas quelque part : « D'après les personnages créés par Vince Hamlin. » C'est même la première chose que j'ai faite figurer sur mon script. Il est évident qu'il n'y aurait pas de film sans l'argument fourni par la bande dessinée, parce que je n'en aurais tout simplement pas eu l'idée tout seul. J'ajoute que j'ai beaucoup lu cette bande dessinée, de sorte que Hamlin a véritablement eu une influence sur ce que j'ai écrit.

La Columbia n'avait-elle pas, au départ, pensé à John Belushi pour incarner ALLEY OOP ?

Oui, mais apparemment cela venait, au départ, de la fascination qu'éprouvait, il y a quelques années, le responsable du studio, Frank Price, pour le personnage. Après la mort de Belushi, Price ayant quitté la Columbia, le studio aurait oublié le projet s'il n'avait pas été doté d'une inertie propre. Au moment de décider du renouvellement des droits, la Columbia a demandé à voir un scénario en bonne et due forme avant de signer. Ils n'aimaient probablement pas ce qu'ils avaient lu jusque-là sur ce thème, puisqu'ils se sont mis en quête d'un scénariste. Cela dit, ce que la Columbia portera à l'écran en fait d'**Alley Oop** peut encore changer.

Quel scénario avez-vous imaginé ?

Dans la mesure où la créature n'est pas véritablement différente des autres citoyens étranges qui hantent le Village et où elle est dotée d'une certaine intelligence, elle parvient à passer relativement inaperçue parmi nous. Ce qui m'autorise un commentaire social. De même, et ce n'est pas le moins drôle, que la bande dessinée originale. Alley Oop finit par rencontrer une femme, ce qui me permet de raconter une histoire d'amour plutôt bizarre entre un garçon et une fille. Le scénario, de même que celui de **Nuts and Bolts** ou de **Buckaroo**, fait la part belle à l'humour, mais il est moins complexe. Je voudrais que mon prochain film soit plus chaleureux que **Buckaroo**. Les personnages d'**Alley Oop** sont plus grands que nature, mais le film ne sera pas dépourvu de moments d'émotion et de tendresse, brefs mais très intenses. C'est un scénario difficile à raconter, mais jusqu'ici, il plaît au studio. Evidemment, après ce qui est arrivé à **Buckaroo Banzaï**, il n'est pas exclu qu'ils décident un jour que « ce scénario est aussi stupide que son premier film... »

(Trad. : Dominique Haas)



A bord du vaisseau mère des Lectroïds, placé sur orbite, le commandant suprême décide des mesures à prendre.

Anthony Perkins, réalisateur de
PSYCHOSE III

par William Rabkin

Du vent, Jason. Bouge tes fesses, Leatherface. Retourne en enfer, Fred Krueger : PSYCHO III est de retour, et le tueur psychopathe préféré de l'Amérique avec !

D'accord, les armes de Jason sont plus spectaculaires et Krueger passe plus facilement à travers des portes fermées, mais Norman Bates a un avantage sur tous les autres tueurs fous du quartier ...

... C'est que les gens l'aiment bien !

« Le public éprouve de la sympathie pour Norman, nous explique Hilton Green, le producteur de **Psychose II** et **III**. *D'ailleurs, il ne fait rien de mal, en fait : Norman est le plus gentil, le plus doux et le plus accommodant des hommes ; c'est sa mère qui tue, pas lui. Tout ce que Norman demande, c'est de vivre normalement, mais on ne le laisse pas tranquille. C'est un personnage qui attire la sympathie. Et il n'y a pas beaucoup de personnages d'assassin pour lesquels on se sente autant de compassion ».*

La dernière fois que nous avons vu cet adorable psychopathe, il était en triste état : le pauvre bougre en était réduit à assommer de vieilles dames avec une pelle ! Dans **Psychose III**, Norman nous revient au mieux de sa forme et il a troqué sa pelle pour deux nouvelles armes : un couteau de cuisine étincelant et un fauteuil de metteur en scène.

Anthony Perkins : le tueur à la caméra !

C'est qu'Anthony Perkins, qui a été Norman pendant vingt-cinq ans, s'est vu confier la tâche de lui redonner vie ... dans la peau du réalisateur de **Psychose III**.

« Il n'y a pas un réalisateur vivant qui aurait pu mettre en scène Norman avec autant de science que Tony, poursuit Green. *Il fait un travail remarquable. Il sait merveilleusement prendre les techniciens, il a un succès fou auprès des acteurs ... Il sait tout faire. Il faut le voir, dans les scènes où les acteurs ne font pas tout à fait ce qu'il veut, en obtenir le maximum sans les froisser ».*

Roberta Maxwell, qui incarne une journaliste acharnée à poursuivre Norman, ne peut qu'acquiescer : *« Tony est très gentil, très intelligent et tout simplement génial !* déclare la jeune femme, qui a accepté le rôle uniquement pour pouvoir tourner avec Anthony Perkins. *Etant lui-même acteur, il connaît les acteurs, leurs craintes, le sentiment de perpétuelle insécurité et la tension qu'ils éprouvent, et il sait ce qu'il faut faire pour les soulager. Perkins est quelqu'un en qui on a confiance ; on sait que, quoi qu'il puisse nous demander, il a raison. Je trouve qu'il m'a beaucoup aidée ».*

Quant à Perkins, s'il s'amuse beaucoup dans son nouveau rôle de metteur en scène, il éprouve certaines difficultés à en parler : *« Je préfère ne pas me répandre encore en anecdotes sur ma fabuleuse carrière de réalisateur*, nous confie-t-il avec humilité.

Cela dit, l'atmosphère qui règne sur le plateau 2 des Studios de l'Universal est un vivant hommage au talent de Tony Perkins : bien qu'on y trouve aussi bien le Motel Bates que la Maison de la mère et l'étang préféré de Norman, lorsque Perkins paraît, toute l'attention se concentre sur lui.

« Il y en a une qui n'est pas rentrée », explique le shérif à un Norman très nerveux, dans le salon fané de la Mère. « Elles sont parties en même temps, vers trois heures, et personne n'a remarqué son absence ».

Norman fronce les sourcils. Décidément, il n'échappera jamais à son passé. « Chaque fois que quelqu'un disparaît, c'est tout de suite à moi que vous pensez ? »

C'est le problème, quand on est précédé par une certaine réputation : que la moindre petite pécore disparaisse, et tout le monde vous tombe instantanément sur le dos avant même que le corps ait été repêché ...

Norman Bates, champion du box-office !

La réputation de Norman est assez différente à l'Universal : là-bas, on l'adore tout simplement. Pour certains, ce n'est peut-être qu'un vulgaire assassin, mais pour d'autres, c'est Norman le champion du box-office.

Voilà pourquoi l'Universal s'est lancée dans cette entreprise, mais ce n'est pas la raison pour laquelle techniciens et interprètes se sentent pareillement impliqués. Au départ, personne ne voulait entendre parler de donner une suite au film. Jusqu'à ce que l'Universal produise le scénario de Charles Edward Pogue ...

« Lorsque les responsables de l'Universal sont venus me parler de **Psychose III**, raconte Green, *je n'ai même pas voulu jeter un coup d'œil au script. Il a fallu qu'ils insistent. Ça ne me disait vraiment rien, mais j'ai été plus qu'agréablement surpris ».*

Tout comme Perkins : *« Ce que j'ai surtout apprécié dans le scénario*, nous explique-t-il, *c'est sa* **sauvagerie** *et sa rigueur en même temps. Il représente l'équilibre parfait entre la raison et l'irraisonné ».*

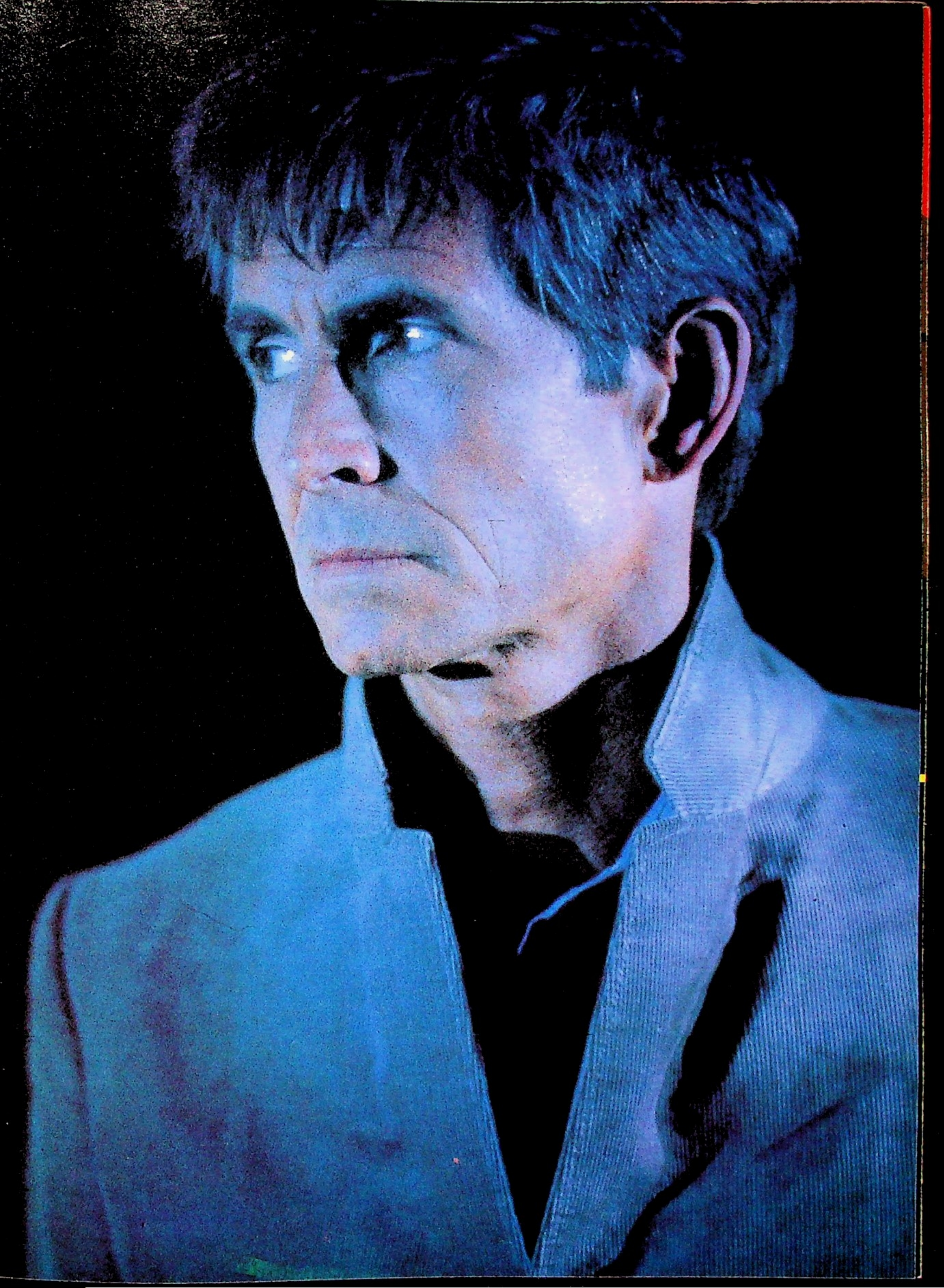
Mais ce n'est pas la seule raison qui lui fit aimer le projet : *« Je cherchais depuis toujours un sujet de film à mettre en scène, mais il fallait que j'éprouve pour l'histoire et les protagonistes une affinité particulière. J'ai eu l'impression que c'était le scénario rêvé pour un réalisateur débutant tant les scènes étaient bien écrites. Elles possédaient déjà leur propre autonomie ».*

« Je dispose du story-board complet pour tout le film, admet-il. *Au moins, comme ça, on sait où aller même si on ne le suit pas aveuglément. D'ailleurs, on n'a pas besoin de se préparer exagérément quand on a la chance de travailler avec un opérateur de prises de vues aussi créatif que Bruce Surtees. Il a un don inouï d'innovation ».*

L'héritage d'Alfred Hitchcock ...

L'ennui, évidemment, quand on met en scène la suite d'un film comme **Psychose**, c'est qu'on risque d'être comparé à Hitchcock, mais ça n'a pas l'air de troubler Perkins : « Dans **Psychose II**, *Richard Franklin a essayé de s'émanciper du style du premier* **Psychose**, se remémore Antony Perkins. *Ce qui était très risqué de sa part ; c'était tout à son honneur, d'ailleurs, d'autant plus que son nom avait été associé à celui d'Hitchcock et qu'il tenait à ce que les images de son film ne soient pas non plus en rupture avec le premier. Je crois tout de même que mon film sera un peu plus imprévisible que* **Psychose II** *; en tout cas, nous y travaillons certainement dans un esprit de plus grande liberté, et je pense que le public y reconnaîtra notre audace ».*

Audace à laquelle Perkins croit si fermement qu'Hitchcock lui-même aurait cédé s'il avait été encore là pour faire le film : *« Je suis sûr qu'Hitchcock se sentirait parfaitement chez lui dans le cinéma contemporain*, déclare Perkins. *S'il était encore de ce monde, il utiliserait sans aucun doute des techniques maintenant parfaitement admises du public et qui ne l'étaient peut-être pas à l'époque où il a*



réalisé ses meilleurs films ».
La comparaison avec Hitchcock n'inquiète pas davantage Green, qui a travaillé avec le Maître sur **Psychose** : *« Mais, je ne comparerai jamais personne avec M. Hitchcock, parce que je pense que ce n'est pas une chose à faire*, nous dit le producteur. *Il n'y a qu'un Alfred Hitchcock par génération. Il y avait quelque chose de magique, chez lui ».*
D'ailleurs, chacun au Studio sait pertinemment que ce n'est pas le style qui attirera le public dans les salles pour voir **Psychose III** ; c'est Norman ...
« Je me demande ce qui fait que les gens aiment tant ce genre de films, au fond, nous confie-t-il. *Il faut croire qu'Hitchcock avait mis le doigt sur quelque chose. Je ne pense pas qu'aucun de ceux qui ont fait* **Psychose** *à l'époque se doutaient qu'il aurait cet impact. Et voyez comme le mythe a traversé les années ... »*
La raison de la popularité de Norman tient peut-être à ce qu'il y a un peu de lui dans chacun de nous ?
« Qu'on veuille ou non l'admettre, qu'on s'en souvienne ou non, on a tous, à un moment donné, rêvé de tuer sa mère quand elle ne voulait pas nous laisser faire quelque chose, laisse tomber Roberta Maxwell. *On dépasse ce stade, parce qu'il faut bien vivre avec sa haine quand on vit en société, mais on a tous connu ça. Le monde est en flammes. Il y a des gens qui deviennent fous un peu partout, à tout bout de champ ».*
Maxwell croit plutôt que c'est avec les problèmes de Norman que le public s'identifie : *« On refuse de succomber à la haine*, nous explique-t-elle. *Tout ce qu'on veut, c'est être heureux, faire ce qu'il faut pour tout le monde. Jusqu'au moment où la créature primitive, enfantine, non-civilisée qui est en chacun de nous, prend le dessus ».*

La nonne et l'assassin ...

Pour Diana Scarwid, qui joue une nonne en rupture de ban tombant amoureuse de Norman, ce dernier est un personnage profondément tragique : *« Norman ? C'est quelqu'un qui a peur et qui souffre »*, nous révèle l'actrice qui s'y connaît en personnages écorchés vifs (il faut dire qu'elle a connu un très grand succès pour son interprétation dans des films comme **Inside Moves, Rumblefish** et **Silkwood**). *« Et sa douleur est devenue comme un trou noir qui dévore tout en lui. Il connaît par moments des accès de bonté, lorsqu'il recouvre son intégrité, mais l'obscurité dans laquelle il vit, pour quelque raison que ce soit, quelle que soit la douleur qu'il ait connue lorsqu'il était petit, a sur lui une trop forte emprise ».*
C'est la force de la personnalité exceptionnelle de Norman qui distingue **Psychose** et ses séquelles de tous les autres films d'horreur.
« J'avoue que je n'ai pas une passion particulière pour les films qui mettent en scène des tueurs fous, nous confie Green. *Ils ont perdu tout mystère, maintenant, et ne trouvent plus de justification que dans la surenchère dans l'épouvante, l'horreur, la boucherie. Il est temps de pendre un peu de recul et de se remettre à faire de bons films — non pas que ceux-ci ne soient pas bons, mais j'ai le sentiment qu'ils échappent un peu même à ceux qui les font ».*
De ce point de vue, au moins, on peut être sûr que **Psychose III** n'échappera pas à ses auteurs : *« Je ne crois pas que celui-ci sera aussi sanglant que* **Psychose II**, continue Green. *On est bien obligés de sacrifier à une certaine violence, parce que c'est ce que les spectateurs attendent et qu'il n'est pas question de les décevoir — après tout,* **Psychose**, *on sait ce que ça veut dire — et il faut bien qu'ils voient de temps en temps arriver le psychopathe derrière certaines portes, mais nous tenons à éviter de sombrer dans un bain de sang. Pas question de ça chez nous. Nous ne succomberons pas à l'horreur graphique ».*

Un style gothique et réaliste ...

Le sang n'est pas le seul élément qui distingue **Psychose III** de tant d'autres films d'horreur ; pour celui-ci, Perkins insiste sur le réalisme : « **Psychose III** *n'est résolument pas un film à effets spéciaux*, affirme-t-il. *Comme dans les deux qui l'ont précédé, il y aura aussi peu d'effets que possible. Après tout, il n'y a rien de surnaturel dans cette histoire, et comme nous racontons des évènements banals, qui pourraient se dérouler n'importe où, il n'y a aucune raison de faire appel à des spécialistes des spectres et autres fantaisies. Tout doit paraître tout à fait naturel ».*
C'est le propos même du film qui l'exige, et c'est ce qui en fait tout l'intérêt, justement.
« Le scénario est parfaitement réaliste ; du pur gothique, poursuit Perkins. *Il pousse les personnages dans leurs derniers retranchements, mais les fondements de l'histoire sont tout ce qu'il y a de plus réalistes. Quand on consulte les livres et les encyclopédies de cinéma qui traitent des films de la même catégorie que* **Psychose**, *on constate que dans 85 % des cas, il n'est question que de morts-vivants, d'inconnu, d'inexplicable, de choses invisibles, fantômes, créatures, esprits, monstres ou autres. C'est une autre paire de manches que de faire un film qui se tienne dans les strictes limites de la réalité tangible ; or il est très important que tout ce que l'on peut voir dans* **Psychose** *et ses suites se cantonne au niveau du concret. J'aime les films qui échappent aux dures réalités de l'existence, mais ce n'est pas ce que nous voulons faire ici ».*
En l'absence de tout fantôme et de tout monstre, le poids du film repose donc sur les frêles épaules de Norman, mais quelle que puisse être la popularité personnelle du personnage, ses chances de succès seraient nulles s'il ne figurait pas dans un bon film et Hilton Green en est bien conscient.
« La lassitude que les séquelles inspirent au public dépend de la séquelle, laisse-t-il tomber péremptoirement. *Vous pouvez compter sur les spectateurs pour s'en lasser si vous ne les faites que pour encaisser des recettes, mais si vous vous donnez la peine de faire des films qui tiennent debout, aucun problème. Regardez la série des* **Rocky** *».*
Or Green considère que celle des **Psychose** est à ranger dans la même catégorie : *« Aussi longtemps que nous serons capables de faire de bons films et non pas des sous-produits tout juste en mesure de tenir l'affiche une semaine, je serai heureux de faire ce métier*, nous confie Green. *J'aimais Hitchcock de tout mon cœur ; pour moi il est irremplaçable, et je ne ferais jamais quoi que ce soit qui puisse discréditer son nom. Mais je crois qu'il aurait aimé* **Psychose II** *et qu'il n'aurait pas renié celui que nous sommes en train de faire. Je n'ai pas l'impression de trahir sa mémoire ».*

Jouer sur la curiosité du public ...

Tout en s'efforçant de faire des films de qualité qui ne se contentent pas d'attirer les curieux pendant la première semaine d'exclusivité avant de mourir de leur vilaine mort, Green est très conscient du fait que la curiosité, justement, a joué un rôle prépondérant dans le succès de **Psychose II** : *« Et j'espère bien que la curiosité attirera de nouveau les spectateurs à venir voir* **Psychose III**, s'esclaffe le producteur. *D'ailleurs, je ne crois pas que la plupart des gens qui sont venus voir* **Psychose II** *en soient sortis déçus au point de ne pas revenir voir la suite ! Je pense sincèrement que c'était un bon film et qu'il a plu au public. Il y a des gens qui ne l'ont pas aimé, mais c'est la règle du jeu. Et je suis sûr que la grande majorité est toujours fascinée par le mythe de Norman et de sa mère ».*
Mais la majorité en question sera-t-elle suffisante pour justifier un **Psychose IV** ? Ça a beau faire rire tout le monde sur le plateau de **Psychose III**, tous les décors arborent au dos de l'inscription « A GARDER POUR PSYCHOSE IV » !
« Je ne fais pas de pronostics, répond Perkins. *Si on m'amenait un bon scénario, qui fasse encore progresser le personnage de Norman, il se pourrait que j'étudie la question ».*
C'est une idée qu'il n'est pas seul à avoir eue ... *« Je ne sais pas s'il y aura un* **Psychose IV**, déclare Hugh Gillin, qui reprend là son rôle du Shérif Hunt, *mais s'il y en a un, si je suis dans le coin, et s'ils n'attendent pas trop longtemps pour s'occuper de Norman, je me retrouverai peut-être de nouveau dans la peau du shérif ».*
Hilton Green ne serait pas hostile non plus à une suite éventuelle. : *« Vous savez*, conclut-il avec un sourire, *Norman fait tellement partie de ma vie, maintenant ... Et puis, avec moi, il a toujours été très gentil ».*

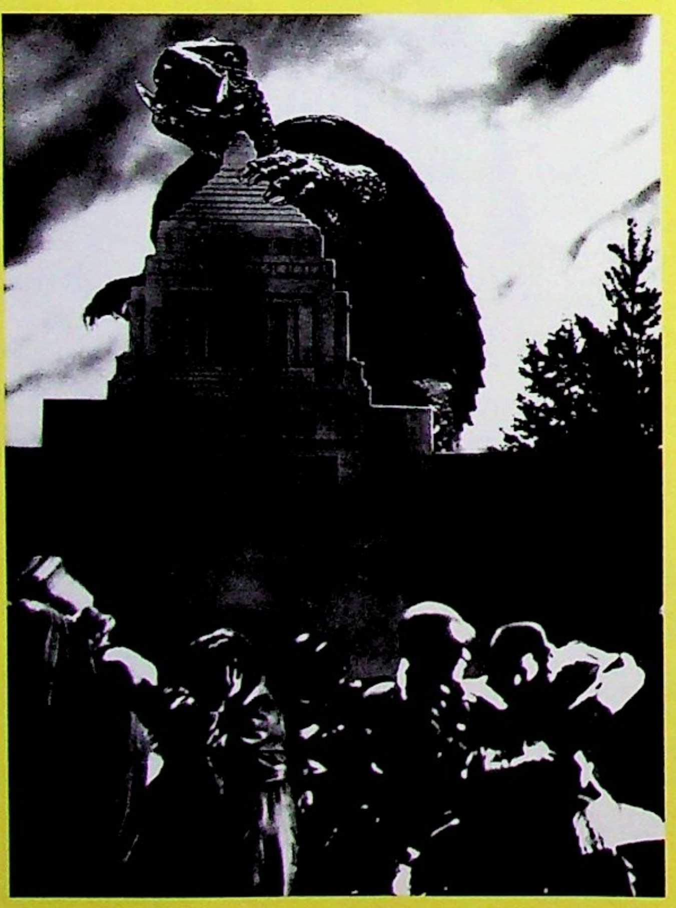
(Trad. : Dominique Haas.)



SADE
UN CERTAIN REGARD

M 1186 – 212 – 13 F

« Gamera » de Noriaki Yuasa (1964), le premier film d'une série produite par la Daiei, s'inspirait très largement du célèbre « Godzilla » réalisé dix ans plus tôt par Inoshiro Honda.





ORIENT - EXPRESS

par Riccardo Esposito et Giuseppe Salza.

. Une nouvelle rubrique où nous vous parlerons, de temps à autres, du cinéma fantastique chinois ou japonais, récent ou ancien. Pour l'inaugurer, ce mois-ci, une étude de la série japonaise GAMÈRA, un tour rapide de la « nouvelle vague » du cinéma de Hong-Kong, suivi d'un entretien avec le réalisateur de HEALTH WARNING (« Danger pour la santé ! »), un film de SF très particulier ...

Un ami des enfants appelé GAMERA

Réalisé par la Daiei dans une tentative visant à détrôner les monstres de la Toho et tout particulièrement GODZILLA (voir E.F. nº 59), la série de films ayant pour héroïne la tortue géante GAMÈRA fut essentiellement conçue pour un jeune public.
Cette option n'empêcha nullement cette série d'arborer de sérieuses qualités techniques et artistiques, auxquelles un judicieux dosage de rythme et d'humour devaient conférer une crédibilité savoureuse pour de multiples amateurs.
Dans cet article, nous avons reconstitué l'histoire de toute cette série ...

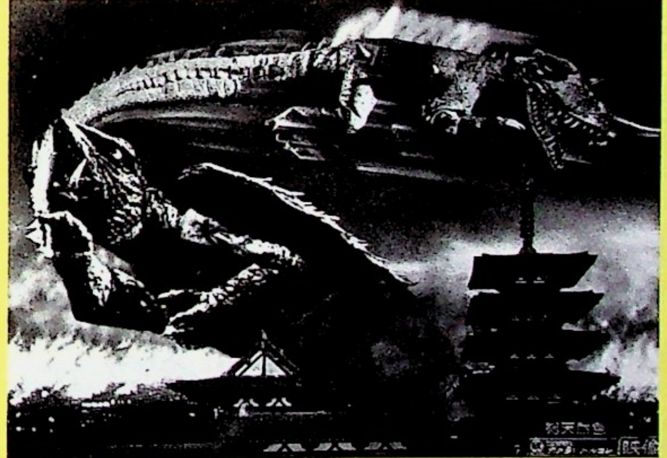
Le premier GAMERA

En 1964, l'équipe de la Daiei (Dai-Nihon Eiga), l'une des plus grandes firmes cinématographiques du Japon, commença le tournage d'un film destiné à rivaliser avec les films de monstres de la Toho. Le titre de ce film était Daigunjù Nezura, et son sujet traitait d'une borde de *nezumi* (rats) qui, lorsqu'ils consommaient un certain type de « nourriture spatiale », devenaient gigantesques, monstrueux, aussi gros que des veaux et s'attaquaient à des humains. On fit intervenir de véritables rats, sur un plateau qui représentait une ville en miniature. Les prises de vue durèrent dix jours, mais le film dut être annulé par la suite à cause des maladies provoquées par les tiques des rats ! Le metteur en scène du film était Mitsuo Murayama et le directeur des effets spéciaux Yonezaburò Tsukiji.
Les « combinaisons » de latex utilisées pour le film s'avérèrent très utiles, c'est ainsi que l'on décida de réaliser un autre film dans lequel il serait possible d'utiliser des « combinaisons » semblables.

« S'inspirer d'une légende esquimau ... »

Le producteur Masaichi Nagata (alors président de la Daiei) décida de s'inspirer d'une légende esquimau très connue qui était celle d'une mythique tortue volante. En japonais « tortue » se dit *Kàme*, le nouveau monstre reçut







« Gamera vs Barugon » (1966, de Shigeo Tanaka) fut le seul film de la série à être distribué en France (sous le titre « Des monstres attaquent »).

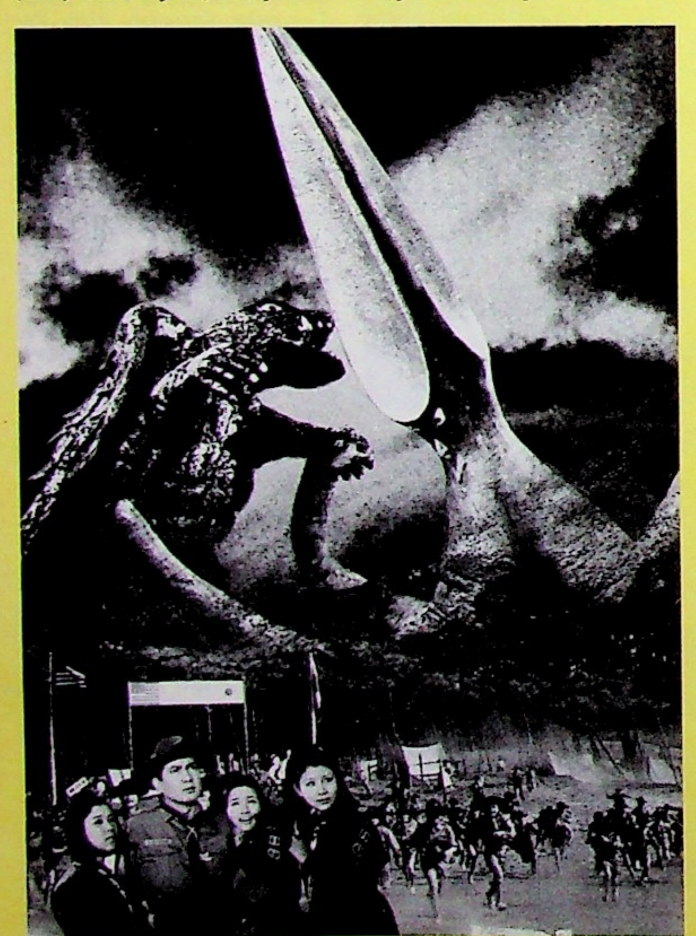
donc le nom de *Kàmera*. Par la suite, ce nom fut transformé en *Gàmera* pour l'exportation. Akira Inoue, le directeur artistique du film, dessina Gàmera et le technicien des effets spéciaux Masao Yagi construisit la combinaison de latex du monstre. La « combinaison » du premier film de la série mesurait deux mètres de haut, pesait 47 kilos et ses yeux et ses mâchoires pouvait être téléguidés par un technicien hors-champ. Par la suite Masao Yagi fonda la Ekisu Production, une société de techniciens des effets spéciaux qui allait pourvoir à la réalisation des « combinaisons » de Gàmera et de presque tous les monstres qui devaient être ses adversaires dans tous les films de la série.
Le film reçut le titre de Daikaijù Gàmera, et la mise en scène en fut confiée à Noriaki Yuasa. Ce dernier avait été l'assistant des metteurs en scène Kòji Shima, Teinosuke Kinugasa, Yùzo Kawashima, Umeji Inoue, et autres, et en 1964 il avait dirigé son premier film (Daikaijù Gàmera fut le deuxième) intitulé Shiawase nara Te O Tatako (« Applaudis si tu es heureux »). Le directeur des effets spéciaux était Yonezaburò Tskiji, que l'on surnommait à cette époque « l'Eiji Tsuburaya de la Daiei ».
Voici quel en était le sujet : un avion, porteur d'une bombe atomique tombe sur le Pôle Sud. Du champignon atomique émerge la forme de la gigantesque tortue Gàmera, que l'explosion a réveillée d'un sommeil de 8 000 ans. Le monstre se dirige vers le Japon en faisant des ravages (il absorbe l'énergie du feu et de l'électricité, puis émet du feu par la bouche). Le pays se prépare à la lutte, avec l'aide de savants et des services de défense militaires. Entre temps le monstre attaque des raffineries, des centres de recherche, des trains de voyageurs, etc. Dans l'île d'Oshima, un volcan entre en éruption et le monstre s'approche du cratère, où il tombe dans le piège que lui ont tendu les forces militaires et les savants, le fameux « plan Z » ; puis on le place dans une fusée spatiale et on l'envoie sur Mars.

« Concurrencer Godzilla ... »

Pour ce film aussi, comme cela avait été fait pour le *Gojira* (1954) de la Toho, on tourna quelques séquences supplémentaires réalisées par les Américains pour



Ci-dessus : « Gamera vs Gaos » (1967). Ci-dessous : « Gamera vs Viras » (1968). Ces deux films, ainsi que les suivants, furent réalisés par Noriaki Yuasa.



« vendre » plus facilement le film en Occident. Dans ce cas précis, ces séquences faisaient intervenir des coupes du microcosme humain s'évertuant à essayer d'arrêter Gàmera, et on y retrouve les acteurs américains Albert Dekker, Brian Donlevy et Diane Findlay. Ces séquences furent mises en scène par Richard Kraft, mettant à contribution le talent du directeur artistique Hank Aldrich.
Pour en venir aux caractéristiques de Gàmera, on imagina un monstre de 60 mètres de long, pesant 80 tonnes. Quant il vole, Gàmera rentre la tête dans sa coquille, ainsi que ses pattes avant et arrière, émet du feu par les quatre orifices où se trouvaient préalablement ses pattes, tourne sur lui-même et vole dans le ciel à une vitesse qui peut atteindre Mach 3 ! Gàmera est également capable de nager, atteignant la vitesse de 150 nœuds. Dans ce premier film, l'effet du vol de Gàmera fut obtenu par l'animation, mais dans les suivants on utilisa une maquette suspendue par des fils, qui contenait de la poudre à cartouches dans les orifices des articulations de Gàmera. Lorsqu'elle prenait feu, cette poudre produisait les jets enflammés faisant office de propulseurs.
Le film **Daikaijù Gàmera** fut distribué aux USA en 1966. Ce fut un gros succès pas seulement au Japon, mais également à l'étranger où il rapporta environ 3 000 000 de dollars. Il était évident que la Daiei déciderait de lui donner une suite ...

La série GAMERA

Dans son deuxième film, **Daikaijù Kettò Gàmera Tai Barugon (Les monstres attaquent, 1966)** de Shigeo Tanaka, nous découvrons que le monstre n'est pas arrivé sur Mars ; la fusée s'est brisée sur un essaim de météores et le monstre, libre, est retourné sur la Terre, juste à temps pour affronter un nouveau monstre, Barugon, né d'un œuf semblable à une opale découvert en Nouvelle Guinée. L'acteur Teruo Aragaki (connu également pour la série **Ultraman**) revêtit l'apparence de Gàmera — comme il le fit également dans les deux films suivants — tandis que le technicien Ryòsaku Takayama (décédé le 28 juillet 1892, il fut l'artisan de **Majin** et d'autres monstres de la Daiei) créa la « combinaison » de Barugon. Simple curiosité : la mise en scène fut confiée à Tanaka seulement parce que dans ce film Noriaki Yuasa dut s'occuper des effets spéciaux par suite du départ de Yonezaburò Tsukiji de la Daiei. Le film contient un certain nombre de scènes très suggestives, telle la lutte des deux monstres sur un fond d'antiques pagodes qui rappelle les assauts des Samouraï, ou la séquence au cour de laquelle le bébé-Barugon sort de son œuf-opale (c'est la scène préférée de Yuasa, exécutée à l'aide d'une petite poupée animée par un technicien caché sous le lit ; le bébé-Barugon était l'œuvre de la Ekisu Prods).

Une chauve-souris géante crachant des rayons laser ...

Dans le troisième film de la série, **Daikaijù Kùchusen Gàmera Tai Gyaosu, (1967)**, Gàmera se bat contre Gyaos, une sorte de chauve-souris géante qui crache des rayons laser géants. Ce film est le préféré de son metteur en scène, Noriaki Yuasa, et le nôtre également ; il s'agit probablement du meilleur film de la série. Gyaos possède beaucoup de points communs avec le vampire (il ne peut, entre autres choses, supporter la lumière du soleil), et tout le film baigne dans une atmosphère plutôt inquiétante. A partir de ce film la Daiei décida de choisir pour ses monstres une voie assez différente de celle qu'avait choisi la Toho, et de réaliser donc les films de Gàmera plus particulièrement pour le public des enfants. En outre, à partir de ce film, Noriaki Yuasa commença à s'occuper aussi bien de la mise en scène que des effets spéciaux, pour économiser par ce moyen sur le budget des films.
Dans le quatrième film, **Gàmera Tai Uchù Kaijù Bairasu, (1968)** de Noriaki Uyasa, Gàmera combat le calmar géant Bairasu, originaire de la planète Viras. A partir de ce film, la Daiei décida que, pour mieux exporter et distribuer les films de la série à l'étranger, il fallait qu'apparaissent également, en plus des traditionnels enfants japonais qui servent d'accompagnement aux hauts faits de Gàmera, des enfants américains et des enfants d'autres pays. C'est ainsi que la production commença à sélectionner des enfants étrangers choisis dans l'école américaine de Chofu.
On les utilisa par la suite, dans divers films de la série, aux côtés des autres protagonistes.
Pour **Gàmera Tai Uchù Kaijù Bairasu**, la Ekisu production créa six « combinaisons » différentes (de dimensions variés) et certaines maquettes du monstre Baraisu. En outre — probablement pour des motifs économiques, et pour gagner du temps — on modifia le style de vol de Gàmera qui, à partir de ce film, vole, poussée seulement par les jets de feu émis par ses pattes postérieures et par sa queue, laissant dépasser la tête et les pattes antérieures ; autrement dit sans plus tourner sur elle-même.

La participation des jeunes lecteurs ...

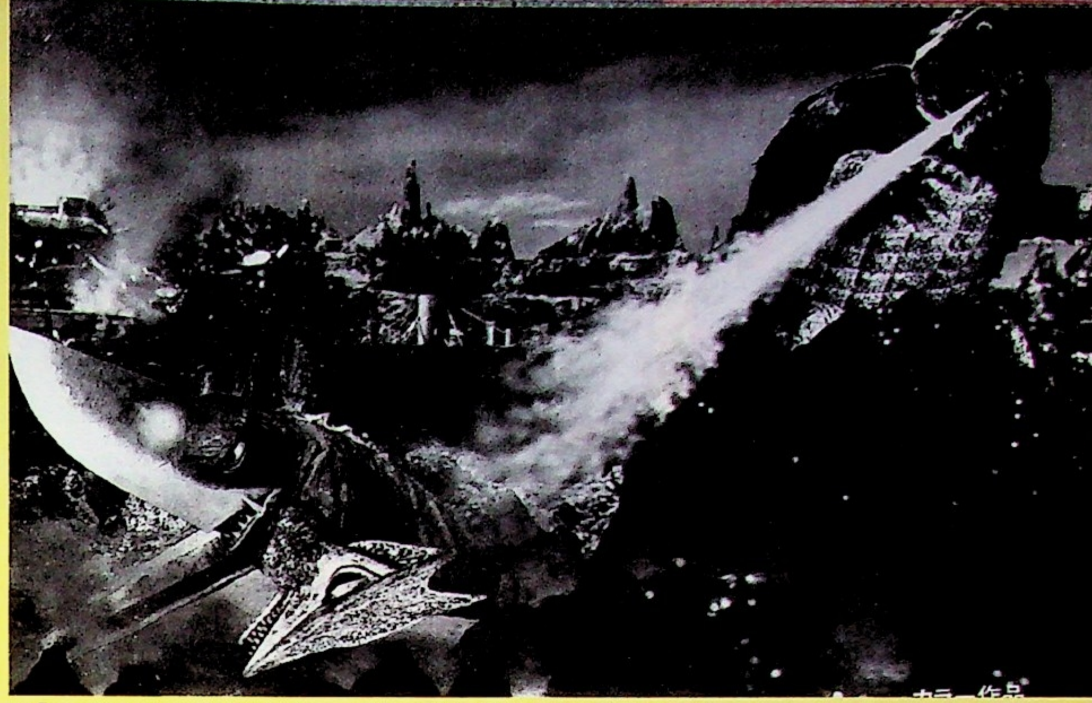
Dans le cinquième film, **Gàmera Tai Daiakujù Giron (1969)** de Noriaki Yuasa, Gàmera se heurte à Guiron (ou Giron, ou Guilon) sur une planète lointaine. Guiron — un reptile géant à la tête en couperet — est réalisé par la Kamai production (très mal, quoi qu'il en soit ; les monstres créés par la Kamai étaient nettement inférieurs à ceux, infantiles mais bien réalisés, de la Ekisu). Etant donné que le monstre Gyaos était extrêmement populaire auprès des enfants japonais, il fut re-proposé (couleur d'argent et rebaptisé « Gyas le monstre de l'espace ») dans ce film. Il fait une

brève apparition au cours de la première partie mais est immédiatement mis en pièces par Guiron.
Dans ce film (et dans le suivant) l'acteur Umenosuke Izumi remplaça Teuro Aragaki dans la « combinaison » de Gàmera. Izumi est actuellement occupé à incarner certains monstres du « monsters' attraction show » de la Tsuburaya Production. En outre, à dater de ce film, les noms des monstres opposés à Gamèra furent choisis à partir des noms proposés par les lecteurs de l'hebdomadaire de bandes dessinées « Shonen Magazine », qui lança un concours donnant aux lecteurs la possibilité d'inventer et de proposer les noms des ennemis de Gàmera !
Une dernière curiosité concerne le titre italien de ce film : en Italie en effet on l'appela **King Kong Contro Godzilla** et, dans le doublage italien Guiron fut baptisé « Godzilla » et Gàmera appelé « Grande King » (sic !).
Dans le sixième film de la série, **Gàmera Tai Daimajù Jaigar** (1970) de Noriaki Yuasa, Gàmera affronte Jiger (autre exécrable création de la Kamai Production) un monstre originaire de la terre perdue de Mū. Dans une séquence du film Jiger injecte une de ses larves dans le corps de Gàmera, qui s'en trouve mal. Par la suite les petits amis de la tortue géante entreront dans le corps de Gàmera dans un sous-marin de poche et tueront la larve de Jiger, obtenant ainsi la guérison du monstre. Un film ridicule, et le moins intéressant de la série ! Dans certains pays on américanisa le nom de Yuasa en Alan Kramer.
Dans le septième film, **Gàmera Tai Shikai Kaijù Zigura** ((1971) de Noriaki Yuasa, Gàmera se bat contre Zigra, une sorte de poisson préhistorique venu de la Terre parce que la mer de sa planète est polluée. Le monstre Zigra fut excellemment réalisé par l'habituelle Ekisu Production.

Mort d'une compagnie et d'une série ...

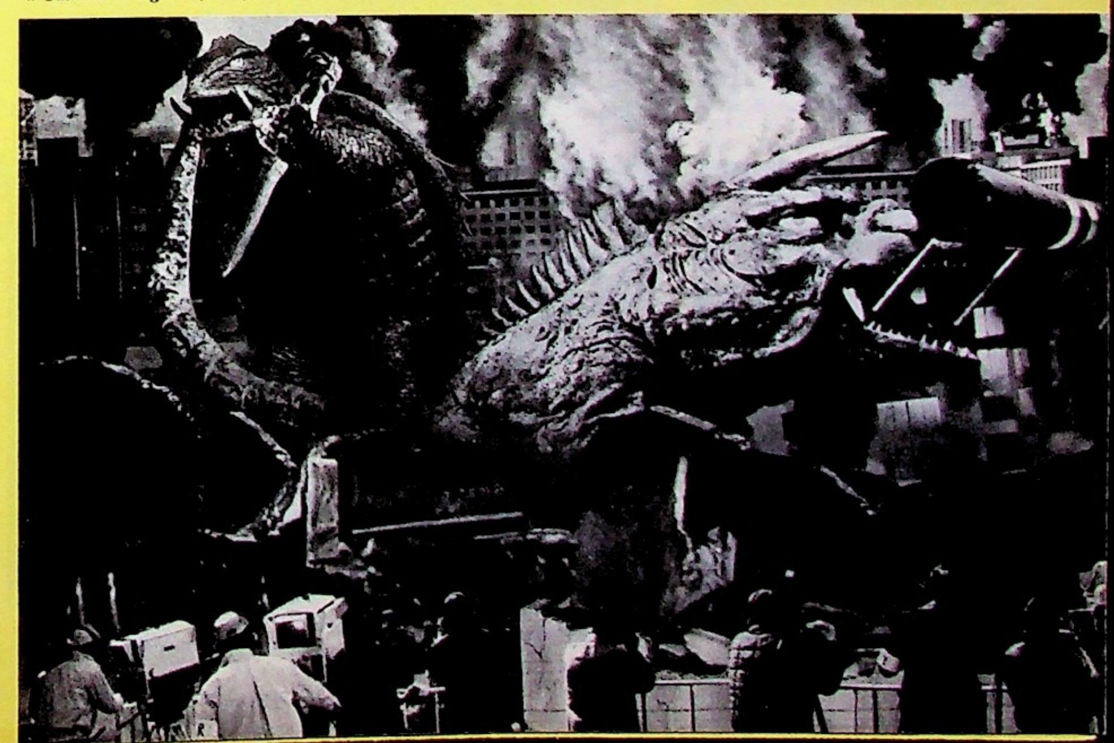
Le 23 décembre 1971, la Daiei déposa son bilan. Quelques années plus tard, au cours de l'été 1974, elle fut reprise par l'éditeur Yasuyoshi Toluma, et recommença à produire des films et des séries, T.V. En 1980, la Daiei produisit un autre film de la série Gàmera, **Uchù Kaijù Gamèra** (1980) de Noriaki Yuasa. En vérité, le film utilisa une grande partie du matériel tiré des films précédents, en particulier les luttes entre monstres. L'histoire ? Un vaisseau spatial pirate, Zanon-gò (pratiquement identique à un Star Destroyer de **Star Wars**) s'approche de la Terre. Une extra-terrestre, Giruge, descend sur la terre et rappelle de l'espace les grands monstres : Barugon, Gyaos, Bairasu, Guiron, Jiger et Zigra. Les monstres entreprennent leur œuvre de destruction.
Cependant Kelichi Kinoshita (le petit garçon qui aime Gàmera et qui a appelé sa petite tortue Gàmera) a trois amies, Kirara, Mitan et Marsha, des super-women dotées de pouvoirs extraordinaires. Elles proviennent de la pacifique planète M-88 et vivent sur la Terre comme des terriennes, se transformant parfois en extra-terrestres pour défaire les méchants. Elles font en sorte que la petite tortue de Keiichi devienne la « vraie » et gigantesque Gàmera. Tandis que les trois femmes s'occupent de Giruge, Gàmera attaque et vainc les six monstres de l'espace (il s'agit de séquences tirées des précédents films). A la fin Gàmera affronte Zanon-gò (qui est détruite) et meurt.
Pour ce film on construisit deux maquettes de Gàmera volant, à deux échelles différentes, qui furent utilisées dans de très rares séquences. On contruisit également une nouvelle « combinaison » du monstre, mais plus pour des motifs publicitaires que pour d'autres raisons (en effet les séquences dans lesquelles Gàmera se meut sur la terre ferme sont constituées de passages tirés des films précédents). Zanon-gò fut projeté comme une parodie de **Star Wars**, et construite par la Hiruma Model Craft. Le film comportait également des parodies de **Jaws**, **Rencontre du 3e type**, **Superman** et de films commerciaux et publicitaires japonais. On y voyait apparaître également deux personnages de dessins animés, Ginga Tetsudò 999 (**Galaxy Express 999e** et Uchù Senkan Yamato (**Space Cruiser Yamato**). Dernière curiosité : la leader des trois super-femmes, Kikara, est interprétée par Mach (Mattha) Fumiake, qui, avant de devenir actrice, était une lutteuse professionnelle. Dans le film, Mach chante également la chanson « Ai wa Mirai e » (« Amour pour le futur »), fil conducteur du film.
En définitive, les films de Gàmera doivent être considérés simplement comme des productions pour un public d'enfants (à partir du troisième film du moins). Souvent les films de cette série laissent voir des ambitions pédagogiques et explicatives ; presque tous les films de Gàmera contiennent des sollicitations et des messages adressés essentiellement aux enfants : la confiance dans les forces de l'ordre, la confiance en ses propres forces, le respect de l'autorité paternelle, la méfiance envers les étrangers même lorsqu'en apparence ils se présentent sous un aspect flatteur, dotés d'orgueil, d'esprit d'initiative, etc. Toutes ces valeurs sont implicitement répandues chez les enfants. Des valeurs positives, du moins dans la mentalité japonaise. Il ne nous reste, à nous, passionnés de cinéma fantastique, que le plaisir pris à la vision de ces films et ces quelques éclairs d'intelligente ironie que Noriaki Yuasa fait passer dans certains épisodes.

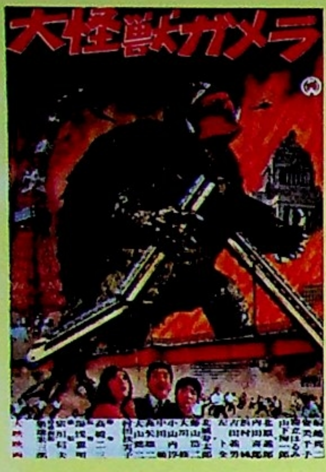
Riccardo Esposito
(Trad. : Anthony David)

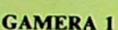


« Gamera vs Guiron » (1969) : Gamera affronte un curieux reptile géant à la tête en couperet.

« Gamera vs Jiger » (1970), dernier « authentique » film de la série, se situe durant l'exposition internationale d'Osaka.






GAMERA 1



GAMERA 2


GAMERA 3



GAMERA 4

FILMOGRAPHIE DE LA SÉRIE GAMERA

DAIKAIJÙ GÀMERA
(GÀMERA THE INVINCIBLE).

Japon (Daiei, 1964) - **Réal. :** Noriaki Yuasa - **Prod. :** Yonejirò Saito - **Prod. Ex. :** Masaichi Nagata - **Scen. :** Fumi (Nizo) Takahashi, d'après une histoire de Yonejirò Saito - **Scen. séquences additionnelles USA :** Richard Kraft **Photo. :** Nobuo Munekawa - **Eff. Spec. :** Yonezaburò Tsukiji - « Gàmera » a été construit par Masao Yagi **Production Designer :** Akira Inoue **Déc. séquences additionnelles USA :** Hank Aldrich - **Son :** Yukio Okumura - **Mus. :** Chuji Kinoshita **Mont. :** Tatsuji Nakashizu - **Int. :** Eiji Funakoshi (Dr Hidaka), Harumi Kiritachi (Kyoko), Junichiro Yamashita (Aoyagi), Yoshiro Uchida (Toshio), Michiko Sugata (Nobuyo), et (ed. USA) Albert Dekker, Brian Donlevy, Diane Findlay, John Baragrey-88 min. N. et B.

DAIKAIJÙ KETTÒ GÀMERA TAI BARUGON (GÀMERA VS. BARUGON/LES MONSTRES ATTAQUENT).

Japon (Daiei, 1966) - **Réal. :** Shigeo Tanaka - **Prod. :** Masaichi Nagata **Scen. :** Fumi (Nizo) Takahashi **Photo. :** Michio Takahashi - **Eff. Spec. :** Noriaki Yuasa, Fumi (Nizo) Takahashi, Ekisu production - « Barugon » a été construit par Ryòsaku Takayama - **Son :** Yuko Okumura - **Mus. :** Chuji Kinoshita - **Mont. :** Tatsuji Kakashizu - **Int. :** Kojiro Hongo (Keisuke Hirata), Kyoko Enami (Karen), Akira Natsuki (Ichiro Hirata), Koji Fujiyama (Onodera), Yuzo Hayakawa (Kawajiri), Ichiro Sugai (Dr Matsushita), Teruo Aragaki (Gàmera) - 106 min. - Couleurs, Daiei-Scope.

DAIKAIJÙ KÙCHÙSEN GÀMERA TAI GYAOSU
(GÀMERA VS. GAOS/RETURN OF THE GIANT MONSTERS).

Japon (Daiei, 1967) - **Réal. :** Noriaki Yuasa - **Prod. :** Hidemasa Nagata **Scen. :** Fumi Takahashi, d'après une histoire de Kazumasa Nakano **Photo. :** Akira Inoue - **Eff. Spec. :** Kazufumi Fujii, Noriaki Yuasa, Ekisu production - **Son :** Yukio Okumura **Mus. :** Tadashi Yamaguchi - **Mont. :** Tatsuji Nakashizu - **Int. :** Kojiro Hongo (Shiro Tsitsumi), Kichijiro Ueda (Tatsuemon Kanamaru), Reiko Kasahara (Sumiko Kanamaru), Naoyuki Abe (Eiichi), Taro Marui (Kuma), Tykitaro Hataru (Hachiro), Teruo Aragaki (Gàmera) - 87 min. (85 min. ed. USA) - Couleurs, Daiei-Scope.

GÀMERA TAI UCHÙ KAIJÙ BAIRASU (GAMÈRA VS. VIRAS / DESTROY ALL PLANETS).

Japon (Daiei, 1968) - **Réal. :** Noriaki Yuasa - **Prod. :** Hidemasa Nagata **Scen. :** Fumi Takahashi - **Photo. :** Akira Kitazaki - **Eff. Spéc. :** Noriaki Yuasa, Kazufumi Fujii, Yuzo Kaneko, Ekisu production - **Son :** Kimio Tobita - **Mus. :** Kenjiro Hirose - **Mont. :** Shoji Sekiguchi - **Int. :** Kojiro Hongo (Nobuhiko Shimada), Toru Takatsuka (Massao Nakaya), Kurl Crane (Jim Morgan), Michiko Yaegaki (Mariko Nakaya), Mari Atsumi (Junko Aoyama), Teruo Aragaki (Gàmera), Chikara Hashimoto (un alien), Saburò Shinoda (chef boy scouts) 75 min. Couleurs, Daiei-Scope.

GÀMERA TAI DAIAKUJÙ GIRON (GÀMERA VS. GUIRON/ATTACK OF THE MONSTERS).

Japon (Daiei, 1969) - **Réal. :** Noriaki Yuasa - **Prod. :** Hidemasa Nagata **Scen. :** Fumi Takahashi - **Photo. :** Akira Kitazaki - **Eff. Spéc. :** Noriaki Yuasa, Kazufumi Fujii, Kaimai production - **Son :** Kimio Tobita - **Mus. :** Shunsuke Kikuchi - **Int. :** Nobuhiro Kajima (Akio), Miyuki Akiyama (Tomoko), Christopher Murphy (Tom), Yuko Hamada (Kuniko), Eiji Funakoshi (Dr Shiga), Kon Omura (Kondo), Umenosuke Izumi (Gàmera) 85 min. Couleurs, Daiei-Scope.

GÀMERA TAI DAIMAJÙ JAIGAR
(GÀMERA VS. JIGER/GÀMERA VS. MONSTER X).

Japon (Daiei, 1970) - **Réal. :** Noriaki Yuasa - **Prod. :** Yonejirò Saito **Scen. :** Fumi Takahashi et Kazumasa Nakano - **Photo. :** Akira Kitazaki - **Eff. Spéc. :** Noriaki Yuasa, Kaimai production - **Mus. :** Shunsuke Kikuchi **Déc. :** Sho Inoue - **Int. :** Tsutomu Takakuwa (Hiroshi), Kelly Varis (Tommy), Katherine Murphy (Susan), Kon Omura (Ryosaku), Frank Gruber (Dr Williams), Junko Yashiro (Miwako), Sanshiro Honoo (Deisuke), Umenosuke Izumi (Gàmera) - 83 min. - Couleurs, Daiei-Scope.

UCHÙ KAIJÙ GÀMERA
(SUPER MONSTER GÀMERA).

Japon (Daiei, 1980) - **Réal. :** Noriaki Yuasa - **Scen. :** Nisan Takahashi - **Photo. :** Akira Kitazaki - **Eff. Spéc. :** N. Yuasa, Akira Kitazaki, Hiruma Model Craft - **Mus. :** Shunsuke Kikuchi **Int. :** Mach Fumiake, Yaeko Kojima, Yoko Komatsu, Keiko Kudo, Koichi Maeda - 106 min. - Couleurs, Daiei-Scope.
Disponible en France (en video-cassette) sous le titre : **Gamerak**, et distribué dans les cinémas français sous le titre : **Gamerak et les 3 superwomen.**

L'auteur remercie son ami Tomoyuki Hase, le réalisateur Noriaki Yuasa, Makoto Fujikawa et Michiko Ioka de la Daiei Co. Ltd, pour leur aimable collaboration.



GAMERA 5



GAMERA 6



GAMERA 7



GAMERA 8

ASPECTS DU NOUVEAU CINÉMA FANTASTIQUE DE

HONG-KONG

Le « nouveau » cinéma fantastique made in Hong-Kong est un genre tout à fait à part, pratiquement inconnu en Europe, à l'exception des œuvres de Hark Tsui, qui furent présentées (avec succès !) au Festival de Paris du Film Fantastique.
Le film de Kirk Wong, HEALTH WARNING (1983), nous fournit l'occasion d'évoquer cette production dans ses grandes lignes ...

Dans les années soixante dix, certains jeunes cinéastes de Hong-Kong avaient fait leurs études dans des écoles de cinéma (de Hong-Kong ou de l'étranger), mais la majorité s'était formée au cours d'un long stage à la télévision chinoise qui, pour eux, fut un véritable « banc d'essai ». A partir de 1979, la combinaison de leurs efforts individuels acquit de plus en plus l'apparence d'un « courant » digne de ce nom. C'est alors que les critiques commencèrent à parler de *« nouvelle vague »* du cinéma de Hong-Kong, formant le vœu que le cinéma des nouveaux metteurs en scène puisse représenter une rupture radicale avec le cinéma commercial et remettre en question les modes d'expression courants du cinéma. Il existait la sensation diffuse que les jeunes réalisateurs qui perçaient allaient ouvrir des horizons idélogiques et esthétiques nouveaux au cinéma de Hong-Kong. Sept ans après, toutefois, on se rend compte que les espoirs d'alors étaient tout à fait exagérés. Il faut reconnaître cependant aux nouveaux metteurs en scène ce mérite : ils ont su accélérer la modernisation du cinéma de Hong-Kong et élever notablement la qualité moyenne de la production.

Une tradition « fantastique » littéraire ...

Le cinéma fantastique de Hong-Kong plonge ses racines dans la culture chinoise millénaire et dans les œuvres littéraires de grands écrivains chinois, plus ou moins spécialisés dans le récit fantastique, comme par exemple P'ou Song Ling (1640-1715), auteur entre autre du récit Xianü (« La Jeune fille chevalier errant »), adapté à l'écran par King Hu (A Touch Of Zen). Il existe toute une série de films (aussi bien en cantonais qu'en langue mandarine) depuis **The Burning of the Red Lotus Monastery** (1963) de Ling Yun jusqu'à **Yanzhi Hun** (« Le fantôme au rouge à lèvres », 1966) et de **Sheng Yu Si** (« La vie et la mort », 1949) de Zhu Shilin à **Qiannü Youhun** (« Le spectre d'une belle femme », 1960), relevant du genre « fantastique » et ignorés des critiques occidentaux. Ce sont souvent des films du filon kung fu et « wuxiapian » (films de cape et d'épée), qui contiennent des éléments explicitement fantastiques. Dans d'autres cas, il s'agit d'imitations des « kaidan eiga » (films d'horreur) et des « bake mono » ou « Obake mono » (récits de spectres) japonais.

« Don't Play with Fire » : un certain paroxysme de la violence made in Hong Kong.



Fantômes Chinois ...

En ce qui concerne ce qu'on appelle la « nouvelle vague » de Hong-Kong, il faut citer sans hésitation le film **Zhuangdao Zhen** (« J'ai rencontré un fantôme » —1980) réalisé par Ann Hui (Xu Anhua) sur un scénario de Joyce Chan (Chen Yunwen). C'est un film fantastique qui mêle passé et présent, un creuset de genres divers : science-fiction, mythologie, arts martiaux, opéra et comédie d'action. Ann Hui n'a malheureusement pas réussi à mettre en œuvre entièrement les potentialités du scénario. D'autre part Joyce Chan lui-même n'est pas parvenu à enraciner la narration dans une structure satirique à fond historico-politique, et, de ce point de vue l'arrière-plan narratif, constitué par la présence des troupes d'occupation japonaises et qui est comme une seconde trame, perd tout intérêt. On ne trouve pas non plus le moindre éclairage sur la nature humaine en dépit des possibilités qu'offrait la présence des fantômes. Autre film fantastique du « nouveau courant » qu'il faut mentionner : **The Dead And The Deadly** (1983) de Wu Ma, véritable « kung fu ghost comedy » : Ma Lun (interprété par le réalisateur Wu Ma lui-même) feint la mort pour pouvoir toucher un héritage. Son ami Fatboy (l'acteur Samo Hung/Hong Jibao) croit qu'il est vraiment mort et se démène pour trouver son assassin. Irrité, Ma Lun tente de se faire passer pour le fantôme de son propre cadavre afin de dissuader son ami de venger sa mort. Après de nombreuses péripéties Ma Lun meurt pour de bon et son fantôme, authentique cette fois, supplie son ami Fatboy de faire quelque chose pour lui. Le fantôme s'empare ainsi du corps de Fatboy (la voix de Wu Ma parle depuis le corps de Samo Hung) pour accomplir sa vengeance, mais il ne lui est accordé pour cela qu'une seule nuit. Fatboy ne rentre pas à temps et meurt. Mais ce n'est pas encore terminé pour nos deux compères ... Un petit joyau plein d'excellentes trouvailles bien dirigé et interprété par deux acteurs irrésistiblement amusants.

La révélation d'un cinéaste inspiré : Hark Tsui

Le « cas » le plus intéressant, c'est cependant Tsui Hark (Xu Ke). Son premier long métrage, **Dieban (The Butterfly Murders**, 1979), présenté au 10e Festival International de Paris du Film Fantastique et de Science Fiction (voir E.F. nos 14 et 16) a contribué à la mise sur orbite du nouveau cinéma de Hong-Kong tentant de renouveller le genre de cape et d'épée (Wuxia). Cependant, cette « mixture » (science-fiction, thriller, horreur, etc ...) ne parvient pas à maintenir un véritable point de vue narratif et sa trame confuse le dessert. En outre, sa conclusion fataliste détruit la qualité allégorique de la narration et semble par rapport au reste du film une pièce rapportée. En dépit de tout cela, le nom de Tsui Hark a signifié une « nouvelle vague » de violence dans le cinéma de Hong-Kong. Son deuxième film, **Diyu Wu Men (We Are Going To Eat You**, 1980) était une tentative de mêler arts martiaux et cannibalisme ; sa troisième œuvre, **Diyi Leixing Weixian (Don't Play With Fire**, 1980), projetée au 11e Festival de Paris (voir E.F. no 22) et distribuée par la suite en France (sous forme de vidéocassettes) sous le titre **L'enfer des armes**, représente un certain paroxysme de la violence made in Hong-Kong. De **Don't Play With Fire**, il existe aujourd'hui deux versions : la seconde, mutilée à la suite de la censure imposée par le gouvernement de Hong-Kong, trahit complètement les intentions de la version originale.



« Don't Play with Fire » de Hark Tsui (1980) fut mutilé par la censure en raison de certaines séquences jugées « excessives »...

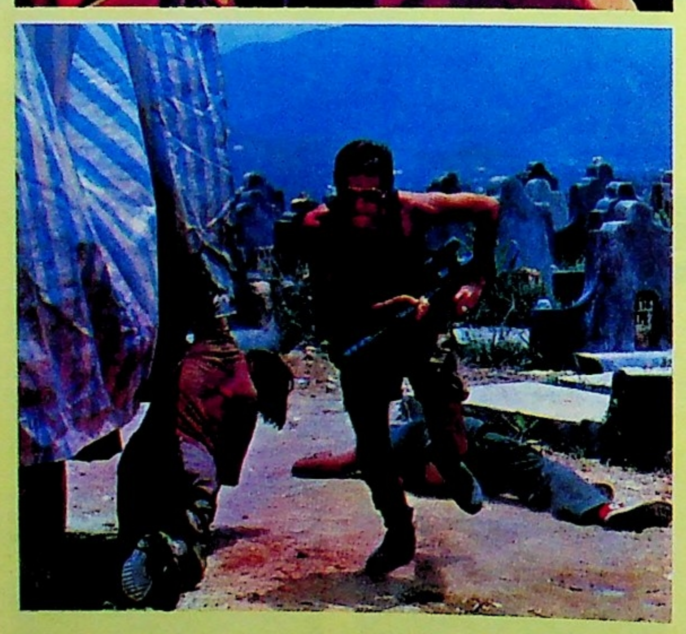
Des effets spéciaux à l'américaine ...

Par la suite Tsui Hark a dirigé Zu : **Warrior From The Magic Mountain** (1984), film relativement atypique par rapport à sa production précédente, sorte de retour à l'esthétique de Canton, à la poétique des films de cape et d'épée. Il s'agit en fait de l'adaptation d'une antique légende populaire chinoise, inspirée des illustrations traditionnelles des romans choinois, où les personnages planaient dans les cieux au milieu de paysages fantastiques, ou chevauchaient des dragons et des animaux fabuleux, comme dans les anciens textes taoïtes. Zu est le premier film de Hong-Kong qui fasse un usage systématique d'effets spéciaux à l'américaine. L'emploi des techniques modernes semble donc l'innovation la plus intéressante du nouveau cinéma de Hong-Kong, qui n'en apparaît que toujours plus inventif, audacieux et compétitif.

Un exemple valable de la bonne volonté des nouveaux metteurs en scène de Hong-Kong pour formuler de nouvelles propositions est celui de **Da Leitai** (**Health Warning**, 1983), film dirigé par Kirk Wong (Huang Zhigiang) sur un scénario du critique cinématographique (et directeur artistique du Festival Cinématographique de Hong-Kong) Gerald (Jerry) Liu, qui représente une nette tentative de dire « quelque chose de neuf » sur le cinéma du kung fu. En voici la trame : Au début du 21e siècle, une série d'erreurs technologiques a causé le désastre global. L'économie mondiale s'est effondrée. L'ordre social s'est brisé. Les jeunes survivants qui errent dans les rues sombres sont attirés par des clubs tribaux dans lesquels on pratique les arts martiaux, émergeant soudain dans un monde sans futur. Le culte de la pure force physique domine leurs vies. L'entraînement est obsédant, la compétition est un but en soi. Ah Wai et Ah Gai sont élèves du Straights Martial Arts Club, qui réincarne les vertus traditionnelles. Leurs rivaux appartiennent à l'Ex-gang, un club néo-nazi d'arts martiaux qui préconise un hédonisme décadent pour attirer les adeptes. Sous la conduite autoritaire de leur chef, les membres de l'Ex-gang s'entraînent, s'aidant de stimulants exotiques et de pratiques médicales artificielles et bizarres. La majorité de ses membres s'est soumise à la lobotomie pour mieux aider le chef dans sa lutte pour le contrôle absolu. Ah Wai et Ah Gai deviennent les amis de Monique et de Viva, qui travaillent pour l'Ex-gang en qualité d'hôtesses-bourreaux et qui initient les deux jeunes gens aux drogues et autres plaisirs, et aux dangers qui culmineront en un affrontement final entre Ah Wai et le chef de l'Ex-gang ... Le tout dans une atmosphère multicolore, peuplée de drogués, d'intoxiqués de video, de punks, de savants et de criminels neo-nazis. Avec aussi des ordinateurs, des jeux video, des éclairages psychédéliques, des fumigènes et tout un attirail qui n'avait jamais auparavant effleuré le cinéma chinois. Un véritable post-moderne made in Hong-Kong, inspiré sans aucun doute de **Blade Runner** (dont il conserve l'atmosphère ténébreuse, vaguement éclairée par des lumières au néon, et quelques séquences qui rappellent des scènes analogues du film de Ridley Scott) avec un clin d'œil à la série des **Mad Mission**. **Da Leitai** est surtout un film d'évasion, d'aventure, et en fait sa trame complexe n'est que prétexte aux images ; comme lorsque, à la fin du film, un enfant est littéralement « oublié » à l'intérieur d'une machinerie compliquée ; le public ne se soucie absolument pas de l'enfant, occupé qu'il est à suivre passionnement l'histoire à rebondissements. Morceau d'anthologie, enfin, que les figures des deux filles, Monique et Viva, décadentes « maîtresses » d'un monde en dissolution, sortes d'images sadiques au look futuriste et aux inflexions vocales dignes d'un film d'Andy Wharol ! Le film n'a pas connu un grand succès, et c'est dommage, car il représente l'une des tentatives les plus originales que l'on ait pu voir récemment dans le cinéma de Hong-Kong ...

Riccardo Esposito.
(Trad. : Anthony David)





Film cruel et sanglant basé sur la violence urbaine, « Don't Play with Fire » n'est pas sans évoquer les célèbres « Wanderers » et « The Warriors » américains, dont il possède l'impact et la redoutable efficacité.

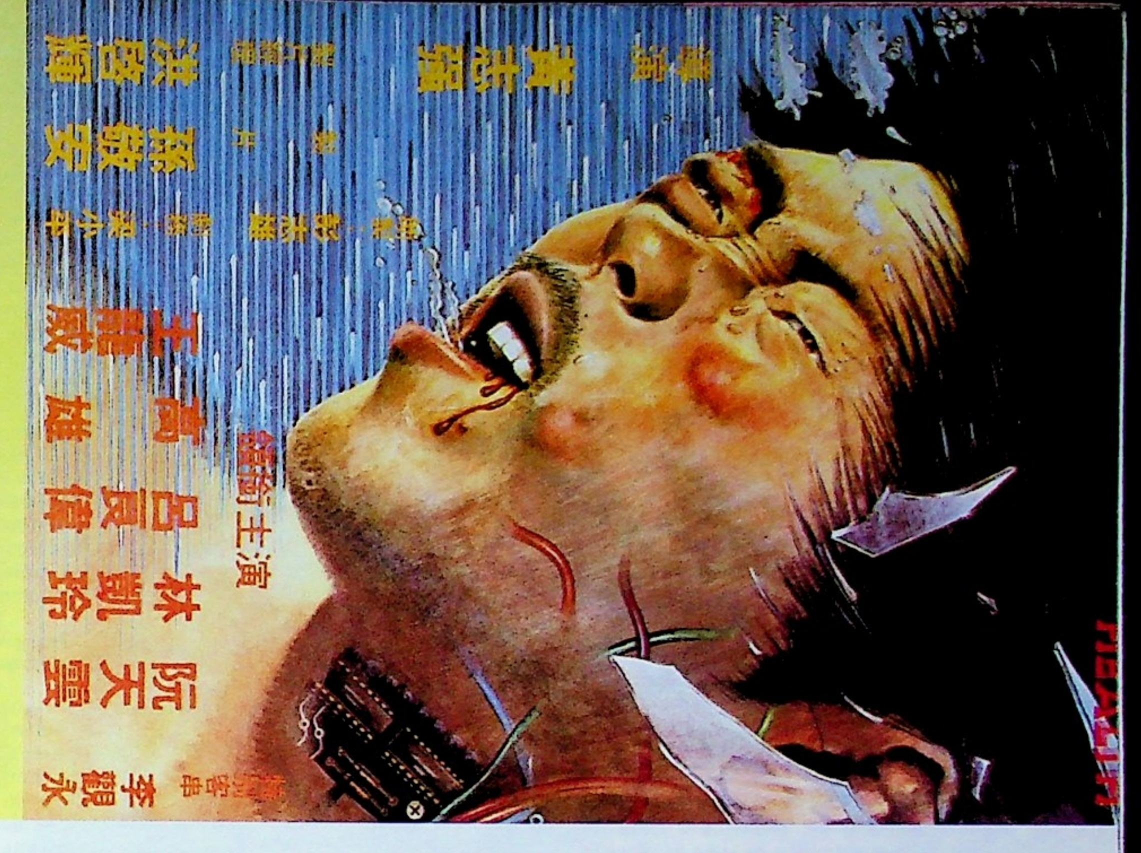
N.B. Les noms chinois sont cités d'abord dans la transcription *wade*, suivis du même nom dans sa transcription *pinyin* qui est désormais d'usage courant.

FICHE TECHNIQUE :

DA LEITAI / HEALTH WARNING (Hong-Kong, 1983) - **Réal.** : Kirk Wong - **Scén.** : Gerald (Jerry) Liu **Photo.** : Larry Siu - **Mus.** : Jim Shum **Mont.** : David Wu - **Prod.** : Dennis Chiu, Ringo Wong, Andy Hung - **Production** : Verdull Ltd. - **Int.** : Wong Lung-wai, Ko Hung, Lui Leung-wai, Venue Nguyen, Monica Lam - **Couleurs**. 85 mn.

Jery (Gérald) Liu

est un représentant typique de cette nouvelle génération de cinéastes qui a définitivement changé la façon de faire du cinéma à Hong Kong au cours de ces dernières années : de la production à la mise en scène, de la photographie au montage, des effets spéciaux au scénario. Il n'a que 26 ans, mais c'est une figure très connue car, depuis quelques années, il assume avec succès le rôle de directeur du Festival International du cinéma de Hong Kong. Sa formation, sa culture, sont fortement influencées par l'Angleterre, et son accent d'Oxford trahit des études faites au Royaume-Uni. Il a vécu ensuite quatre ans à New York où il a tourné un bref documentaire sur les immigrés chinois. *Health Warning* est son premier vrai contact avec le cinéma en tant qu'auteur. Dans cet entretien, Jerry Liu revendique son amour du cinéma, amour particulièrement repérable dans le film de Kirk Wong, lequel devrait nous réserver dans l'avenir d'agréables surprises...



Interviewé par Guiseppe Salza, Gérald Liu, scénariste de HEALTH WARNING déclare :

« Je considère que l'imagination de l'écrivain doit créer des propositions de vie dans le futur ! »

Le déclin des arts martiaux...

Tout d'abord, je voudrais connaître la situation actuelle du cinéma d'arts martiaux de Hong Kong, dans la mesure où HEALTH WARNING s'y rattache de façon évidente...

A vrai dire, la production de films d'arts martiaux à Hong Kong est dans une phase de déclin. Le nombre d'œuvres de ce genre produites chaque année diminue lentement, du fait que leur popularité n'est plus aussi nette qu'il y a quelques années — à la longue, l'audience de ces films a décru après que le public ait vu dix ans de suite de nombreux films d'arts martiaux. La nature même du film de kung fu a par la force des choses subi des mutations : de l'œuvre réaliste et très violente, typique des premières années 70, caractérisée par les films de Bruce Lee, on est passé à des œuvres qui renferment un léger sens comique, bien qu'elles contiennent toujours quelques séquences de combats. Les scénarios proposent en général des situations proches de la comédie, entrecoupées de scènes de violence. C'est l'optique dans laquelle sont réalisés les films de Jacky Chan...

De quelle façon s'accommode-t-on au cinéma du langage de Canton à Hong Kong ?

A Hong Kong, 98 % des habitants parlent une langue à eux, qui est justement le cantonais. De sorte que, dans la plupart des cas, les films produits ici sont tournés sans le son, pour que tout puisse être traité par la suite. Logiquement, en ce qui concerne la distribution à Hong Kong, les films sont toujours parlés en cantonais pour la population locale. Pour le marché asiatique au contraire, et en particulier pour Taïwan, les films sont sous-titrés en langue mandarine et en anglais. De sorte que les œuvres chinoises réalisées à Hong Kong offrent dans la pratique deux versions différentes, et qu'il arrive souvent, comme vous avez pu le constater dans Health Warning, que l'on ait recours aux sous-titres. Et quand d'ailleurs le film passe dans des salles où la population parle indifféremment le cantonais ou le mandarin, on peut écouter les dialogues tout en lisant les sous-titres...



« Health Warning ».

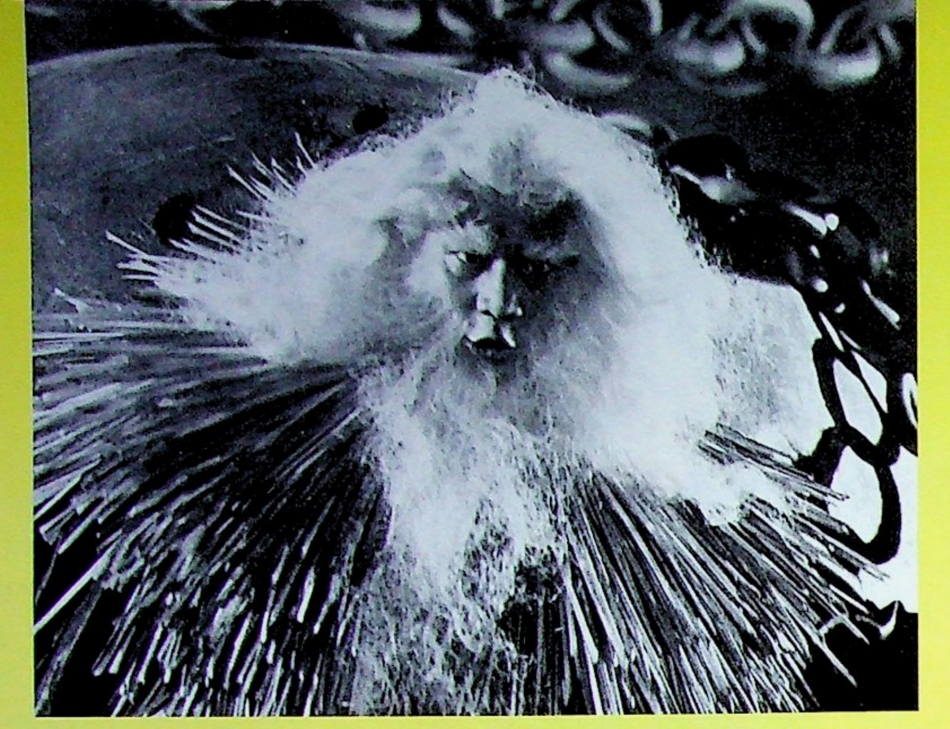
La qualification de scénariste que vous avez eue pour HEALTH WARNING représente-t-elle pour votre carrière le futur ?

Oh, je ne suis pas un scénariste à plein temps. Dans mon travail quotidien, j'ai d'autres activités ; je suis très impliqué par exemple dans la coordination culturelle pour le cinéma de Hong Kong (qui prend corps chaque année à travers le Festival International du film de même nom — N.d.A.). Dans ce domaine, beaucoup de mon temps de travail est consacré aux films. Pour les scénarios, la seule condition que je pose, c'est d'avoir affaire à des projets que j'estime intéressants.

Vengeance et humour...

Quelles sont les raisons de base qui vous ont amené à préparer une histoire de science-fiction comme celle de HEALTH WARNING ?

Le metteur en scène et moi, nous avions senti la nécessité de créer quelque chose d'où tirer un film qui serait au sens strict un film de genre, se référant aux arts martiaux. Il devait donc comporter tout ce que l'on trouve à la base des films de kung fu. Ceux qui étudient dans les écoles savent que quelque chose de terrible arrivera au cours du XXIe siècle. Dans notre film, ceci s'exprime à travers un fort désir de vengeance. Mais avant que le héros puisse parvenir à l'assouvir, il doit se soumettre pendant une longue période à des épreuves. Car il doit se prouver à lui-même, à travers les entraînements, qu'il est assez fort pour réussir. Ensuite, il part affronter le



« Zu : Warriors from the Magic Mountain » (1984) de Hark Tsui adapte une antique légende populaire chinoise où les protagonistes...

gang ennemi, et la dernière séquence de **Health Warning** est analogue à celle de n'importe quel autre film de kung fu : il y a la scène du combat final où enfin on parvient à la vengeance.
Je crois que ce qui m'a intéressé, c'est de créer quelque chose de nouveau, ou de porter un nouvel éclairage sur la façon dont on peut aussi diriger des films de kung fu. On peut également entendre ceci comme la modernisation des vieilles thématiques kung fu des années 70.

Quand avez-vous écrit votre scénario ?

Les idées de base du scénario ont été développées au début 83 et les prises de vue ont commencé presque immédiatement après. Le budget de **Health Warning** a été de 200 000 dollars environ, ce qui ne semble pas à première vue une somme très élevée, mais qui est un coût supérieur à la moyenne pour les produits réalisés à Hong Kong.

Dans le film, il est fait référence à la prostitution et à la drogue : HEALTH WARNING est-il à vos yeux un film pessimiste ?

Je ne le vois pas comme un film pessimiste, mais je considère qu'il recèle une veine d'ironie caustique. Dans l'ensemble, toutefois, je ne trouve pas de personnages si noirs, ou des valeurs complètement négatives.

En même temps, l'une des caractéristiques essentielles du film est son humour...

Il est en un certain sens nécessaire qu'il y ait dans la structure de **Health Warning** un humour vif, car ce film doit en même temps apparaître aussi comme une parodie du genre kung fu. Donc l'œuvre semble vouloir évoquer un regard rétrospectif sur les purs films kung fu et c'est certainement un regard ironique dans son désir de porter à leur limite extrême certaines situations...

Vers la fin du film le héros et son maître font également irruption au milieu du gang des méchants pour sauver la vie de la fille de l'héroïne ; dans la fougue des combats, n'avez-vous pas l'impression que vous avez, à la fin, oublié l'enfant dans la salle d'opération ?

Je crois que tout film de kung fu doit fonctionner en visant nettement le niveau de l'émotion et dans ce cas précis le combat final tend à prendre le dessus sur l'histoire. Evidemment, les dialogues se réfèrent à l'enfant en danger de mort, car il y a des scènes mouvementées et un brusque changement de montage ôterait tout impact à ces séquences. De toute manière, les images finales où l'on voit la jeune femme tenir sa petite fille dans ses bras veulent signifier que *quelque chose* s'est passé entre-temps, qui a eu pour effet qu'elle est saine et sauve. Je crois que les dix dernières minutes de **Health Warning** sont très drôles. Il faut que les gens les considèrent comme une farce.

Pour quelle raison le gang des méchants a-t-il pour symbole la svastika ?

Dans le cas qui nous intéresse, pour représenter leur méchanceté, il a été plus simple de les illustrer à l'aide d'un simple symbole qui peut être immédiatement reconnu pour une métaphore du mal. De sorte que le spectateur puisse dire immédiatement : « Ah ! voilà les méchants ! » C'est un simple artifice qui fonctionne apparemment pour la majorité du public de Hong Kong. Le symbole peut toutefois fonctionner à un niveau plus complexe, comme une seconde métaphore de la situation actuelle de Hong Kong. D'ici la fin du siècle, dans 14 ans, nous redeviendrons possession chinoise. Personne n'est à même de prévoir ce qui se passera alors...

Quelle est la situation du cinéma fantastique à Hong Kong ? Hark Tsui a tourné récemment le film à grand spectacle ZU, WARRIORS FROM THE MAGIC MOUNTAINS...

Je crains que cela n'aille pas très bien financièrement, car... je crois que le public préfère les films américains avec de très nombreux effets spéciaux, un genre très particulier au cinéma fantastique. De sorte que, pour pouvoir entrer en compétition avec ces films américains d'importation, les films fantastiques réalisés à Hong Kong ont tendance à accroître leur coût de production, augmentant toujours davantage la part du budget affectée aux effets spéciaux. Le film que vous venez de mentionner, **Zu, Warriors From The Magic Mountains**, a un budget équivalent à dix fois celui de **Health Warning**. Il coûte quelque chose comme 2 millions de dollars, et c'est l'œuvre la plus onéreuse qui ait jamais été réalisée à Hong Kong. Toutefois, plus le prix de revient d'un film est élevé, plus faibles sont les probabilités de récupérer l'argent investi sur le marché restreint de Hong Kong...

Quel est votre rapport au cinéma fantastique ?

Oh, j'ai éprouvé du plaisir à travailler sur **Health Warning** : tout m'y a intéressé. Dans ce cas précis, je considère que l'imagination de l'écrivain doit créer des propositions de vie future ou qu'elle doit travailler dans ce contexte. C'est cet aspect, dans le projet de ce film, que j'ai particulièrement aimé. Si l'on me proposait un bon synopsis fantastique dans ce genre, j'accepterais volontiers de préparer le scénario.

Propos recueillis par **Giuseppe Salza**

(Trad. : Anthony David)

... chevauchent des dragons et autres animaux fabuleux. Une réussite du cinéma d'effets spéciaux.





Présente

SÉLECTION AVORIAZ 1986

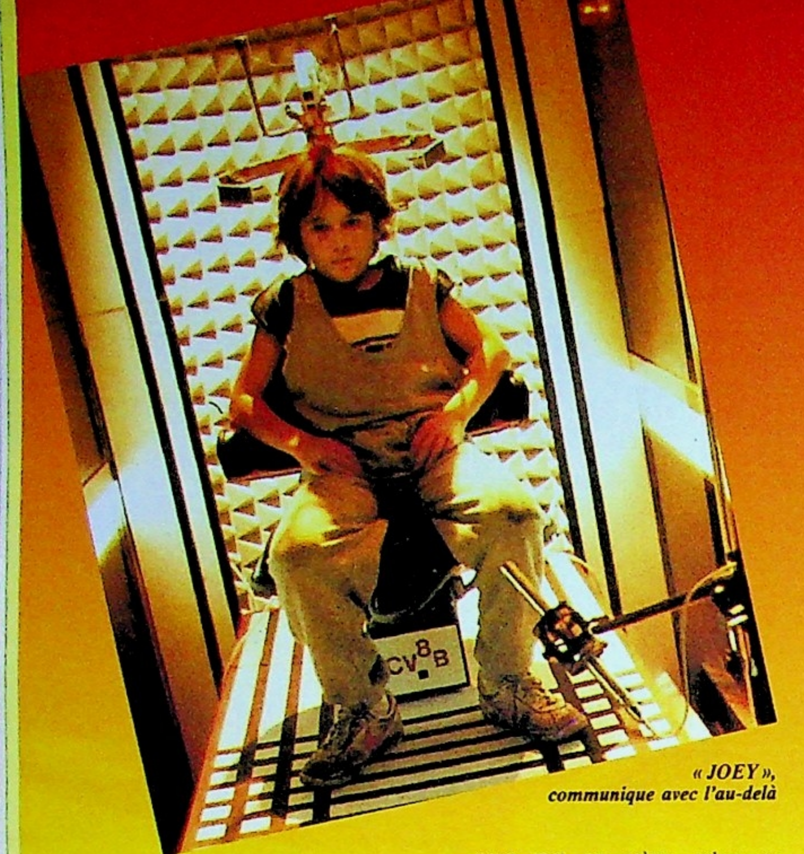
Re-Animator

Il se prend pour Dieu...
Mais Dieu a horreur de la concurrence.

INTERDIT AUX MOINS DE 13 ANS

BRIAN YUZNA présente H.P. LOVECRAFT'S RE-ANIMATOR
avec BRUCE ABBOTT, BARBARA CRAMPTON, DAVID GALE, ROBERT SAMPSON
et JEFFREY COMBS dans le rôle d'Herbert West.
Directeur de la photographie MAC AHLBERG.
Musique de RICHARD BAND édité chez PATHÉ MARCONI EMI
Scénario de DENNIS PAOLI, WILLIAM J. NORRIS et STUART GORDON
Basé sur une nouvelle de H.P. LOVECRAFT
Effets spéciaux ANTHONY DOUBLIN et JOHN NAULIN
Un film réalisé par STUART GORDON

Distribué par EUROGROUP Film
Une sélection EMPIRE



« JOEY », communique avec l'au-delà

FILMS SORTIS À L'ÉTRANGER

CANADA

THE PEANUT BUTTER SOLUTION
Réal. et scén. : Michael Rubbo. « Productions La Fête ». Avec : Mathew Mackay, Siluck Saysanasy, Alison Podbrey.

● Ce film fantastique essentiellement destiné aux enfants met en scène un garçon de 11 ans, prénommé Michael, dont la curiosité n'a d'égale qu'une imagination des plus débordantes. Sur les conseils d'un ami, Michael décide d'aller explorer les ruines d'une demeure soi-disant hantée. Mais l'inspection des lieux se révèlera bien plus terrifiante que prévu et Michael, sous l'effet de la frayeur, va perdre tous ses cheveux ! À peine rentré chez lui, le pauvre garçon, tout juste remis de ses émotions, reçoit la visite de deux fantômes lui recommandant l'utilisation d'une étrange lotion à base de mouches écrasées et de beurre de cacahouètes... Le miracle est immédiat : les cheveux de Michael repoussent... mais dans des proportions alarmantes ! A vrai dire, ses ennuis ne font que commencer et Michael va vivre des aventures « échevelées »...

HONG-KONG

THE ISLAND
Réal. : Leong Po-Chih. « D & B Production ». Avec : Hohn Sham, Tse Ching Yuen, Ronald Wong.

● Très « gore » et excessivement violente, cette production cantonaise dérivée de grands succès américains tels *Vendredi 13*, *Evil Dead*, *Délivrance* et *La colline a des yeux* met en scène, selon un schéma classique s'articulant autour du thème « tuer ou être tué », des citadins confrontés à un monde sauvage et primitif.

ITALIE

SOTTO IL VESTITO NIENTE
Réal. : Carlo Vanzina. « Faso Film ». *Scén.* : Carlo et Enrico Vanzina, Franco Ferrini. Avec : Tom Schanley, Donald Pleasence, Renée Simonsen.

● Ayant acquis la certitude que sa sœur, mannequin en Italie, est en danger de mort, un jeune Américain vole à son secours pour se retrouver sur les traces d'un maniaque...
Thriller sophistiqué situé dans l'univers de la mode, *Sotto il vestito niente* renoue, grâce à la présence menaçante d'un mystérieux assassin ganté et armé de ciseaux, avec l'ambiance très particulière des « giallos » des années 70.

RÉP. FÉD. ALLEMANDE

JOEY
Réal. : Roland Emmerich. « Centropolismus Film/Project im Filmverlag der Autoren/Bioskop Film ». *Scén.* : R. Emmerich, Hans J. Haller, Thomas Lechner. Avec : Joshua Morrell, Eva Kryll, Jan Zierold, Tamy Shields.

● Second long-métrage d'un jeune metteur en scène allemand de 30 ans, *Joey* est une ambitieuse œuvre fantastique réalisée à Munich et qui bénéficie d'un scénario et de moyens techniques dignes des super-productions hollywoodiennes à la Spielberg.
Depuis la disparition de son père, Joey, un garçon de 11 ans vit seul avec sa mère dans les faubourgs d'une petite ville américaine. L'enfant souffre beaucoup de la mort de son père et il arrive à communiquer avec lui d'une manière surnaturelle, par l'intermédiaire d'un jouet, un téléphone. Pour Joey, son père n'est pas mort : il continue à exister dans une autre dimension. Ce don extraordinaire fait de lui, à l'école, un être à part, de plus en plus refoulé par ses camarades. Cet isolement permet à Joey de créer chaque jour davantage son propre univers fantastique. Grâce à ses facultés télékinésiques, il est capable de donner vie à ses jouets qui deviennent des amis. Cependant, le contact étroit avec l'au-delà attire aussi des créatures inquiétantes venues du domaine de la mort. Et lorsque de malfaisantes créatures désincarnées menacent les enfants de sa classe, Joey oublie ses précédents conflits avec eux et vient courageusement à leur aide...

DER UNBESIEGBARE
Réal. et scén. : Gusztav Hamos. « Salinas Film ». Avec : Kurt Von Ruffin, Heinz Kammer, Hans Peter Hallwachs, Udo Kier.

● Hurry Cane, Dr Popov et Daisy Bit, trois personnages excentriques, s'envolent pour Mars afin de protéger la Terre de Argon, le démon de l'univers. Le monde entier suit le voyage sous forme de feuilleton télévisé qui n'a pas de fin. Mais un certain Mr Rath engage un tueur professionnel afin d'éliminer Hurry Cane, le héros des médias, et mettre un terme à cette angoissante histoire diffusée sur les écrans...
Un thriller de S.F. au ton original en provenance de la nouvelle école allemande.

FILMS TERMINÉS

ÉTATS-UNIS

MUTANT HUNT
Réal. et scén. : Tim Kincaid. « Entertainment Concepts ». Avec : Rick Gianasi, Mary Fahey, Ron Reynaldi, Taunie Vrenon.

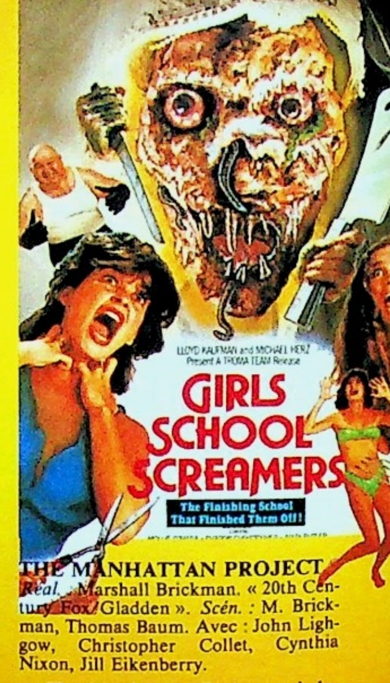
● Une armée d'androïdes meurtriers, intelligents et indestructibles — que rien ne permet de distinguer, à première vue, des êtres humains — hante les rues de New York à la recherche de nouvelles victimes. Pour le trio chargé de les éliminer, la chasse est ouverte ! Une chasse particulièrement dangereuse...
Un film d'épouvante et de S.F. (dans la lignée de *Terminator*) qui bénéficie des maquillages et effets spéciaux très convaincants de Ed French.





GIRLS SCHOOL SCREAMERS
Réal. et scén. : John P. Finegan. « Bandit Productions/Troma ». Avec : Mollie O'Mara, Sharon Christopher, Mari Butler, Peter Cosimano.

● A la demande d'un de leurs professeurs, sept étudiantes se retrouvent pour un week-end afin d'établir l'inventaire d'une immense bâtisse dont leur collège a hérité. Sur place, les jeunes filles ne tardent pas à découvrir un mystérieux journal relatant les événements horribles qui ont coûté la vie à tous les précédents locataires. La demeure abrite en effet un secret hideux dont elles seront à leur tour les victimes...

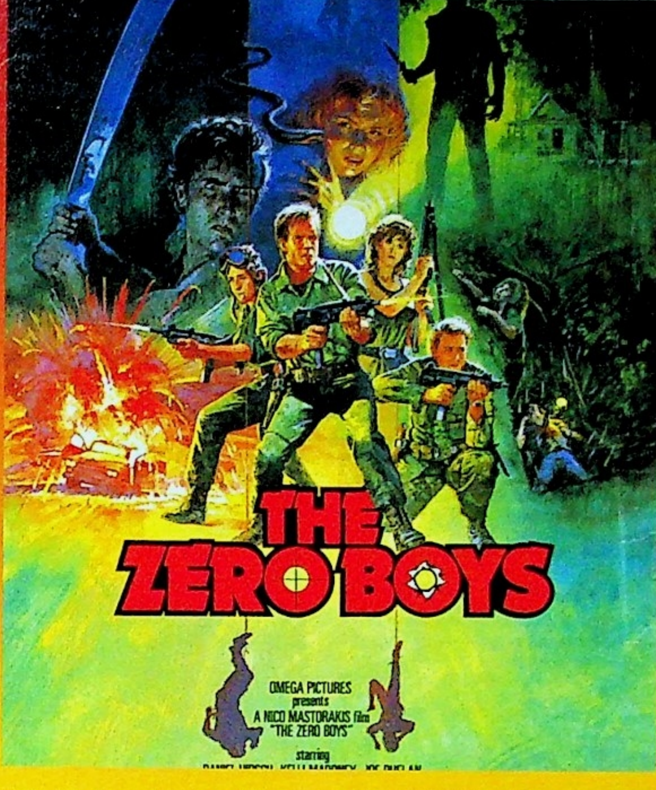


THE MANHATTAN PROJECT
Réal. : Marshall Brickman. « 20th Century Fox/Gladden ». *Scén.* : M. Brickman, Thomas Baum. Avec : John Lighgow, Christopher Collet, Cynthia Nixon, Jill Eikenberry.

● *The Manhattan Project*, qui devrait être l'un des thrillers les plus sophistiqués et « high tech » depuis *WarGames*, met en scène un couple de petits génies dont l'ambition consiste à fabriquer artisanalement une bombe atomique et présenter leur projet au 45e « National Science Fair » (manifestation annuelle destinée à récompenser les jeunes inventeurs). Nos deux héros ne reculeront devant rien pour arriver à leurs fins et iront même jusqu'à pénétrer avec effraction dans un laboratoire hautement surveillé afin de s'approprier une quantité non négligeable de plutonium. Poursuivis par les agents du gouvernement, les adolescents seront heureu-



sement aidés dans leur fuite par un scientifique spécialisé dans le nucléaire.
C'est à Bran Ferren (responsable du mémorable orage de *Piège mortel*, de la tempête presque surnaturelle de *Tempête* et de la tornade des *Saisons du cœur*) qu'est revenu le soin de réaliser les nombreux effets spéciaux du film dont le plus spectaculaire sera un violent orage électrique.



THE ZERO BOYS
Réal. : Nico Mastorakis. « Omega Pictures/Forminx Corp. Production ». *Scén.* : Robert Gilliam, Fred C. Perry. Avec : Daniel Hirsch, Jared Moses, Tom Shell, Joe Phelan.

● Par le metteur en scène de *Blind Date (Onde de choc)*, un survival dans la lignée de *La colline a des yeux* : un week-end en forêt se terminera dans l'horreur la plus pure pour six étudiants, victimes de deux maniaques dont la folie n'a d'égale que l'incroyable cruauté avec laquelle ils torturent puis tuent les rares promeneurs. Pour survivre, les jeunes citadins devront employer les mêmes pièges et méthodes que leurs agresseurs...

ITALIE

IL MOSTRO DI FIRENZE
Réal. et scén. : Cesare Ferrario. « Gruppo Milanese di Produzione ». Avec : Leonard Mann, Bettina Giovannini.

● Librement inspiré du roman du journaliste italien Mario Spezi, ce film s'appuie sur des faits réels : à Florence, des couples ont été assassinés, des jeunes femmes torturées par un maniaque qui n'a jamais été identifié. Tous les efforts de la police sont restés vains et « le monstre de Florence », 17 ans après son premier crime commis en août 68, continue d'ensanglanter la cité...
Cette production, qui se veut une reconstitution très minutieuse construite comme un thriller d'épouvante, a soulevé une vive polémique en Italie où les familles des victimes ainsi que le maire de Florence ont violemment protesté et ont réussi à interdire le tournage du film à Florence même.

UNA NOTTE DI PIOGGIA
Réal. et scén. : Romeo Costantini. « Cooperativa Coala Spettacoli ». Avec : Paolo Cesar Pereio, Adriana Falco.

● Un physicien recherchant un antidote contre les effets des radiations nucléaires finit par découvrir l'existence d'une puissante société qui poursuit d'inquiétantes expériences dans un village isolé des Abruzzes.
Présenté au dernier Festival du Cinéma Italien de Nice, *Una notte di pioggia* est le premier long-métrage de Romeo Costantini qui signa jadis les décors de deux films de Dario Argento : *L'oiseau au plumage de cristal* et *Le chat à neuf queues.*

FILMS EN TOURNAGE

ÉTATS-UNIS

FROM BEYOND
Réal. : Stuart Gordon. « Empire Pictures ». *Scén.* : Dennis Paoli.

● Toute l'équipe de *Re-Animator* (producteur, réalisateur, scénariste, directeur de la photo et responsables des effets spéciaux) vient de se reformer pour *From Beyond*, également tiré d'une nouvelle de H.P. Lovecraft : le Dr Pretorious met au point une machine capable de stimuler certains organes sensoriels non exploités par le cerveau humain. Cette invention va lui permettre d'explorer l'au-delà, un monde terrifiant peuplé de créatures manichéennes et affamées !...

C'est en Italie que se déroule actuellement le tournage de *From Beyond* (avec un budget trois fois supérieur à celui de *Re-Animator*) mais toute la post-production sera effectuée aux Etats-Unis.



THE MAJORETTES
Réal. : William Hinzman. « Major Films/John Russo Prod. ». *Scén.* : John Russo. Avec : Terrie Himler, Kevin Kindlin.

● Thriller d'épouvante produit à Pittsburgh par John Russo qui, depuis *La nuit des morts-vivants* dont il était le co-scénariste avec George A. Romero, est devenu écrivain (« Le retour des morts-vivants » dans la collection Gore) et réalisateur (*Midnight* en 1981).

GRANDE-BRETAGNE

WHOOPS APOCALYPSE
Réal. : Tom Bussmann. « ITC Entertainment ». *Scén.* : Andrew Marshall, David Renwick. Avec : Herbert Lom, Ian Richardson, Peter Cook, Loretta Swit.

● Prenant pour point de départ l'imminence d'un conflit nucléaire mondial, *Whoops Apocalypse* est une comédie loufoque qui met en scène divers personnages tous plus excentriques les uns que les autres et parmi lesquels se trouve le chef d'état d'un minuscule pays sud-américain rêvant de dominer le monde.

R.F.A./ITALIE/ FRANCE

LE NOM DE LA ROSE
Réal. : Jean-Jacques Annaud. « Neue Constantin Film/Films Ariane/Cristaldifilm ». *Scén.* : Alain Godard, Gerard Brach, Howard Franklin, Andrew Birkin. Avec : Sean Connery, F. Murray Abraham, Michaël Lonsdale, Elya Baskin.

● Il aura fallu quatre scénaristes et près de trois années de travail pour transformer les 500 pages du roman best-seller de Umberto Eco en un film de deux heures, et c'est sous la direction de Jean-Jacques Annaud (qui n'avait rien tourné depuis *La guerre du feu* en 81) que se déroule depuis le 22 novembre dernier le tournage de ce thriller moyenâgeux d'un budget de 13 millions de dollars : sept crimes commis en l'espace de sept jours dans l'enceinte d'un monastère en l'an 1327... Qui tue et pourquoi, c'est ce que cherchera à savoir le moine franciscain, Guglielmo de Baskerville, personnage incarné par Sean Connery.
Après cinq semaines passées dans une abbaye de la région de Francfort en Allemagne, toute l'équipe vient de se rendre, pour neuf autres semaines, à Cinecitta en Italie où doivent avoir lieu les principales scènes du film, parmi lesquelles un gigantesque incendie.

FILMS EN PRODUCTION

ÉTATS-UNIS

MIRRORWORLDS
« Empire Pictures ». *Scén.* : Ed Naha.

● Ce film de merveilleux dont les productions Charles Band entameront le tournage cet été retrace l'aventure extraordinaire d'un petit garçon qui découvre l'existence d'un univers enchanté, celui de ses rêves, de l'autre côté du miroir de sa chambre...

RIDERS ON THE STORM
« Cinamerica Entertainment ».

● Dans un monde futuriste dévasté par la guerre atomique, un petit groupe d'individus doit se battre pour survivre.

THE U.S.A. PROJECT
« Cinamerica Entertainment ».

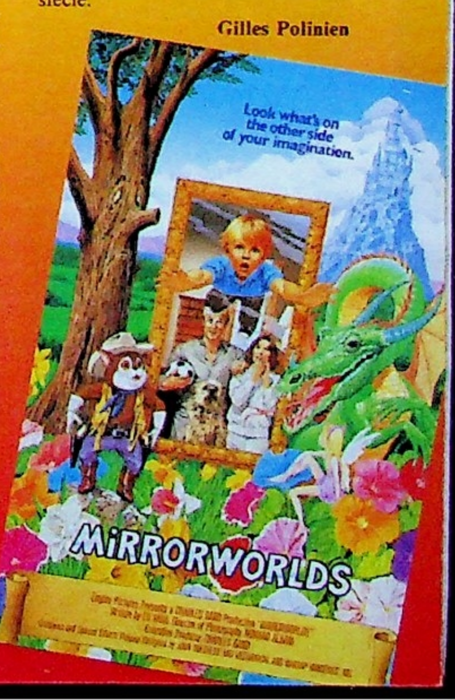
● Une dangereuse substance chimique destinée à éliminer toute agressivité chez l'être humain est testée, selon les exigences d'un projet gouvernemental ultra-secret, sur les habitants d'une bourgade du Nebraska.

NOUVELLE-ZÉLANDE

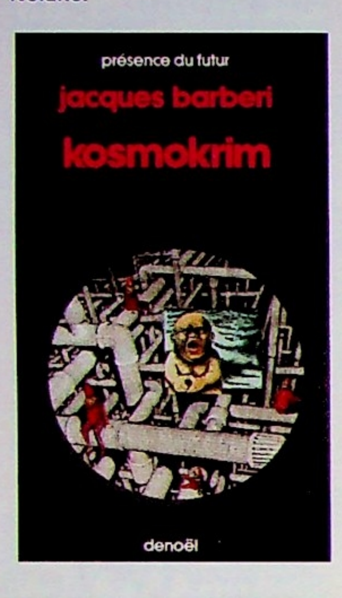
THE NAVIGATOR
Réal. : Vincent Ward.

● Auteur du très controversé *Vigil*, présenté en compétition au dernier Festival de Cannes, Vincent Ward commencera dès le printemps le tournage de son second long-métrage racontant l'odyssée médiévale de cinq hommes et d'un enfant visionnaire dont la quête les mènera jusqu'aux portes du XXe siècle.

Gilles Polinien



Une rubrique dirigée par Alain Schlockoff, avec la collaboration de Jean-Pierre Andrevon, Richard Comballot, Cathy Conrad, Elisabeth Campos, Jean-Pierre Dormy, Claude Ecken, Danny de Laet et Richard Nolane.



KOSMOKRIM
Jacques Barbéri
Denoël

Jacques Barbéri n'est plus à proprement parler ce que l'on peut appeler un jeune auteur, puisque cela fait très exactement dix ans que sortit sa première nouvelle professionnelle, « Mort et transfiguration », dans le premier volume de l'anthologie d'Henry-Luc Planchat : *Dédale*.

Cependant, il avait quasiment interrompu ses activités, du fait de la percée de la SF politique présentée par Bernard Blanc (ne travaillant que sur la série de plaquettes *Les locataires*), jusqu'à son grand retour, en 1983, lequel fut aussi remarquable que remarqué. On le retrouve effectivement au sommaire de « Fiction », « Univers », « Mouvance », les trois grands supports de cette période en matière de SF française. Il était donc logique d'attendre de sa part un premier ouvrage, en l'occurence un recueil. C'est désormais chose faite...

Dix récits composent ce volume à l'orientation évidente, limpide, assurant la continuité d'une œuvre achevée et homogène, celle de la spéculative-fiction qui, si elle eut son heure de gloire avec la nouvelle vague anglaise, n'a jamais vraiment été à l'honneur chez nous, si ce n'est par le biais de quelques anthologies. Une SF moderne, actuelle, en prise avec un monde à peine différent et plongé dans une espèce de folie rationnelle : celle qui nous guette et finira (inévitablement selon lui) par nous ronger à plus ou moins long terme ; un univers décadent et décomposé qui pourrait presque être le nôtre s'il ne le faisait pas basculer de l'autre côté de la réalité. Son propos est donc simple : dresser en quelques touches à peine un tableau crédible d'un « ailleurs » aux limites du quotidien et cependant en butte aux problèmes de l'irréel, de l'impalpable. C'est la raison pour laquelle il utilise un certain nombre d'artifices-personnages habiles et construit ses nouvelles comme des voyages initiatiques, semblables en certains points à des jeux collectifs à l'échelle d'un monde. Deux des récits ne s'appellent-ils pas « Le joueur » et « Jeux de piste » ? D'autre part, ce qui surprend chez lui, c'est la densité de ses textes (issus d'une plume et d'une technique d'écriture nerveuses et rapides) et son style aussi personnel que travaillé. Car celui-ci arrive par petites touches, successives à tisser une toile de fond, sans pour autant doubler sa pensée d'une série de détails inutiles qui constituent dans bien des cas les faiblesses des récits-univers. En outre, et grâce à ces mêmes ingrédients, il dresse, sans aucune faille apparente, une logique de l'absurde, parfois déroutante mais toujours convaincante. Notamment dans « La promenade du garçon boucher » où il crée de toutes pièces en quelques pages, une boucle temporelle parfaite. Pour finir, il semble nécessaire de préciser que Barbéri est l'un des seuls auteurs français à savoir faire cohabiter une certaine violence interne aux côtés d'une immense poésie du décor et de l'atmosphère. Et ce selon un dosage des plus réussis...

Cette première moitié de décennie avait révélé et imposé Serge Brussolo et Emmanuel Jouanne (on se souvient par exemple de *Vue en coupe d'une ville malade* et de *Nuage*), gageons que la seconde permette à Barbéri d'acquérir la place qu'il mérite et de s'imposer à son tour. En tout cas, ce flamboyant *Kosmokrim* y contribue largement ! Alors, en attendant son second recueil, plongez-vous dans celui-ci dont la lecture se révèle d'ores et déjà *indispensable !*

Richard Comballot

LA NUIT DES PHARAONS
Rider Haggard
NéO 152

C'est le premier recueil de nouvelles de Rider Haggard publié à ce jour en France que nous proposent les nouvelles Editions Oswald. Il contient quatre textes qui mêlent agréablement aventures et fantastique comme le grand auteur anglais savait si bien le faire.

« La Nuit des Pharaons », seul texte réellement fantastique de ce recueil (même si quelques touches de surnaturel parsèment la nouvelle « Cœur noir »), conte l'histoire d'un amour plus fort que la mort dans le cadre somptueux de l'Egypte ancienne, qui fascina tant Rider Haggard (voir son cycle de *She* et *L'esclave reine*, parus chez NéO).

« Histoire de trois lions » et « Magepa l'antilope » se déroulent, eux, en Afrique du Sud et décrivent des aventures d'Allan Quatermain, le héros du célébrissime *Mines du roi Salomon* et que l'on retrouve dans de nombreux romans et nouvelles de Rider Haggard. Dans ces deux textes, le grand romancier nous présente la vie tumultueuse des chasseurs et coureurs de brousse en Afrique à l'époque victorienne. Continent qu'il connaissait bien pour y avoir séjourné quelques années au début de sa carrière administrative (il était fonctionnaire spécialisé dans les problèmes ruraux et du cadastre) et dont il nous restitue avec talent le charme et la beauté sauvage. On retrouve cet attrait intense dans « Cœur noir », qui se déroule dans le Zoulouland et nous montre l'affrontement farouche entre un Blanc, à la moralité douteuse, et un noble guerrier Zoulou, le tout sur fond de guerre entre les Anglais et les tribus africaines. Rider Haggard nous décrit avec précision l'existence que menaient les Blancs et les Zoulous, leur mode de vie, leurs occupations principales sans que cela nuise au récit ou lui ôte son intérêt car l'intrigue de « Cœur noir » est menée avec rapidité et sans temps mort. La nouvelle se termine lors de la terrible bataille d'Isandhlwana dont le cinéma s'empara à deux reprises (dans l'excellent *Zoulous* et dans *L'Ultime attaque* avec Burt Lancaster et Peter O'Toole notamment). Rider Haggard devait d'ailleurs écrire au début de sa carrière un essai politique sur le chef Zoulou de l'époque et sur les conflits opposant les Anglais aux peuplades noires *(Cetiwayo et ses Voisins blancs)*.

La Nuit des Pharaons est un excellent recueil, dû à Richard Nolane, qui devrait plaire à tous les amateurs de fantastique classique et d'aventure par ses descriptions exotiques et superbes, ses rebondissements haletants et le charme qui s'en dégage et qui n'est pas sans rappeler le cadre d'autres exploits d'Allan Quatermain comme *L'Epouse d'Allan* ou *Les Mines du roi Salomon*.

Elisabeth Campos



TROIS MINUTES AVANT MINUIT
Mildred Davis
Ed. Glancier-Guénaud

Trois minutes avant minuit avait été publié précédemment dans la défunte collection « Red Label », il vient d'être réédité par la collection « Polars », des éditions Glancier-Guénaud, également dirigée par l'excellent François Guérif. Un choix plus qu'intéressant car ce roman est vraiment efficace, tant par le climat angoissant dans lequel il se déroule, que par la crédibilité des personnages (victimes et agresseurs). *Trois minutes avant minuit* est à mi-chemin entre le roman policier traditionnel — avec l'enquête que mène l'héroïne sur les agissements d'un petit groupe d'agitateurs — et le thriller : les éléments de suspens parsèment en effet ce drame et donnent un rythme haletant à l'intrigue.

Blair, l'héroïne, âgée de vingt-et-un ans, est l'aînée d'une famille de quatre filles. Sa vie, ainsi que celle de ses sœurs, sera bouleversée par l'accident dont vont être victimes ses parents lors de la fête annuelle des pompiers. L'horreur de la scène est d'ailleurs fort bien rendue par l'auteur grâce à une description en alternance des pensées de Blair et de la chute d'une des nacelles de la Grande Roue. Dès lors, Blair et sa petite famille dont elle a la charge à présent vont se retrouver mêlées, par le plus grand des hasards, à un complot ourdi par des terroristes proches de l'extrême-droite américaine.

Les dernières scènes du roman sont palpitantes et l'intensité dramatique, toujours présente tout au long des pages, croît brusquement pour se terminer en un ballet échevelé et oppressant sur la place de la petite ville, le soir de Noël, où Blair est aux prises avec les terroristes.

Mildred Davis signe avec *Trois minutes avant minuit* un remarquable roman, intelligent et subtil, et qui explore avec une grande efficacité les mécanismes de la peur et du suspense.

Elisabeth Campos

NOUVELLES HISTOIRES DE LA QUATRIÈME DIMENSION
Rod Serling
Coll. « Superlight »
Presses de la Cité

C'est le second volume d'histoires de la Quatrième Dimension que nous propose la collection « Superlight ». Il est dû une nouvelle fois à Rod Serling. Ces nouvelles sont des versions romancées d'épisodes de la série télévisée du même nom, diffusée dans *Temps-X*. Il est à signaler qu'une autre novelization, sorte chez J'ai Lu, a été écrite par Robert Bloch. Elle reprenait les sketches du film, cette fois-ci, et s'intitulait tout simplement la *Quatrième dimension*.

Ce présent volume nous propose cinq histoires à mi-chemin entre la réalité et l'illusion, se situant dans un monde qui aurait pu être le nôtre mais se révèle très vite étranger. Un monde où tout peut arriver comme dans « Soleil fou » où la Terre quitte son orbite pour se rapprocher inexorablement de l'astre solaire. L'héroïne, une jeune peintre, supporte très mal la chaleur étouf-



fante qui règne et devient chaque jour plus intolérable. Elle reste persuadée que ces visions incroyables sont issues d'un cauchemar dont elle ne va pas tarder à se réveiller. Mais dans la quatrième dimension les cauchemars sont souvent bien moins inquiétants que la réalité...
Les autres nouvelles nous montrent également cette irruption dans la vie de tous les jours d'un élément perturbateur qui fait basculer l'univers quotidien dans l'imaginaire, souvent le plus sombre, et conférant à l'invraisemblable un soupçon de réalité. Plus rien ne paraît absurde dans cette autre dimension qui repousse les frontières du possible. Ainsi, dans « Toute la vérité », un vendeur de voitures particulièrement rusé se voit confronté à un véhicule hanté ! Mais le traitement de ce texte est très différent de celui de *Christine*, par exemple, et l'humour est omniprésent dans cette aventure loufoque qui a pour vedette une vieille Ford modele A. D'ailleurs, « Toute la vérité » et « Règlement de comptes à Hollywood » — où l'on voit un acteur insupportable recevoir la visite du fantôme de Jesse James peu satisfait de ses prestations — sont les deux plus humoristiques de ce recueil.
Par contre, « Rip van Winkle s'amuse » nous conte l'histoire amère d'un hold-up qui réussit mais dont les auteurs ont voulu trop bien faire en jouant avec le temps. Pour éviter leur capture par la police, ils ont émergé dans un temps où leur action se révèle très vite insolite. Quant à « L'abri », il nous montre ce dont est capable la folie humaine confrontée à un péril qui lui paraît insurmontable.
Un recueil qui se laisse lire d'une traite sans ennui, au style efficace, précis, et souvent caustique.

Elisabeth Campos

2000 MANIACS
Hershell Gordon Lewis
Fleuve Noir

Considéré, à juste titre, comme le « père » du gore cinématographique américain, Hershell Gordon Lewis fut l'auteur, dans les années soixante, d'une bonne demi-douzaine d'œuvres « sanglantes », qui, de *Blood Feast* à *Gore Gore Girls* (!) firent les délices de certains spectateurs avides d'excès horrifiques, un public alors moins exigeant que les amateurs d'aujourd'hui, comme auront pu le constater récemment les vidéophiles.
2000 Maniacs est la novelization du film du même nom, le second de cette fructueuse série : il s'agit d'un court roman, publié aux USA en 1964, introuvable depuis et jusqu'à présent inédit en France. Sur un canevas assez simpliste mais néanmoins séduisant, H.G. Lewis a concocté un scénario intéressant car basé sur une certaine ambiguïté (les 2000 maniaques du titre ont-ils une existence réelle ou bien ne sont-ils que les fantômes du passé revenus se venger ?) et un humour macabre bienvenu. Des touristes, traversant la petite ville sudiste de St-Cloud (!), sont contraints d'y séjourner quelques heures, le temps de participer à un curieux centenaire, une fête commémorative dont ils s'avèrent être à la fois les invités d'honneur et les infortunées victimes. En effet, après quelques ébats « lubriques » avec les autochtones, les malheureux voyageurs seront



massacrés successivement, de la façon la plus atroce et la plus inventive possible, devant une foule en liesse. Jouant sur les effets de surprise, sachant ménager le suspense, et passé maître dans l'art des surenchères d'horreur, le cinéaste-romancier nous propose un récit certes dépourvu de toute valeur littéraire, mais qui atteint néanmoins son but : captiver et fasciner. *2000 Maniacs* n'est en aucun cas un « classique », mais dans le cadre de la collection « gore » du Fleuve Noir, il constitue une heureuse surprise...

J.P. Dormy

SIMETIERRE
Stephen King
Albin Michel

Il n'est nul besoin de présenter Stephen King : ses livres, et les films qui en furent tirés, l'on rendu mondialement célèbre et le *New York Times* lui a même décerné le titre de « Grand Maître de l'Horreur ». Après *Carrie*, *Shining*, *Les Vampires de Salem* ou *Cujo* notamment, voici son dernier roman, *Simetierre* traduit en français. Il est à signaler à ce propos que ce roman est le seul (avec *Carrie* et *Cujo*) à ne pas avoir été amputé d'une partie de son texte. Le clou en la matière étant *Le Fléau* qui perdit le tiers de son contenu lors de la traduction !
Simetierre est un roman résolument tourné vers le fantastique à la différence de certains autres titres de Stephen King comme *Dead Zone* ou *Charlie* où il était question de parapsychologie et de télékinésie et où seul le traitement que leur donnait l'auteur les faisait sombrer dans l'horreur. Ou encore *Cujo* où l'élément fantastique était très faible. *Simetierre* est un roman macabre à souhait et qui tourne autour d'une question angoissante et lancinante : la Mort et son aspect inexorable. Le titre évoque d'ailleurs fort bien, d'une manière rapide et précise, le contenu du roman et l'atmosphère vénéneuse qui s'en dégage.
Louis Creed est un jeune médecin qui vient s'installer avec sa famille dans une petite ville du Maine. Là, il fait la connaissance d'un homme, Jud Crandall, qui lui apprend bientôt l'existence d'un curieux « simetierre » où les enfants de plusieurs générations sont venus enterrer leurs animaux familiers. Mais plus loin, tout au fond de la forêt avoisinante, se trouve un autre cimetière bien plus inquiétant, plein de mystères et de sorcellerie, et qui exerce un attrait très fort, on peut même parler d'envoûtement, sur certaines personnes. Le cauchemar de la famille Creed va bientôt commencer d'une façon presque anodine par l'intermédiaire du chat de la petite Ellie Creed.
L'intérêt de ce passionnant roman se trouve à deux niveaux, comme c'est le cas pour presque tous les ouvrages de cet auteur. Il y a tout d'abord le côté psychologique, avec la description remarquable des différents protagonistes et de leurs états d'âme. C'est d'ailleurs un des points forts de l'auteur qui donne à ses personnages une crédibilité étonnante qu'il s'agisse de la famille Creed, d'une adolescente perturbée par son entourage *(Carrie)* ou encore de jeunes enfants *(Shining, Simetierre)*. Stephen King rend encore plus cohérent et plus familier son univers pour le lecteur en faisant, depuis quelques temps, des références à ses romans précédents. Ainsi dans *Cujo*, il fait allusion à l'esprit malade d'un des personnages de *Dead Zone* et dans *Simetierre* il parle, en quelques lignes, d'un Saint-Bernard enragé qui a tué plusieurs personnes l'été précédent (*Cujo* bien sûr) et, presque à la fin du roman, il nomme une ville au curieux nom, Salem's Lot (où se déroule l'action *Des Vampires de Salem*). Sans compter naturellement les références multiples à la ville de Bangor que Stephen King connait très bien puisque c'est là où il vit !
L'autre centre d'intérêt est naturellement l'aspect fantastique, très fort dans *Simetierre*. L'atmosphère lugubre (il y est souvent question de la mort, des enterrements, des embaumements...) s'ajoute la description d'événements surnaturels, liés à de vieilles légendes indiennes, qui font basculer le roman dans l'horreur la plus sombre. Quelques scènes qui nous montrent des cadavres en décomposition ou des agressions violentes sont très impressionnantes.
La seule faiblesse de ce livre se situe sans doute dans les cinquante dernières pages où le rythme se ralentit, il y a une certaine répétition dans les faits, et Stephen King donne l'impression d'être moins rigoureux dans la trame à suivre. L'épilogue permet cependant d'amener une chute intéressante qui rend au livre son côté inquiétant et morbide. Mais on ne peut pas dire que ces chapitres soient mauvais (loin de là car certaines scènes sont saisissantes), ils sont simplement moins forts que les pages précédentes (plus des trois-quarts du livre), vraiment superbes et où Stephen King maîtrise adroitement son sujet.
Simetierre reste, malgré ce léger défaut, un excellent roman d'horreur, baignant dans un climat funèbre, et au suspense savamment entretenu.

Elisabeth Campos



LE SANG À LA TÊTE
David Osborn

LA MACHINE INFERNALE
Michael Bishop
Presses de la cité
coll. « Paniques »

Combien de suspenses fantastico-policiers dans la collection « Paniques » qui prennent pour décor le milieu médical ? Et dans toutes les collections confondues ? Et combien de médecins fous et d'expériences diaboliques, de la congélation au charcutage, de la vampirisation scientifique aux greffes tous azimuts ? De plus doctes que moi feront les comptes. L'addition en tout cas doit être longue. Robin Cook a fait des petits et, bien avant lui, tous ces docteurs, qu'ils s'appellent Mabuse, Cornélius ou Lerne...
Sans redire une fois encore la fascination morbide qui nous lie à l'acte médical (dévoyé, détourné), cet acte qui est notre (sur) vie et notre mort confondues, il faut bien avouer que, ces temps, il y a quelque peu abus de pouvoir.
Entre le scalpel et le scanner, l'infection et l'amputation, on a presque envie de crier : « Laissez-les vivre ! » ou : « laissez-nous respirer ».... C'est un peu la réaction qu'on peut avoir avec *Le sang à la tête*. Non qu'il s'agisse d'un mauvais livre, mais, dans un terrain tellement balisé, il souffre inévitablement de la comparaison avec un *Coma*, ou *Les infirmières de la mort* (par exemple). Le sujet est intéressant : un chirurgien qui travaille pour l'ex-patron de la C.I.A. encore sur la brèche patriotique, a découvert qu'un cerveau séparé de son corps trop encombrant peut devenir une sorte de machine à penser plus rapide et plus efficace qu'au temps où il avait des membres à faire fonctionner. Il récupère donc des incurables (accidentés ou cancéreux) et leur propose le marché suivant : quelques années de survie cérébrale contre l'usage de leur matière grise. Car ce n'est pas seulement l'encéphale qui est « branchée », mais bien la tête dans son intégralité — ce qui donne un petit supplément d'horreur cinématographique à un sujet autrement bien abstrait. L'auteur, sur ce canevas, a brodé un traitement routinier : une chercheuse, Suzan, croit son mari mort dans un accident d'automobile. Elle ne sait pas que sa tête a été récupérée par Michaël, le savant fou, qui devient très vite son employeur et son amant. N'empêche qu'il lui faudra les deux-tiers du roman pour découvrir enfin ce qui reste de son époux maintenu en vie par une machinerie électronique. Le suspense fait long feu, et les caractères sont très traditionnels. Le back-ground reste flou (on ne sait pas trop en fait quelle est la véritable utilité des cerveaux enchaînés), et la fin est trop brutalement amenée... Mais néanmoins, le livre se lit avec plaisir...
Curieusement, l'héroïne de *La machine infernale* est elle aussi une veuve d'une trentaine d'années qui se débat pour survivre dans la société américaine... Signe des temps marqués par le féminisme ? Ou tout sim-

plement astuce littéraire ? (une femme seule est le personnage — victime — rêvé pour une histoire de traquenard). Peu importe. Ici, Stevie, qui publie des articles dans une revue médicale et voudrait bien devenir écrivain à part entière, fait une sorte de pacte (involontaire) avec le diable : parce qu'elle a fait réparer sa machine à écrire électrique par un curieux jeune homme lunatique qui possède un singe capucin, la jeune femme est entraînée dans une suite de cauchemars qui semblent provenir de la machine elle-même, puisqu'ils se retrouvent chaque matin dactylographiés par l'engin fantasmagorique... Mieux, Stevie en arrivera à dialoguer avec sa machine, qui anticipera sur les cauchemars, vécus de façon si intenses, et qui collent si bien avec la réalité, qu'elle ne saura bientôt plus ce qui est réel et ce qui ne l'est pas. La machine autonome (à écrire ou pas), est bien sûr un autre archétype du récit fantastique ou de SF. Mais Michael Bishop (bien connu des amateurs pour ses nouvelles dans « Fiction » et son beau roman *Le bassin des cœurs indigos*, jadis chez Lattès) a renouvelé complètement le thème en lui insufflant une grande puissance stressante. Le moins qu'on puisse en dire est que sa lecture ne vous laisse pas le temps de souffler, tant la pression des cauchemars est grande (sur Stevie, mais aussi sur celui ou celle qui est plongé dans son aventure onirique). Cela va du cauchemar classique (la petite fille de Stevie se plaint dans la nuit — *« J'ai fondu*, gémit-elle — et sa mère découvre une horrible gelée à la place du corps de Marella) à des troubles beaucoup plus insidieux : Teddy, son petit garçon de treize ans, vient une nuit se glisser dans le lit de sa mère — qui lui fait l'amour. Rêve ? Le lendemain, Teddy paraît lui aussi se souvenir de la scène. Stevie est également tourmentée par le « fantôme » de son mari, Ted, mort trop jeune d'un cancer. Et par le jeune réparateur, Seaton, qui semble en savoir beaucoup sur le couple. Et par son horrible singe, Crets, qui paraît doué d'ubiquité...

Le livre fonctionne en tiroirs, puisque possédant une construction en abîmes. C'est extrêmement bien fait parce que toujours surprenant, toujours inattendu - ayant écrit au fil de la plume, à l'instinct, sans aucunement se soucier de la logique (la fin du roman, qui ne conclut rien et n'explique rien, ferait pencher pour cette hypothèse !). Mais peu importe ! Qui est entraîné dans les dents broyeuses de *La machine infernale* ne peut faire machine arrière. L'ouvrage regorge de clins d'yeux et d'appartés, l'auteur se payant de surcroît le luxe de creuser sous nos pas un « abîme » supplémentaire, en « collant » une nouvelle indépendante, « La fiancée du singe », supposée écrite par Stevie (ou sa machine folle), et qui est une métaphore du récit... Pour la petite histoire, rappelons que ce texte a été publié indépendamment par Arachnée presses, sous la forme d'un joli petit livret ; replacé dans son contexte, ce conte prend évidemment tout son sens, jusque dans ses détails : le château s'appelle Cancer — et c'est la maladie qui a précisément emporté le mari de Stevie. Bref, un roman qui est un des meilleurs de la collection et, à coup sûr, le plus intrigant !

Jean-Pierre Andrevon

ABATTOIR-OPÉRA
Serge Brussolo
Fleuve Noir
« Anticipation » nº 1414



A la page 195 de ce roman, Brussolo écrit : *L'accumulation engendrait l'accablement*... On pourrait croire à un aveu sur sa méthode. Il n'en est rien : l'accumulation brussolienne, loin d'engender quelque accablement que ce soit, continue de provoquer l'étonnement — mieux, la fascination. A ses débuts (chez Denoël), Brussolo écrivait des nouvelles ; il est passé ensuite au roman de moyenne envergure (chez Denoël toujours, puis au Fleuve Noir) ; le voici maintenant à l'œuvre sur des cycles : cet *Abattoir-opéra* (un volume double, en plus !) est le tome 2 de celui des *Ouragans*, qui vient d'être suivi par un tome 3. Dessèchement de l'inspiration ? Redite, ressassement ? Pas du tout ! Brussolo, bien qu'enflant quantitativement, reste toujours aussi inventif, toujours aussi percutant qualitativement...

Qu'en est-il cette fois ? Nous sommes toujours sur la planète Almoha découverte avec *Rempart des naufrageurs*, cette planète qui « respire » et dont la surface est constamment balayée par des vents qui entraînent ses habitants à modifier leur mode de vie (en grossissant pour ne pas être emportés, en s'attachant au sol, etc). Ici, portée par une très jeune fille, Nathalie, et son dobermann, Cédric, la trame se noue sur une religion musicienne qui élabore des concerts-massacres. On dirait presque que Brussolo a démarré sur un jeu de mot, devenu jeu de sens (éclaté tous azimuts). Le vent — les instruments à vent. Avec le continuel bourgeonnement, qui va jusqu'à l'absurde, avec une réjouissante variation sur l'aérophagie (les vents !), comparée au « dernier souffle » des moribonds. Sans compter d'autres pistes divergentes encore, comme ces pages sur des monuments parisiens recréés sur Almoha et comparés à de vieux squelettes de fantastiques bêtes enkystées, ou ces sensibles réflexions sur l'amitié avec un chien, dont le temps de vie n'est pas synchrone avec celui d'un humain...

Et on pourrait en dire encore des pages ! Alors autant lire ce Brussolo, tous les Brussolo, encore et encore...

Jean-Pierre Andrevon

LA MACHINE FANTÔME
I. et G. Bogdanoff
J'ai Lu

Depuis sept ans déjà Igor et Grichka Bogdanoff animent l'émission *Temps X* (dont ils sont également les producteurs), consacrée à la science-fiction, livresque et cinématographique. Ils ont écrits sur ce sujet *Clés pour la science-fiction* (Seghers) et *L'Effet science-fiction* (Laffont), qui était une enquête sur la façon dont une certaine catégorie de personnes percevaient ce genre (hommes politiques, sportifs, acteur,...). Par ailleurs, ils viennent de publier un roman, *Mémoire double* chez Hachette.

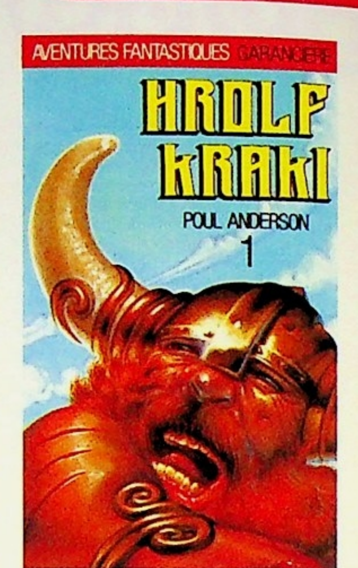
Dans *Temps X*, Igor et Grichka Bogdanoff présentent souvent des reportages sur les mystères de l'univers (la naissance des étoiles, les trous noirs, les quasars,...) ou sur l'évolution de la technologie et de l'astronautique (les cités dans l'espace, les programmes de la NASA, la navette spatiale, etc). On retrouve cet attrait pour la science-fiction, et son aspect essentiellement positif — éloigné des conceptions plus sombres de la science-fiction de ces dernières années — dans ce recueil de nouvelles, *La machine fantôme*. Tous les textes comportent des descriptions sur les molécules, les atomes, les électrons, la relativité du temps et bien d'autres sujets techniques, donnant un petit côté « hard-science » à ces récits sans nuire pour autant à leur intérêt ni à l'intensité dramatique. Le style est claire, facile et l'intrigue, menée avec rigueur, comporte de nombreuses scènes de suspense.

Ces nouvelles abordent différents thèmes : le voyage dans l'espace (« Le dormeur »), l'aventure spatiale (« Le cratyle »), les dangers que présentent certaines inventions pour l'humanité (« La cage »), le voyage dans le temps (« La machine fantôme ») où l'on voit un certain professeur Biggles inventer une machine qui pourra se rendre dans le futur ou dans le passé mais le récit se termine pour lui d'une façon bien moins enthousiasmante que celle de l'Explorateur du Temps (*La machine à explorer le temps* de H.G. Wells), les robots, qui connaissent eux-aussi des tourments intérieurs (« La bombe ») ou les ordinateurs (« La pendule », « Lapsus »). Dans tous les cas, ces machines pensantes sont confrontées à l'épineux problème de satisfaire leurs créateurs tout en respectant les lois de la robotique (imaginée par Isaac Asimov dans son cycle des *Robots*), ce qui peut donner des résultats fort étonnants.

La construction de ces récits et leur intrigue donnent à *La machine fantôme* un aspect plutôt « rétro », qui tranche sur le ton, les préoccupations et les interrogations de la science-fiction moderne. Cependant, il se dégage de ce recueil un charme suranné, plaisant, qui en rend la lecture agréable et fort divertissante.

Elisabeth Campos





HROLF KRAKI
Poul Anderson
coll. « Aventures Fantastiques »
Garancière

Un petit événement à saluer : la naissance d'une nouvelle collection, intitulée « Aventures Fantastiques » dirigée par Richard D. Nolane. Elle proposera un choix nuancé de romans relevant de l'héroïc-fantasy (sous ses diverses formes) et de l'aventure fantastique (Rider Haggard, Jack Williamson...).

Dans cette première livraison, *Hrolf Kraki* de Poul Anderson. Ce géant de la science-fiction américaine (il a reçu sept fois la récompense la plus prestigieuse du genre, le Prix Hugo) a été publié à plusieurs reprises dans notre pays mais avec des fortunes diverses. Son talent de novelliste lui a permis, notamment, d'être omniprésent dans les pages de *« Fiction »* jusque dans les années 65 mais ses plus grands romans, à l'exception des *Croisés du Cosmos*, du *Hors-le-Monde* et du *Dernier chant des Sirènes* (affligé, hélas, d'une bien approximative traduction) n'ont toujours pas été publiés en France. C'est cette lacune que les Editions Garancière et Richard D. Nolane ont voulu combler en faisant de Paul Anderson l'auteur-vedette de leur collection.

Ce présent roman nous conte l'histoire de Hrolf Kraki, le plus grand roi dane du Haut Moyen-Age, une saga qui commence bien des années avant sa naissance par l'affrontement sanglant des membres de sa famille pour la possession de la couronne royale. Hrolf grandira dans cette atmosphère de complots et de batailles acharnées et devra lutter contre maints ennemis pour imposer l'unification et la paix à son pays.

Mais, par-delà l'épopée du roi Hrolf, c'est l'évocation superbe d'un monde sauvage où régnait la magie la plus sombre, où les trolls, les nains et les sorciers vivaient au contact des hommes, dans un style agréable aux tournures anciennes (très bien rendu dans la traduction). On y voit les exploits surhumains de Hrolf et de ses chevaliers (dont l'histoire de chacun, fourmillant de combats épiques et d'événements surnaturels, nous est contée avec précision), les maléfices de magiciens à l'esprit tortueux, les trahisons perfides qui décident de l'acces-

sion à un trône. Une époque oubliée dominée par la présence inquiétante et inflexible du Destin, manipulé par les Dieux.
Un roman mouvementé, rapide, mais qui ne délaisse jamais la psychologie des personnages, parsemé de descriptions grandioses de royaumes enfuis et de paysages à la farouche beauté hivernale, et qui reçut en 1974 le Prix August Derleth du meilleur roman fantastique de l'année.

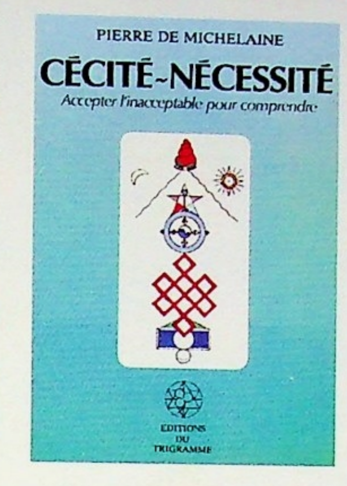
Elisabeth Campos

LA MÉMOIRE TOTALE
Claude Ecken
Fleuve Noir
« Anticipation » nº 1422

Avec ce roman (un double de 254 pages !), on doit saluer l'entrée en « Anticipation » de Claude Ecken, auteur déjà d'un « Engrenage », de nombreuses nouvelles, et bien entendu de multiples critiques, dont beaucoup dans les pages de l'*Ecran*. Est-ce pour cela qu'on va dire du bien de son « Anticipation » ? Pas du tout, le copinage étant interdit de séjour ici... Il se trouve que *La Mémoire totale* est un bon Fleuve, sur un sujet original : une maladie de la mémoire, qui « éteint » les souvenirs de ceux qui en sont atteints, et l'existence d'une sorte de mutant (en réalité produit d'une expérience de caractère militaire), qui se trouve être doué de la « mémoire totale » du titre. C'est de la rencontre (sur fond d'intrigues politiques et de course-poursuite à travers les Etats-Unis) de ces sous-mémoires et de cette sur-mémoire qui naît l'intrigue qui sous-tend tout l'ouvrage.
Passons sur les défauts : une construction au départ un peu trop scolaire (un chapitre-poursuite, un chapitre flash-back), et peut-être un certain manque de liant, une sauce pas assez bien prise, pour que le destin personnel de Jonathan Lavendish colle parfaitement au background historique, parfois survolé avec désinvolture. Les qualités l'emportent aisément : une écriture sobre et efficace, un parfum « film noir » constamment présent et, je l'ai déjà signalé, une trame qui ne donne pas l'impression d'avoir été cent fois accommodée et raccommodée. On y ajoute une chute à la fois nostalgique et amère, surprenante aussi (quant au sort réservé à Lavendish), pour conclure par une bonne note accordée à cet examen d'entrée !

Jean-Pierre Andrevon





LA QUÊTE DE L'INTEMPOREL
Frédéric Lionel
CES MAINS QUI LISENT LE CORPS
Edith Acedo
CÉCITÉ NÉCESSITÉ
Pierre de Michelaine
Editions du Trigramme

Le domaine des « univers parallèles » a toujours fasciné l'homme. Mais les expériences vécues dans le but d'une utilisation « juste » sont rares. L'idée des éditions du Trigramme de publier des récits authentiques facilitant la quête spirituelle, sans limitation de style, arrive à une période-clef. *La Quête de l'Intemporel*, le premier de ces trois ouvrages proposés par ce nouvel éditeur, étudie les aspects de la « grande tradition » qui a influencé l'évolution spirituelle et scientifique de l'Occident. Difficile mission, alors que le cycle des Poissons se termine et que celui du Verseau pointe à l'horizon, que cette Quête qui incombe à l'Occident en raison de l'héritage laissé par les Hyperboréens, puis par les Celtes, leurs descendants spirituels, qui transmirent leurs connaissances aux Grecs. L'auteur nous propose de découvrir les raisons de la confusion dans laquelle se débat le monde civilisé.
Ces mains qui lisent le corps traite du pouvoir de la nature sur le corps, à partir de l'évocation de l'image populaire de la « sorcière » et celle beaucoup plus humaniste de la guérisseuse. Edith Acedo, elle-même issue d'une longue lignée de ces guérisseurs, nous révèlent toutes les formules, tous les secrets, les gestes et les rites qui lui ont été transmis par sa famille. Après une étude théorique où elle traite des différents corps de l'être humain, elle nous parle de « l'aura », de l'effet kirlian et aborde ensuite l'aspect pratique de l'ouvrage. Un livre simple, avec un accent authentique, et qui se veut accessible à tous.

Cécité nécessité, dernier-né des Editions du Trigramme, est un passionnant témoignage, qui débute pendant la seconde Guerre Mondiale. Suite à un choc psychologique (l'arrestation de son père par la Gestapo), l'auteur sombre dans la cécité totale. Le parallèle entre l'évolution de la maladie et l'évolution intérieure se rejoint dans une unité où l'homme dépasse ses souffrances, débouchant sur la sagesse indispensable pour comprendre le pourquoi des choses qui le relie au « Grand Tout ». Ce livre n'est pas uniquement le récit de l'évolution d'un traumatisme, comme l'indique son titre, mais celui d'un étonnant combat mené par l'homme et son orgueil, où le lecteur ira de surprises en découvertes. Pour tous ceux intéressés par la parapsychologie et les sciences parallèles, ces trois ouvrages s'avèreront indispensables (en vente en librairie ou chez l'éditeur : Ed. du Trigamme, 15, rue Sambre-et-Meuse, 75010 Paris).

Jean-Pierre Dormy

REVUES ET FANZINES...

Saluons la naissance d'un petit confrère en Belgique, baptisé Halloween (Philippe Pierquin, 139, quai de la Haine, B-6510 Morlanwelz, Belgique). Edité par une jeune équipe, il se présente au format de l'E.F., au prix de 22 F pour 64 pages sur papier luxueux. Le premier numéro de ce bimestriel propose un sommaire copieux qui inaugure bien de la diversité de son équipe rédactionnelle : un dossier cinéma qui prend John Boorman et ses films sous la loupe, un dossier littéraire consacré à Stephen King, 4 nouvelles brèves, et une interview d'un jeune auteur, Jacques Thomas-Bilstein, ainsi que des rubriques d'actualité. La qualité des illustrations n'est pas toujours à la hauteur des textes. Ajoutons que ce projet entièrement auto-financé n'est nullement un fanzine de luxe, mais bien une tentative courageuse d'implanter un magazine « sérieux », auquel on ne peut que souhaiter bonne chance. *Halloween* peut être à la fois un banc d'essai pour les jeunes auteurs ainsi qu'un phare dans l'actualité du fantastique, même si le numéro 1 ne brille pas par son originalité (Boorman, King, la collection Gore : ne croirait-on pas lire une copie de l'E.F. ?).
Publié par notre gorespondant américain Donald Farmer, The Splatter Times (603 S.W. 35th St. nº 3, Palm City, Fla. 33490 USA), le « plus violent magazine au monde ! » (selon son éditeur) nous propose un passionnant nº 7 faisant le point sur l'actualité d'un genre qui revient périodiquement à la mode : le film d'horreur. Au sommaire, donc, des previews de *The Tomb* (du spécialiste de « série B » Fred Olen Ray, avec Cameron Mitchell, John Carradine et Sybil Danning), *Breeders, Mutant Hunt, Terrorvision* (les nouveaux produits de l'Empire de Charles Band), ainsi que des entretiens avec les membres de l'équipe technique de *Day of the Dead* de George A. Romero (24 pages offset, en anglais. Prix : $ 2.50 + port).
Moribonds depuis un certain temps (à l'exception de l'excellent *Monster-Bis* de notre ami et collaborateur Norbert Moutier), les fanzines français semblent reprendre du poil de la Bête, et renaître avec un esprit un peu différent, peut-être plus « sérieux » : nul ne s'en plaindra ! Deux nouveautés à signaler ce mois-ci : Ciné-fantasy de Patrick Nadjar (4, rue Condorcet, 93100 Montreuil. Prix : 16 F), par ailleurs animateur-radio, nous offre, dans son premier numéro, un entretien avec Lamberto Bava sur *Demoni* (un *excellent* film fantastique que vous découvrirez bientôt), des études sur les modèles réduits, des interviews de maquilleurs spécialisés, et, bien sûr, une revue des films sur nos écrans. Un début prometteur.... Picture 8, quant à lui, se consacre exclusivement au Super-8, sur lequel il nous fournit des indications techniques précieuses, et nous livre des entretiens avec les réalisateurs en herbe. Une formule originale et intéressante également (Jean-Christophe Spadaccini, 38, av. du Pt-Wilson, 93320 Pavillon-sous-Bois). Hollywood sur Seine en est déjà à son sixième numéro. Fanzine photocopie, comme les deux précédents, mais tiré à 500 exemplaires, il bénéficie d'une présentation attrayante, bien que son prix (15 F) soit assez élevé pour seulement 24 pages. En attendant les améliorations annoncées par l'éditeur, cette publication animée par de jeunes lycéens nous propose dans son nº 6 un intéressant dossier de Fabrice Leclerc sur l'I.L.M. de George Lucas, une présentation des nouveaux jeunes acteurs américains, des news et une revue de l'actualité (14, rue César-Franck, 75015 Paris).

D.D.L. et J.P.D





THE RE-ANIMATOR THE TOMB



Votre collection de l'ÉCRAN
Vous la PRÉFÉREZ...



COMME CECI ? ▲ **... OU COMME CELA ? ▼**



Je commande la super reliure de l'Ecran Fantastique au prix de 65 F + port 12 F, soit 77 F par reliure, par chèque bancaire ou CCP ci-joint à l'ordre de : I. Média, 69, rue de la Tombe-Issoire, 75014 PARIS.

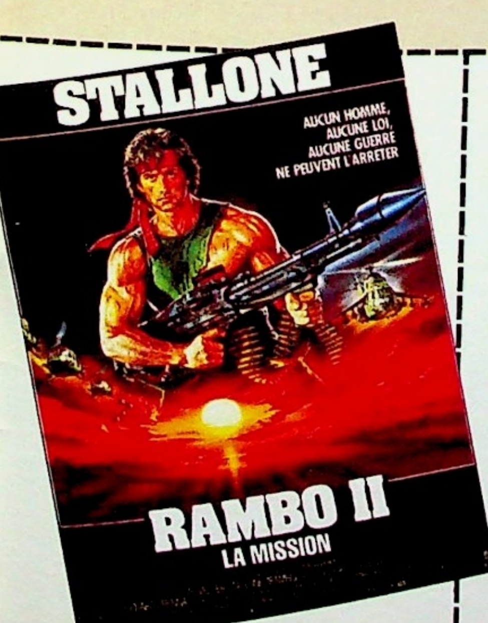
Ho! Santa Claus! vieux frère, tu te doutes de ce que j'ai choisi pour Noël ?

Un abonnement à l'Écran fantastique bien sûr !

Il y a plusieurs bonnes raisons de s'abonner à l'Ecran Fantastique.
La première est la certitude de recevoir régulièrement votre revue en début de mois.
La seconde est de posséder une affichette de film, offerte à tout nouvel abonné et reproduite ci-dessous.
La troisième est de réaliser une économie de plus d'un numéro pour un abonnement d'un an et de plus de 5 numéros pour un abonnement de deux ans !
La quatrième est l'accès à la rubrique « Petites annonces » réservée aux abonnés et cela gratuitement.
La cinquième est peut-être la plus importante : une revue qui voit ses abonnés se multiplier a son avenir assuré ; son équipe est d'autant plus à l'aise pour augmenter le nombre de ses pages, de ses posters, lancer de nouvelles rubriques... bref progresser.

Vous aimez l'Ecran, vous souhaitez qu'il progresse encore et toujours davantage ? Alors, si vous le pouvez, pour l'aider

abonnez-vous !



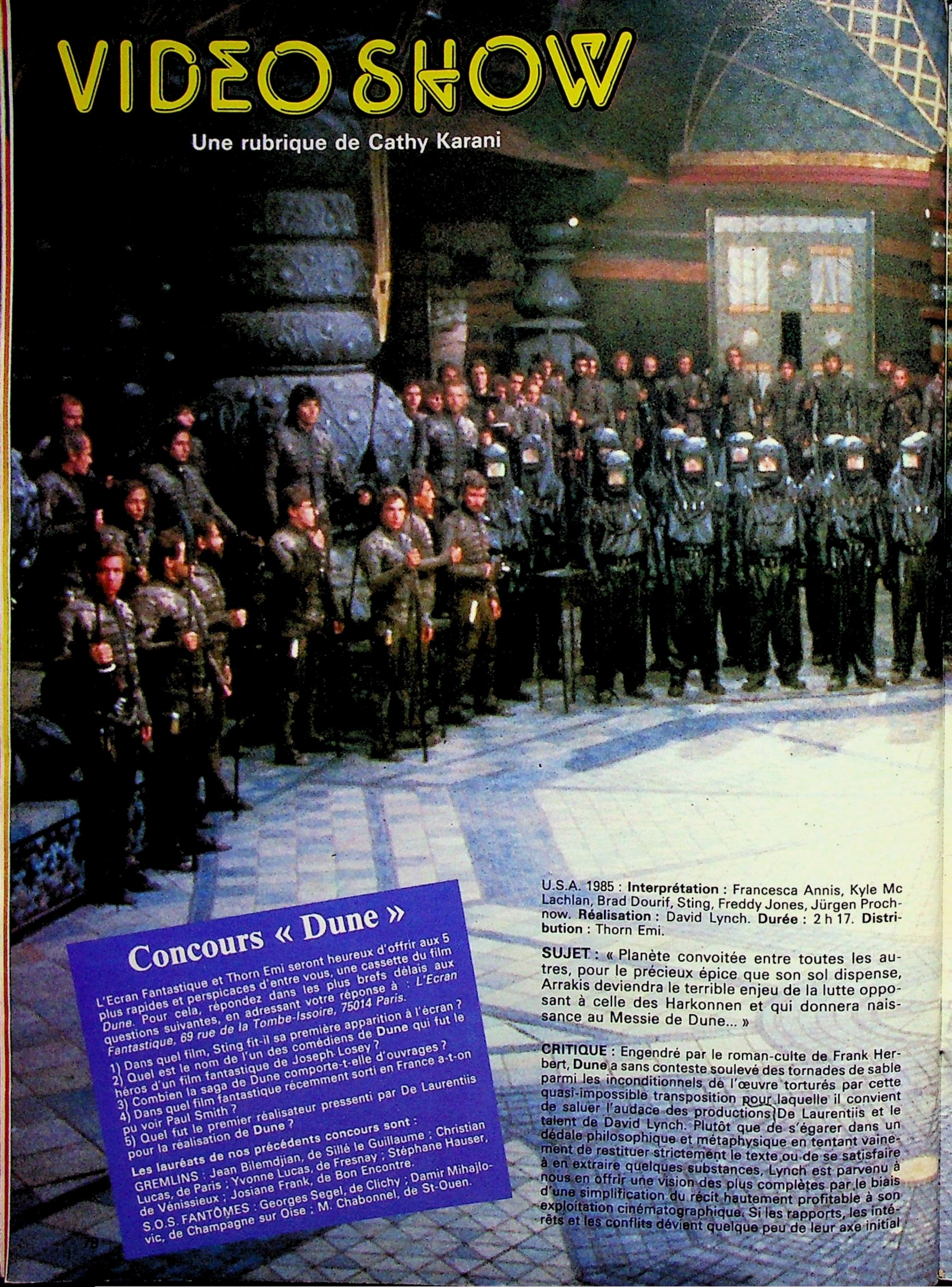
D'accord, je m'abonne à l'Ecran Fantastique

NOM .... PRÉNOM ....
ADRESSE ....
....
CODE POSTAL ☐☐☐☐☐ VILLE ....
PAYS ....

et j'en verse ci-joint le montant, soit 220 F pour 1 an (12 numéros) en France (étranger 280 F), ou 400 F pour 2 ans en France (étranger 550 F) par CCP ou chèque bancaire à l'ordre d'I Média, 69, rue de la Tombe-Issoire, 75014 Paris.
date : *signature*

VIDEO SHOW

Une rubrique de Cathy Karani



U.S.A. 1985 : **Interprétation :** Francesca Annis, Kyle Mc Lachlan, Brad Dourif, Sting, Freddy Jones, Jürgen Prochnow. **Réalisation :** David Lynch. **Durée :** 2 h 17. **Distribution :** Thorn Emi.

SUJET : « Planète convoitée entre toutes les autres, pour le précieux épice que son sol dispense, Arrakis deviendra le terrible enjeu de la lutte opposant à celle des Harkonnen et qui donnera naissance au Messie de Dune... »

CRITIQUE : Engendré par le roman-culte de Frank Herbert, **Dune** a sans conteste soulevé des tornades de sable parmi les inconditionnels de l'œuvre torturés par cette quasi-impossible transposition pour laquelle il convient de saluer l'audace des productions De Laurentiis et le talent de David Lynch. Plutôt que de s'égarer dans un dédale philosophique et métaphysique en tentant vainement de restituer strictement le texte ou de se satisfaire à en extraire quelques substances, Lynch est parvenu à nous en offrir une vision des plus complètes par le biais d'une simplification du récit hautement profitable à son exploitation cinématographique. Si les rapports, les intérêts et les conflits dévient quelque peu de leur axe initial

Concours « Dune »

L'Ecran Fantastique et Thorn Emi seront heureux d'offrir aux 5 plus rapides et perspicaces d'entre vous, une cassette du film *Dune*. Pour cela, répondez dans les plus brefs délais aux questions suivantes, en adressant votre réponse à : *L'Ecran Fantastique, 69 rue de la Tombe-Issoire, 75014 Paris.*

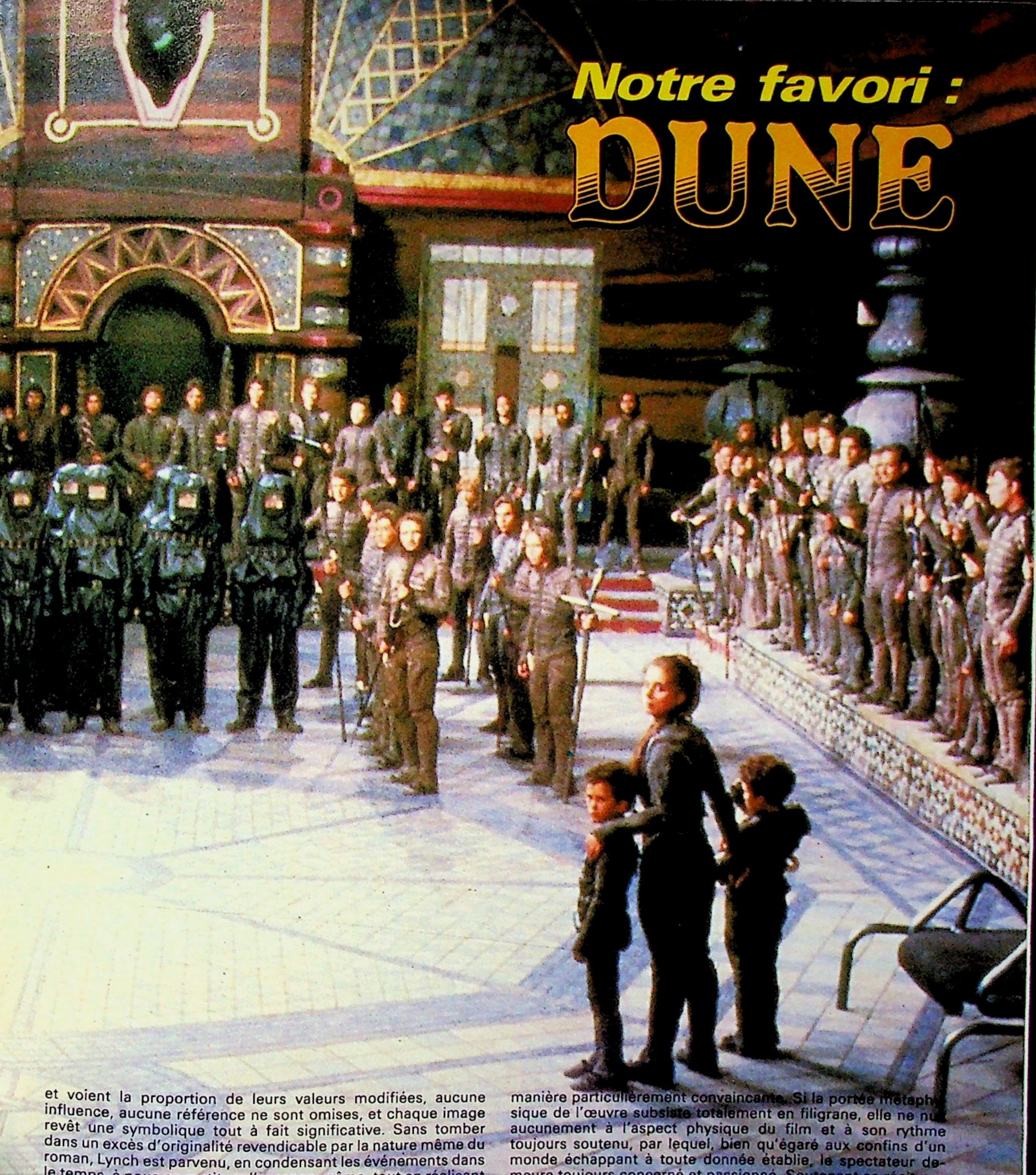
1) Dans quel film, Sting fit-il sa première apparition à l'écran ?
2) Quel est le nom de l'un des comédiens de **Dune** qui fut le héros d'un film fantastique de Joseph Losey ?
3) Combien la saga de Dune comporte-t-elle d'ouvrages ?
4) Dans quel film fantastique récemment sorti en France a-t-on pu voir Paul Smith ?
5) Quel fut le premier réalisateur pressenti par De Laurentiis pour la réalisation de **Dune** ?

Les lauréats de nos précédents concours sont :

GREMLINS : Jean Bilemdjian, de Sillé le Guillaume ; Christian Lucas, de Paris ; Yvonne Lucas, de Fresnay ; Stéphane Hauser, de Vénissieux ; Josiane Frank, de Bon Encontre.

S.O.S. FANTÔMES : Georges Segel, de Clichy ; Damir Mihajlovic, de Champagne sur Oise ; M. Chabonnel, de St-Ouen.

Notre favori : DUNE



et voient la proportion de leurs valeurs modifiées, aucune influence, aucune référence ne sont omises, et chaque image revêt une symbolique tout à fait significative. Sans tomber dans un excès d'originalité revendicable par la nature même du roman, Lynch est parvenu, en condensant les événements dans le temps, à nous en restituer l'essence-même, tout en réalisant un film au ton très personnel. **Dune** permet en effet à son réalisateur d'introduire dans le film ses thèmes et contextes obsessionnels (monstruosités physiques, dégénérescence corporelle, lieux suintants...) teintés d'intimités tout en maîtrisant une gigantesque machinerie. Indépendamment du personnage de Paul, plus éloigné que tout autre de l'approche que pouvait nous en donner le roman, les autres héros de **Dune** se détachent parfaitement, et malgré leurs apparitions parfois brèves (Sting, Silvana Mangano) laissent surgir très précisément leur personnalité et l'impact qui en découle. C'est là un tour de force qu'une excellente direction d'acteurs renforce de manière particulièrement convaincante. Si la portée métaphysique de l'œuvre subsiste totalement en filigrane, elle ne nuit aucunement à l'aspect physique du film et à son rythme toujours soutenu, par lequel, bien qu'égaré aux confins d'un monde échappant à toute donnée établie, le spectateur demeure toujours concerné et passionné. Soutenant ce récit aux multiples ramifications, où chaque destin trouve une place nettement définie, de somptueux décors et de remarquables effets spéciaux abondent tout au long du film et nous valent de nombreuses et étonnantes séquences dotées d'un impact des plus spectaculaires. Indépendamment du roman et de toutes les polémiques souvent excessives que sa transposition aura pu engendrer, la version de David Lynch est à tous égards admirable, riche de la volonté et de l'effort d'une multitude de créateurs réunis par un désir commun d'atteindre à une perfection, dont le film est en reflet significatif. Copie et duplication excellentes.

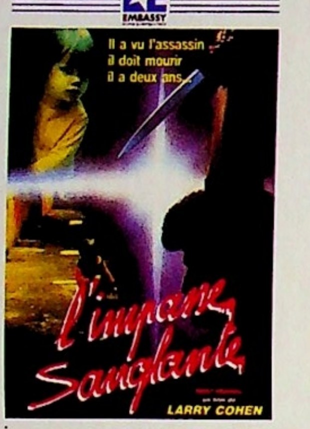
VIDEO SHOW

L'IMPASSE SANGLANTE

(Blind Alley) G.B. 1984. **Interprétation :** Anne Carlisle, Brad Rijn, Stephen Lack. **Réalisation :** Larry Cohen. **Durée :** 1 h 30. **Distribution :** Embassy. **Inédit en France.**

SUJET : « Exécutant un contrat au fond d'une impasse en poignardant un homme, un tueur à gages est aperçu par un jeune enfant qui, ayant assisté au meurtre, va devenir la prochaine cible à abattre. Pourtant, même un tueur professionnel peut avoir des scrupules à éliminer un témoin âgé de 2 ans... »

CRITIQUE : Réalisé par Larry Cohen auquel on doit, entre autres, les deux films très insolites et intéressants que sont *God Told Me To* et *It's Alive*, *l'Impasse Sanglante*, nous convie à une traque d'un style particulier ayant pour toile de fond les tourments et les malaises de la société américaine. Mouvement féministe, fragilité du couple, incertitude de l'enfant ballotté, sont autant d'éléments déterminants dans le déroulement de ce thriller au climat claustrophobique cher à Cohen. Son héros, semblable à ceux qui l'ont précédé, appartient à cette race d'illuminés, totalement inadaptés, ne s'accomplissant qu'à travers les crimes qu'ils pratiquent à la manière d'un acte purificateur. Les divers éléments traités parallèlement engendrent un suspense, qui, sans doute, ne manquera pas d'attraits pour les fans de ce réalisateur. Copie et duplication bonnes.



LA SENTINELLE DES MAUDITS

(The Sentinel) U.S.A. 1977. **Interprétation :** Chris Sarandon, Cristina Raines, Burgess Meredith. **Réalisation :** Michael Winner. **Durée :** 1 h 28. **Distribu-**

Confrontée à la cupidité du Dr Kiviat coupable de la mort du mâle, elle va tenter l'impossible pour sauver le petit, surnommé Baby... »

CRITIQUE : Sur ce schéma quelque peu puéril, les productions Disney ont tenté de ressusciter à l'écran ces mythiques animaux auxquels le cinéma offrit, à une époque aujourd'hui révolue, une heure de gloire. Gloire que *Baby* ne parviendra certes pas à nous restituer, malgré les très respectables moyens dont il a bénéficié. Le ton simpliste et bon enfant de ce sujet aventureux mais cependant démodé par son traitement, ne parvient jamais à nous exalter ou à nous passionner. Aussi, c'est dans l'indifférence la plus parfaite que l'on assiste aux déboires de ce jeune dinosaure caoutchouteux aux allures de chien domestique qu'une jeune femme en mal de maternité tient à sauvegarder. Péchant par son désir de vouloir séduire simultanément deux public, le film souffre du déséquilibre qui semble régulièrement frapper les nouvelles productions de la célèbre firme, dont l'évidente bonne volonté nous laisse espérer qu'elle pourra prochainement parvenir à résoudre ce dilemme. Pâle et sans surprise ni authentique émotion, *Baby* pourra cependant trouver grâce auprès des *très* jeunes spectateurs. Copie et duplication excellentes.

LA MAISON DES DAMNÉS

(Legend of Hell House) G.B. 1973. **Interprétation :** Pamela Franklin, Roddy Mc Dowall, Gayle Hunnicut. **Réalisation :** John Hough. **Durée :** 1 h 34. **Distribution :** CBS/Fox.

SUJET : « Afin de découvrir la vérité sur l'éventualité de la vie après la mort, un millionnaire excentrique confie à un professeur accompagné de son épouse et de deux médiums la tâche de déceler l'origine des entités diaboliques hantant une demeure dont plusieurs occupants furent déjà les victimes... »

CRITIQUE : Inspiré d'un roman de Richard Matheson, également auteur du scénario, *Legend of Hell House* s'apparente à bien des égards à la très remarquable *Maison du Diable* de Robert Wise. Il en constitue une forme de remake d'excellente tenue dont les amateurs ne pourront que se réjouir.

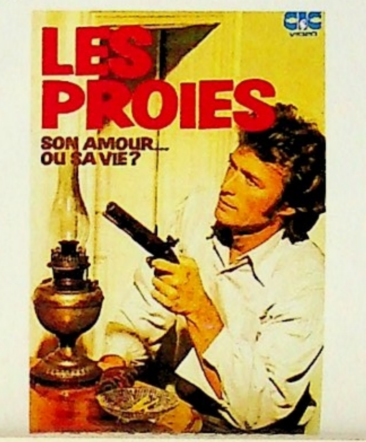
il en est tout autant la victime, tant sur le plan psychologique que physique, et c'est là une approche à laquelle le comédien n'avait guère habitué ses inconditionnels. Remarquablement filmée, la Nouvelle-Orléans nous dévoile ses entrailles immondes au détour de ses sombres ruelles suintant le vice et la perversion. Le meurtrier va progressivement « initier » celui qui le traque, le faisant basculer dans cet univers jusqu'à devenir une proie sans cesse malmenée par son propre gibier. Cette habile manipulation, propice à démontrer que le Mal et le Bien ne sont jamais totalement incompatibles, se trouve renforcée par le regard porté sur la vie familiale de Block révélant un homme délaissé en proie aux difficultés rencontrées face à ses deux fillettes pour lesquelles il s'efforce d'être un père exemplaire. Cerné avec humour et sensibilité, cet aspect du personnage contribue à dérouter davantage le spectateur chez lequel s'est insidieusement installé un doute. Pour lever celui-ci, ne manquez pas la vision de cette fascinante *Corde Raide* ! Copie et duplication bonnes.

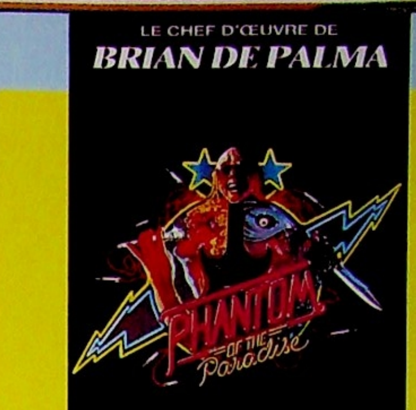
LES PROIES

(The Beguiled) U.S.A. 1970. **Interprétation :** Clint Eastwood, Géraldine Page, Elisabeth Hartman. **Réalisation :** Don Siegel. **Durée :** 1 h 40. **Distribution :** CIC/3 M.

SUJET : « Au cours de la guerre de Sécession, un soldat nordiste blessé est recueilli dans un pensionnat de jeunes filles sudistes, qui après avoir envisagé de le confier à leurs troupes décident de le garder parmi elles. L'installation de ce loup dans la bergerie va progressivement engendrer un drame... »

CRITIQUE : La sortie vidéo des *Proies* permettra aux fans de Clint Eastwood de découvrir l'un de ses films les plus méconnus et de le retrouver dans un rôle de composition ambigü et tout en nuances dans lequel il excelle. S'inspirant d'un roman donnant lieu à un scénario d'une indéniable originalité, *Les Proies* se révèle étonnant à bien des





de s'apitoyer. Interprété par Paul Williams, authentique vedette d'alors auquel on doit la superbe musique du film, le personnage de Swan, instigateur diabolique de la déchéance de Winslow, évoque sans détour un Dorian Gray contemporain nourrissant sa folie du désespoir des autres. Cette confrontation du Bien et du Mal se déroulant dans un milieu propice à tous les excès, se présente sous la forme d'un véritable opéra où se conjuguent tous les délires sur un rythme effréné, remarquablement dosé par la maîtrise technique de De Palma dont on peut mesurer l'étendue du talent. *Phantom of the Paradise*, datant déjà d'une douzaine d'années, n'a pas pris une seule ride, et la vidéo nous en restitue le plaisir tout entier grâce à une v.o. sous-titrée, dans une copie et une duplication excellentes.

LADYHAWKE

U.S.A. 1985. **Interprétation :** Rutger Hauer, Matthew Broderick, Michelle Pfieffer. **Réalisation :** Richard Donner. **Durée :** 1 h 57. **Distribution :** CBS/Fox.

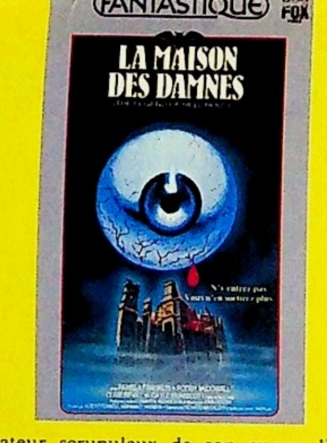
SUJET : « Dans l'Europe cruelle et passionnée du 13e siècle, le drame d'une terrible malédiction engendrée par la jalousie d'un évèque ayant banni l'amour désespéré d'Etienne de Navarre et d'Isabelle d'Anjou... »

CRITIQUE : Ecrit par Edward Khmara auquel on doit également le scénario du très attendu *Enemy Mine* de Wolfgang Petersen, *Ladyhawke* nous entraîne dans l'univers fabuleux de l'héroïc-fantasy et de la mythologie médiévale. C'est dans ce cadre extraordinaire, ayant pour toile de fond de somptueux paysages propices à toute démesure, que Richard Donner *(Superman, Goonies)* nous conte l'histoire d'un amour intemporel réduit à l'impossible par les noirs effets de la magie. Par cet élément, qui nous vaut quelques étonnantes séquences de transformations à peine suggérées, *Ladyhawke* bascule dans une dimension totalement fantastique, conférant toute sa force au film. Si le choix de l'époque transporte le spectateur très loin dans le temps, certains aspects intéressants (comportement des personnages, attitudes et humour du jeune héros) ou moins heureux *(telle la musique, totalement discordante)*, apportent au film une

tion : CIC/3 M.

SUJET : « Alison Parker, jeune mannequin très en vue, découvre l'appartement qui lui semble en tous points correspondre à ses rêves. Elle ne tarde pourtant pas à ressentir une impression de malaise face au comportement des autres locataires et aux étranges manifestations dont elle est le témoin, puis la victime... »

CRITIQUE : Dans la lignée de *L'Exorciste* et de *La Malédiction, The Sentinel* exploite les méandres de la religion confrontée à des agissements diaboliques contre lesquels elle entre en lutte par des moyens non moins machiavéliques. Evoquant irrésistiblement *Rosemary's Baby*, dont il ne recèle hélas ni l'intelligence ni la fascination, le film juxtapose sans finesse des arguments réalistes à ceux de la religion, lesquels apparaissent ici des plus nébuleux. Ce manque d'harmonie, qui se ressent tout au long de la projection, tient certainement à l'embroglio inextricable d'un scénario décousu, dont la richesse elle-même devient un handicap, puisqu'il ne fait véritablement aboutir aucun des éléments exploités.
L'ennui épargne toutefois le spectateur, qui pourra apprécier les brèves apparitions d'Ava Gardner et l'interprétation truculente de Burgess Meredith, ainsi que la présence très ambigüe de Chris Sarandon (*Fright Night*). Copie et duplication bonnes.



BABY

U.S.A. 1985. **Interprétation** : William Katt, Sean Young, Patrick Mc Goohan. **Réalisation** : B.W.L. Norton. **Durée** : 1 h 32. **Distribution** : Walt Disney.

SUJET : « La jeune Susan accompagnée de son époux, séjourne dans une contrée sauvage de la jungle africaine où elle fait un stage de zoologiste auprès du réputé Dr Kiviat. Pensant avoir découvert la trace de dinosaures, elle se rend sur leur territoire et y découvre une famille entière !



Adaptateur scrupuleux de son œuvre littéraire, Matheson la fait totalement respecter jusque dans sa forme narrative, ne faisant exception que pour la trouble relation s'instaurant entre les jeunes femmes. Celle-ci est en effet totalement escamotée car elle n'aurait pu se justifier dans le contexte de ce film qui abolit toute trace de leur passé. Axant strictement l'action sur la fatidique demeure, *Legend of Hell House* y enferme spectateurs et protagonistes pour un huit-clos monstrueux auquel n'existe nulle autre échappatoire que la mort. Dès le générique, avec l'apparition de la Maison, un ton macabre est donné, qui va progressivement s'accroître au gré des évènements tragiques ponctués de différentes manifestations para-normales. Autant de pas vers la terreur profonde qui hante ces lieux... Particulièrement troublants et convaincants, Pamela Franklin et Roddy Mc Dowall, confèrent à leurs personnages toute la fragilité requise pour satisfaire à la voracité de cet antre de l'horreur. Une diabolique découverte à laquelle l'Ecran Fantastique et CBS/Fox vous convient ce mois-ci. Copie et duplication excellentes.

LA CORDE RAIDE

(Tightrope) U.S.A. 1984. **Interprétation** : Clint Eastwood, Geneviève Bujold, Alicia Eastwood. **Réalisation** : Richard Tuggle. **Durée** : 1 h 50. **Distribution** : Warner Home Vidéo.

SUJET : « Chargé d'enquêter sur plusieurs crimes commis sur des jeunes femmes aux mœurs quelque peu spéciales, l'inspecteur Block va progressivement pénétrer dans d'obscurs milieux, amorçant ainsi une désescalade, une singulière similitude se dessinant entre la personnalité du tueur et la sienne... »

CRITIQUE : Après *Firefox, Honkytonk Man* et *Sudden Impact*, voici édité chez Warner ce remarquable thriller d'un sordide peu commun dans lequel Clint Eastwood révèle une sombre facette de son talent. S'il est en effet le héros de cette *Corde Raide* sur laquelle il évolue en équilibre précaire,

égards. Son titre-même est un traquenard dans lequel la progression ingénieuse du film nous enferre, distribuant les rôles de manière sournoise et insidieuse. A l'image du héros, sur lequel, faute d'un comportement exemplaire, on ne parvient pas à s'apitoyer totalement, le spectateur se retrouve piégé au sein d'un jeu de massacre. Les règles que le soldat croit avoir érigées finissent par lui échapper totalement, tandis que son comportement de mâle provocateur le voue lentement à un inexorable sacrifice. Le film tout entier repose sur un climat de lourde sensualité esquissé par touches méthodiques et déterminantes, que renforce la remarquable prestation des comédiens. On subit avec délectation le charme puissamment captivant et morbide de cette histoire hors du temps dont la partie finale confine à l'horreur absolue. Copie et duplication bonnes.

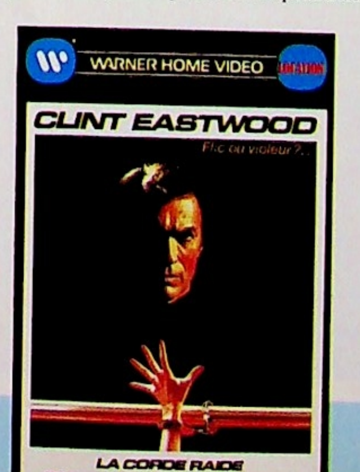
PHANTOM OF THE PARADISE

U.S.A. 1974. **Interprétation** : Paul Williams, Harold Oblong, Jessica Harper. **Réalisation** : Brian de Palma. **Durée** : 1 h 32. **Distribution** : CBS/Fox.

SUJET : « Pour Winslow, jeune et talentueux compositeur méconnu, la proposition du grand Swan (maître incontesté du monde musical) d'utiliser son opéra pour l'inauguration du « Paradise » représente le rêve auquel aspire tout artiste. Il ignore simplement que l'on ne peut impunément signer un pacte avec le Diable... »

CRITIQUE : Réalisé deux ans après l'étonnant et macabre *Sisters, Phantom of the Paradise* permet à De Palma d'exploiter toute l'étendue de son talent à travers ce portrait magistral qu'il dresse de l'univers du pop art, dont il nous offre une vision horrifique teintée d'un humour corrosif. Dans ce monde vibrant de résonnances électroniques, où défile une galerie de personnages hauts en couleur, mêlant l'excentricité et la dépravation, De Palma introduit le personnage du « freak », quasi-indissociable, pour lui, du Fantastique. Hideux et pathétique, agitant sa meurtrière vengeance au rythme spasmodique de la douleur qui l'habite, Winslow souffre et se débat, conforme au monstre classique face auquel le spectateur ne peut manquer



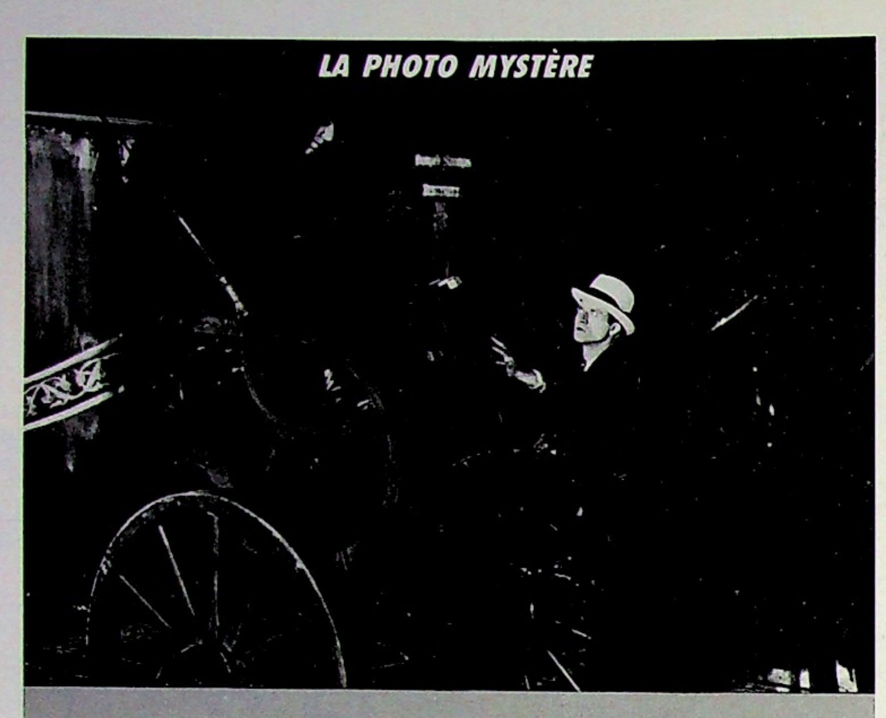


touche de modernisme parfois surprenante. Néanmoins l'ensemble, saupoudré de merveilleux, d'émotions et d'exaltation, s'avère un remarquable spectacle magnifiquement interprété et photographié, qui ne se dépare jamais d'un rythme soutenu. A noter qu'un traitement pan and scam de qualité n'altère en rien le plaisir visuel du film. Copie et duplication excellentes.

LA HAMMER FILM CHEZ VOUS !

Depuis septembre dernier, *L'Ecran Fantastique* possède sa propre collection de vidéo-cassettes. Créé conjointement par CBS Fox (l'un des « leaders » sur le marché) et notre magazine, *L'Ecran Fantastique vidéo* avait choisi de présenter aux amateurs des « classiques » rarissimes du fantastique *(Tales from the Crypt* et *Vault of Horror)* ainsi que des œuvres de grande qualité, plus récentes (*The Legend of Hell House*, ce mois-ci), lesquels ont reçu un accueil très favorable et enthousiaste auprès des cinéphiles et des clubs vidéo. Devant ces succès, *L'Ecran Fantastique vidéo* a décidé d'enrichir cette collection avec de véritables *inédits* en France. Le choix s'est immédiatement porté sur la Hammer Film, et sur une série intitulée « Hammer House of Horror », produite en 1980. Cette année-là, le Festival de Paris, en première mondiale, avait projeté trois épisodes, dont le mémorable *Silent Scream* avec Peter Cushing (voir article dans notre nº 22, page 76). A présent, notre revue et CBS Fox prennent la relève puisque, *tous les mois*, ils vont offrir aux vidéophiles un double programme d'épouvante et de suspense, qui commencera en mars avec *Silent Scream* et *Witching Time* d'Alan Gibson, suivis (dans le désordre), de *Guardian of the Abyss* et *The Carpathian Eagle* de Don Sharp, *Children of the Full Moon* et *Visitors from the Grave* de Tom Clegg, *Charlie Boy* et *The 13th Reunion* de Robert Young, etc... Douze longs métrages au total, où loups-garous, vampires, savants fous, enfants maléfiques et maisons hantées seront au rendez-vous ! La peur dans les chaumières garantie, grâce à votre journal préféré !

LA PHOTO MYSTÈRE



La photo mystère

De quel film cette photo est-elle extraite ? Communiquez-nous rapidement le titre sur carte postale (uniquement) adressée au : 69, rue de la Tombe - Issoire, 75014 Paris. Un cadeau-surprise pour les premiers gagnants !

Solution de la « photo mystère » du précédent numéro : LE GUERRIER DE L'ESPACE (*Space Hunter*, USA 1983) de Lamont Johnson.
Lauréats : Betoisien Philippe, Delfosse Jacques, Fraboulet Pascal, Hubert François Xavier, Le Hénaff Kamal, Lespès François, Le Cardinal Michaël, Mazé Edouard, Rosell Didier, Redradj Karim, Sagot Jean-Claude et Wartner Vincent.

PETITES ANNONCES

Nos petites annonces sont gratuites et réservées à nos abonnés.

FANZINE des comics US, FCB, vous propose tous les deux mois des dossiers, interviews, etc. A commander à : Pierre Jacquet, 21, rue de Tourraine, 60000 Beauvais (20 F le numéro).
RECHERCHE numéros de l'E.F. antérieurs à 1977. Martin Querre, Port de Girard, Galgon 33 1333.
VENDS collection complète en bon état de « Midi Minuit Fantastique », ainsi qu'autres revues. Michel Rouzaud, 16, rue de l'Avenir, Résidence la Pommeraie, 30000 Nîmes.
VENDS photos de « Mad Max » 2 et 3, affichettes, etc. Liste contre enveloppe timbrée. Arnaud Briquet, 19, rue Marivaux, 72000 Le Mans.
DÉSIRE rencontrer une jeune fille, 19/25 ans, passionnée par le cinéma fantastique. Antoine Cervero, 12, square des Sorbiers, 94160 St-Mandé.
RECHERCHE affichettes de « Maniac », « Fog », « Le retour des morts vivants », et « Frère de sang ». Frédéric Vernevil, 439 Les Frères, 76520 Gouy par Boos.
RECHERCHE fans de « Star Trek » afin de créer une branche française de « Star Fleet Command », organisation internationale concernant « Star Trek ». Véronique Babin, 43, allée des Acacias, Le Bors des Friches, 94510 La Queue en Brie.
RECHERCHE tout doc. sur Christopher Walken ainsi que Christophe Lambert. Anne-Marie Rousselin, 34, rue A.-Briand, 78130 Les Mureaux.
VENDS livres en anglais SF/fantastique/horreur, etc. Liste contre 5 F en timbres français à : A. Service, 28, Sciennes Road, Edinburgh EH 9 1 NX (Ecosse).
RECHERCHE tous documents sur Steven Spielberg et Harrison Ford, et correspondrais avec fans d'« Indiana Jones », « Retour vers le futur » et « Star Wars ». Thomas Lucas, Guerdoual en Plounedour Menez, 29223 St-Thegonnec.
RECHERCHE documents sur « Retour vers le futur » ou sur l'acteur principal, Michael J.-Fox. Anne-Céline Dao, 14, rue Detaille, 94210 La Varenne.
CHERCHE directeur de la photo et chef opérateur du son bénévoles pour participer au tournage d'un court-métrage 16 mm (été-automne 86). Contacts : Franck Thibault, 64, rue du Bois-Frileux, 89330 St-Julien-du-Sault. Tél. 86.95.33.88.
RECHERCHE enregistrement VHS du 1er épisode de « V » ainsi que sa b.o., et également b.o. de « Tonnerre de feu ». François Combalat, rés. L'Erasme, Bât. G, rue de Buganel, 34000 Montpellier.
RECHERCHE affiches de Clint Eastwood. Contacter Christopher Sigda, 21, av. Georges-Guynemer, 94550 Chevilly la Rue. Tél. 46.60.46.15.
ACHÈTE deux fois leur prix les numéros 2 et 4 de l'E.F. Marc Vilain, Rés. Dumont-d'Urville, Bât. 2, Entrée 1, Apt 4, 62480 Le Portel. Tél. 21.91.29.62.
VENDS affiches de cinéma françaises, belges, etc. Liste sur demande à M. Schulz, 11, rue de l'Union, 95110 Sannon.
VENDS 20 kg de matériel publicitaire (affiche tous formats, photos, press-books, cassettes, etc.). Liste contre 3,50 F en timbres. François Dupuis, La Chênaie, 26450 Charols. Tél. 75.90.17.41.
RECHERCHE affiches anciennes et récentes bon état. Jean-Marie Artifoni, Espiens, 47600 Nerac.
ACHÈTE affiches, affichettes, photos sur tout film fantastique, SF, horreur, et concernant Lucas, Spielberg, Stallone, Schwarzenegger. Jean-Luc Weilland, 10, rue de Carling, 57890 Diesen.
VENDS affiches grand et petit format, photos de films, films en VHS, etc. Liste contre enveloppe timbrée. Eric Labosse, 8, rue de Bondy, 93250 Villemomble.

VENDS au plus offrant Marabout fantastique (70 volumes), les Harry Dickson d'époque, polars série Blème (14 volumes), série Panique (19 volumes). Patrick Smadja, 26, rue Gustave-Charpentier, 31100 Toulouse.
RECHERCHE en bon état et à prix raisonnable « Le cinéma fantastique et ses mythologies » (Ed. du Cerf), « La mort à voir » (Ed. du Cerf), « Le cinéma fantastique » (Ed. Guy Authier), « Les classiques du cinéma fantastique » (Ed. Belland). Aldo Dunyach, rue de Toulouges, 66270 Le Soler.

MOTS CROISÉS N° 35

PAR MICHEL GIRES

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10
A								■		
B						■				
C				■						
D						■				
E			■							■
F									■	
G		■						■		
H							■			
I	■						■			
J				■						

HORIZONTALEMENT

A. Film de John Carpenter avec Jeff Bridges (1985). Initiales du réalisateur du *Trio Infernal* (1974). B. Fauve du Bengale cher à Fritz Lang. Prénommé John, vedette de plusieurs films fantastiques de l'Universal dans les années 50. C. Perroquet. Célèbre parc d'attractions du Danemark. D. Permet de repérer les engins volants. Initiales inversées du chasseur de nazis dans *Ces garçons qui venaient du Brésil*. E. Initiales du réalisateur de *Quasimodo* (1939). Petite héroïne d'un beau conte de Charles Dickens. F. *Airport* (en français). G. Petites créatures hideuses. Initiales de la vedette féminine du *Diabolique Dr Mabuse* (1961). H. Physiquement délabré. Rien à signaler. I. Film de Frank Borzage avec Marlène Dietrich et Gary Cooper (1936). Assemblé. J. Prénommé Edgar, écrivain cher aux amateurs de fantastique. Etait vert dans un film de Richard Fleischer avec Charlton Heston.

VERTICALEMENT

1. Film de George Lucas avec Peter Cushing (1976). 2. Long monologue théâtral. Ode inversée. 3. Lettres de Bagdad. Règne désordonné. 4. Initiales du héros de *Capitaine Nemo et la ville sous-marine* (1970). Vénus l'aima pour sa beauté. 5. Film de Fritz Lang avec Brigitte Helm (1925). 6. Prénommé George, réalisateur de *Martin* (1977). 7. Prénommé René, vedette de la série *Fantomas* (1914-1915). 8. En avant ! Initiales de l'actrice suédoise vedette des *Damnés* (L. Visconti-1969). Est parfois sans issue. 9. Pâle. L'une des actrices de *La nuit américaine* (F. Truffaut-1972). 10. Etait jadis un instrument de torture. Prénom du plus célèbre interprète du rôle de Sherlock Holmes.

Solution de la grille numéro 34

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10
A	V	I	N	G	T	M	I	L	L	E
B	A	R	■	O	U	I	■	U	I	S
C	L	E	■	R	A	R	E	T	E	S
D	E	N	■	G	L	O	B	E	■	E
E	R	A	Z	O	R	B	A	C	K	■
F	I	■	O	■	O	O	■	E	I	U
G	A	■	M	A	L	L	E	■	S	R
H	N	O	B	■	A	A	R	■	M	S
I	■	B	I	E	N	N	A	L	E	S
J	N	I	E	■	D	T	■	E	T	■

LES AVENTURES DE BUCKAROO BANZAÏ

A TRAVERS LA 8e DIMENSION

IX41.BI

©MELKI 84

SHERWOOD PRODUCTIONS présente une production SYDNEY BECKERMAN • LES AVENTURES DE BUCKAROO BANZAÏ
avec PETER WELLER • JOHN LITHGOW • ELLEN BARKIN • JEFF GOLDBLUM • CHRISTOPHER LLOYD
producteur exécutif SIDNEY BECKERMAN • produit par NEIL CANTON AND W.D RICHTER • écrit par EARL MAC RAUCH • réalisé par W.D RICHTER

SHERWOOD PRODUCTIONS, INC

A PSO International Release



© Melki


Il y a parfois de très bonnes raisons
d'avoir peur du noir.
VAMPIRE, ...VOUS AVEZ DIT VAMPIRE?
Si vous aimez avoir peur, ce sera la nuit de votre vie.
COLUMBIA FILMS PRÉSENTE UNE PRODUCTION VISTAR FILMS
"FRIGHT NIGHT" CHRIS SARANDON WILLIAM RAGSDALE
UN FILM DE TOM HOLLAND
AMANDA BEARSE STEPHEN GEOFFREYS ET RODDY McDOWALL
EFFETS VISUELS DE RICHARD EDLUND, A.S.C.
MUSIQUE DE BRAD FIEDEL
PRODUIT PAR HERB JAFFE
DOLBY STEREO
DELPHI
ÉCRIT ET RÉALISÉ PAR TOM HOLLAND
INTERDIT AUX MOINS DE 13 ANS